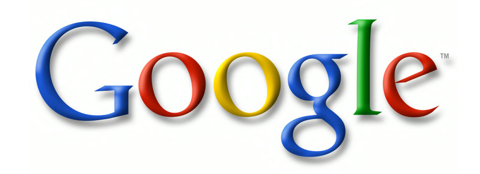
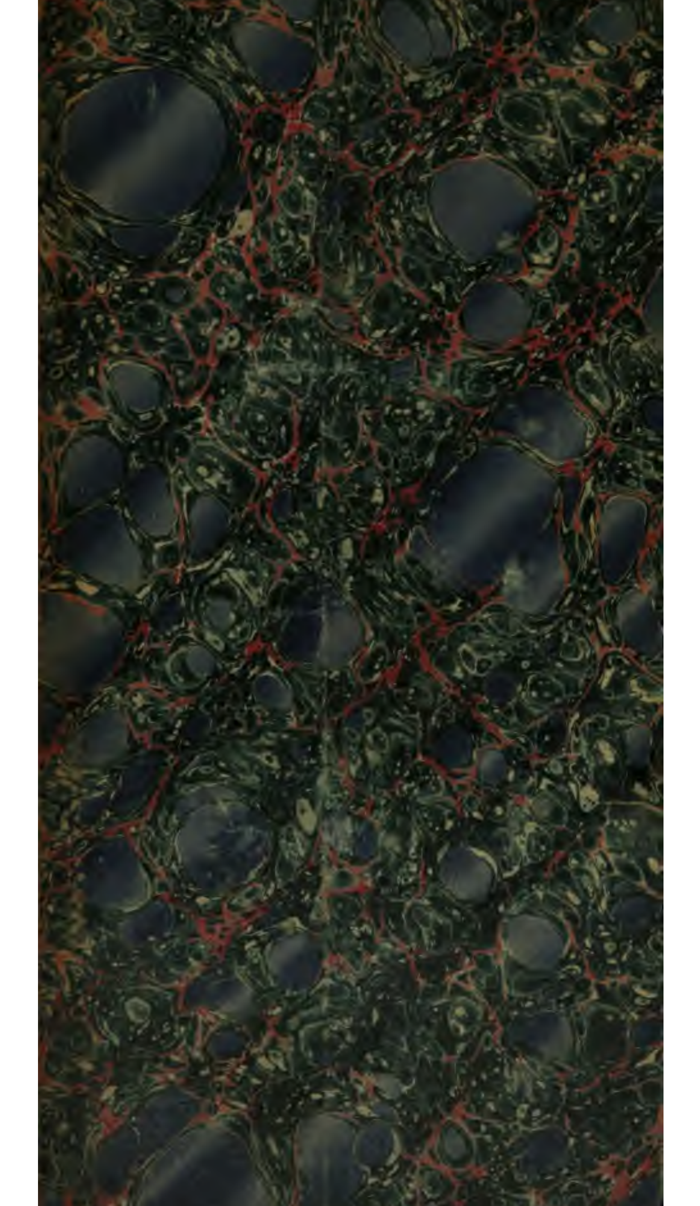




LES NATCHEZ:

ROMAN INDIEN,

PAR

LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND,

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AUTEUR D'ATALA,

DE L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM, &c.

TOME II.

PARIS

ET LONDRES, CHEZ HENRI COLBURN,

NEW BURLINGTON STREET.

1827.

LES NATCHEZ.

LIVRE ONZIÈME.

Sur une colline, à quelque distance du champ de bataille, s'élevoit un sycomore dont la cime étoit couronnée : tous les soirs des milliers de colombes se venoient percher sur ses rameaux desséchés. Ce fut au pied de cet arbre que le commandant de l'armée française résolut de passer la nuit, et d'assembler le conseil des officiers, pour délibérer sur le parti qui restoit à prendre.

Le bûcher du bivouac est allumé ; des sentinelles sont placées à diverses distances, et les chefs arrivent aux ordres de Chépar. Ils forment un cercle autour du foyer des Veilles. On voyoit à la lueur des flammes les visages fatigués et poudreux, les habits dé-

chirés et sanglans, les armes demi brisées, les casques fracassés, les chapeaux percés de balles, et tout le noble désordre de ces vaillans capitaines, tandis que les colombes, fidèles à leur retraite accoutumée, loin de fuir les feux, se venoient reposer avec les guerriers.

La résistance inattendue des Sauvages, avoit effrayé le commandant du fort Rosalie : il commençoit à craindre de s'être laissé trop emporter à l'humeur intéressée des colons. Il avoit livré le combat sans en avoir reçu l'ordre précis du gouverneur de la Louisiane, et avant l'arrivée des troupes annoncées d'Europe. Un nombre assez considérable de soldats et plusieurs officiers étoient restés sur le champ de bataille : l'absence du capitaine d'Artaguette alarmoit.

L'opinion des chefs rassemblés autour de Chépar, étoit partagée : les uns vouloient continuer le combat au lever du jour ; les autres prétendoient que le châtiment infligé aux Sauvages étoit assez sévère : il s'agissoit moins, disoient-ils, d'exterminer ces peuples, que de les soumettre ; sans doute

les Indiens seroient disposés à un arrangement, et dans tous les cas la suspension des hostilités donneroit aux Français le temps de recevoir des secours.

Fébriano ne parut point à ce conseil : sa conduite, sur le champ de bataille, lui fit craindre la présence de ses valeureux compagnons d'armes : c'étoit dans des secrètes communications avec Chépar, que le renégat espéroit reprendre son influence et son crédit.

Le feu du bivouac ne jetoit plus que des fumées ; l'aube blanchissoit l'orient ; les oiseaux commençoient à chanter : le conseil n'avoit point encore fixé ses résolutions. Tout-à-coup retentit l'appel d'une sentinelle avancée ; on voit courir des officiers : la grand'-garde fait le premier temps des feux. Un parti de jeunes Indiens, commandé par cet Outougamiz, dont l'armée française avoit admiré la valeur, se présentoit au poste : ces guerriers s'arrêtent à quelque distance ; de leurs rangs sort un jeune homme pâle, la tête nue, portant un uniforme français taché de sang ; c'étoit Artaguette. Il s'ap-

puyoit sur le bras d'une négresse qui allaitoit un enfant : on le reçut à l'avant-garde ; les Indiens se retirèrent.

Conduit au général, Artaguette parla de la sorte devant le conseil :

" Blessé vers la fin du combat, le brave " grenadier Jacques me porta hors de la " mêlée. Jacques étoit blessé lui-même ; je " le forçai de se retirer : il obéit à mes or-" dres, mais dans le dessein de m'aller " chercher des secours. La nuit ayant fait " cesser le combat, je parvins à me traîner " à ce cimetière des Indiens, qu'ils appel-" lent les bocages de la Mort : là je fus " trouvé par le jongleur ; on me condamna au " supplice des prisonniers de guerre. Ou-" tougamiz me voulut en vain sauver : sa " sœur, non moins généreuse, fit ce qu'il " n'avoit pu faire. La loi indienne permet " à une femme de délivrer un prisonnier, en " l'adoptant ou pour frère ou pour mari. " Céluta a rompu mes liens ; elle a déclaré " que j'étois son frère : elle réserve sans " doute l'autre titre à un homme plus digne " que moi de le porter."

"Les Indiens, dont je suis devenu le
"fils adoptif, m'ont chargé de paroles de
" paix. Outougamiz, mon frère sauvage,
" m'a escorté jusqu'à l'avant-garde de notre
" armée; une négresse appelée Glazirne, que
" j'avois connue au fort Rosalie et qui se
" trouvoit aux Natchez, m'a prêté l'appui
" de son bras pour arriver au milieu de vous.
" Je ne dirai point au général que j'étois
" opposé à la guerre : il a dû dans son auto-
" rité et dans sa sagesse, décider ce qui
" convenoit le mieux au service du Roi;
"mais je pense que les Natchez étant
" aujourd'hui les premiers à parler de paix,
"l'honneur de la France est à couvert.
" Les Indiens m'ont accordé la vie et rendu
"la liberté. Chactas peut être échangé
"contre moi: je serai glorieux d'avoir
" servi de rançon à ce vieillard illustre."

Le sang et le courage du capitaine Artaguette, étoient encore plus éloquens que ses paroles : un murmure flatteur d'applaudissemens se répandit dans le conseil. Chépar vit un moyen de se tirer avec honneur du

pas dangereux où il s'étoit engagé : il déclara que, puisque les Sauvages imploroient une trêve, il consentoit à la leur accorder, leur voulant apprendre qu'on n'avoit jamais recours en vain à sa clémence. Chactas, qu'on envoya chercher au fort Rosalie, conclut une suspension d'armes qui devoit durer un an, et dans le cours de laquelle des Sachems expérimentés et de notables Français s'occuperoient à régler le partage des terres.

Quelques jours suffirent pour donner la sépulture aux morts ; une nature vierge et vigoureuse eut bientôt fait disparoître dans les bois les traces de la fureur des hommes ; mais les haines et les divisions ne firent que s'accroître. Tous ceux qui avoient perdu des parens ou des amis sur le champ de bataille, respiroient la vengeance : les Indiens, rendus plus fiers par leur résistance, étoient impatiens de redevenir entièrement libres ; les habitans de la colonie, trompés dans leur premier espoir, convoitoient plus que jamais les concessions

dont ils se voyoient privés ; et Chépar, humilié d'avoir été arrêté par des Sauvages, se promettoit, quand il auroit réuni de nouveaux soldats, de faire oublier le mauvais succès d'une démarche précipitée.

Cependant on ne recevoit aux Natchez aucune nouvelle du Soleil et de son armée ; les messagers envoyés au grand chef pour l'instruire de l'attaque des Français, n'étoient point revenus. L'inquiétude commençoit à se répandre, et l'on remarquoit dans Akansie une agitation extraordinaire.

Toute la tendresse de Céluta, qui n'étoit plus alarmée pour Outougamiz sorti du combat couvert de gloire, s'étoit portée sur le frère d'Amélie. Outougamiz auroit déjà volé vers René, s'il n'eût été occupé, par ordre des Sachems, à donner les fêtes de l'hospitalité aux guerriers des tribus alliées, qui s'étoient trouvés au combat. Outougamiz disoit à sa sœur : “ Sois tranquille ; “ mon ami aura triomphé comme moi : “ c'est à son Manitou que je dois la victoire ; “ le mien l'aura sauvé de tous les périls.”

Outougamiz jugeoit par la force de son amitié de la puissance de son Génie tutélaire : il jugeoit mal.

Une nuit, un Indien détaché du camp du Soleil, annonça le retour de la tribu de l'Aigle. La nouvelle se répand dans les cabanes ; les familles s'assemblent sous un arbre, à la lueur des flambeaux pour écouter les Cris d'arrivée :. Outougamiz et Céluta sont les premiers au rendez-vous.

On entend d'abord le Cri d'avertissement de l'approche des guerriers : toutes les oreilles s'inclinent, toutes les têtes se penchent en avant, toutes les bouches s'entr'ouvrent, tous les yeux se fixent, tous les visages expriment le sentiment confus de la crainte et de l'espérance.

Après le Cri d'avertissement commencent les Cris de mort.. Chactas comptoit à haute voix ces Cris, répétés autant de fois qu'il y avoit de guerriers perdus : la nation répondit par une exclamation de douleur. Chaque famille se demande si elle n'a point fourni quelque victime au sacrifice, si un père, un

frère, un fils, un mari, un amant, ne sont point descendus à la contrée des âmes : Céluta trembloit, et Outougamiz paroissoit pétrifié.

Les Cris de guerre succédèrent aux Cris de mort ; ils annonçoient la quantité de chevelures enlevées à l'ennemi et le nombre des prisonniers faits sur lui. Ces Cris de guerre excédant les Cris de mort, une exclamation de triomphe se prolongea dans les forêts.

La tribu de l'Aigle parut alors et défila entre deux rangs de flambeaux. Les spectateurs cherchoient à découvrir leur bonheur ou leur infortune : on vit tout d'abord que le vieux Soleil manquoit, et Outougamiz et sa sœur n'aperçurent point le frère d'Amélie. Céluta, défaillante, fut à peine soutenue dans les bras d'Outougamiz aussi consterné qu'elle. Mila se cacha, en disant : " Je " lui avois recommandé de ne pas mourir !"

Ondouré, qui remplaçoit le Soleil dans le commandement des guerriers, marchoit d'un air victorieux. Il salua la Femme-Chef qui,

au lieu de jouir de l'avènement de son fils au pouvoir suprême, sembloit troublée par quelque remords. Averti de ce qui se passoit, Chactas gardoit une contenance douloureuse et sévère.

A mesure que la troupe s'avançoit vers le grand village, les chefs adressoient quelques mots aux diverses familles : " Ton fils s'est " conduit dans la bataille comme un buffle " indompté," disoit un guerrier à un père, et le père répondoit : " C'est bien."—" Ton " fils est mort," disoit un autre guerrier à une mère, et la mère répondoit, en pleurant : " C'est égal."

Le Conseil des Sachems s'assemble : Ondouré, appelé devant ce conseil, fait le récit de l'expédition. Selon ce récit les Natchez avoient trouvé les Illinois venant eux-mêmes attaquer les Natchez : dans le combat produit par cette rencontre, la victoire s'étoit déclarée en faveur des premiers, mais malheureusement le Soleil étoit tombé mort, percé d'une flèche. " Quant au " coupable auteur de cette guerre, ajouta

" Ondouré, resté au pouvoir de l'ennemi, il
" expie à présent même, dans le cadre de
" feu, le châtiment dû à son sacrilége."

Ondouré auroit bien voulu accuser de lâcheté son rival, mais René, blessé trois fois en défendant le Soleil, avoit fait si publiquement éclater sa valeur aux yeux des Sauvages, qu'Ondouré même fut obligé de rendre témoignage à cette valeur.

" Devenu chef des guerriers, reprit-il,
" j'aurois poursuivi ma victoire, si l'un de
" vos messagers ne m'eût apporté la
" nouvelle de l'attaque des Français: j'ai
" commandé la retraite, et suis accouru à la
" défense de nos foyers."

Pendant le récit d'Ondouré, la Femme-Chef avoit donné des signes d'un trouble extraordinaire: on la vit rougir et pâlir. D'après quelques mots échappés à son coupable amant, lorsqu'il marcha aux Illinois, Akansie ne douta point que la flèche lancée contre le vieux Soleil ne fût parti de la main d'Ondouré. Le criminel lui-même, se vint bientôt vanter auprès de la ja-

louse Indienne, d'avoir fait commencer le règne du jeune Soleil. " Ma passion pour " vous, dit-il, m'a emporté trop loin peut-" être ; disposez de moi et ne songez qu'à " établir votre puissance." Ondouré espéroit se faire nommer édile par le crédit de la Femme-Chef, et gouverner la nation comme tuteur du souverain adolescent.

La mort du vieux Soleil opéroit une révolution dans l'état : en lui expiroit un des trois vieillards qui avoient aboli la tyrannie des anciens despotes des Natchez. Il ne restoit plus que Chactas et Adario, tous deux au moment de disparoître.

Chactas conçut des soupçons sur le genre de mort de son ami : on ne disoit point de quel côté la flèche avoit frappé le chef centenaire ; on ne rapportoit point le corps de ce vénérable chef, bien qu'on eût obtenu la victoire. Un bruit couroit parmi les guerriers de la tribu de l'Aigle, que le Soleil avoit été blessé par derrière, qu'il étoit tombé sur le visage, et que, long-temps défendu à terre par le guerrier blanc, l'un

et l'autre, indignement abandonnés, étoient demeurés vivans aux mains de l'ennemi.

Ce bruit n'avoit que trop de fondement; telle étoit l'affreuse vérité; René et le Soleil avoient été faits prisonniers. Les Illinois se consolèrent de leur défaite, en se voyant maîtres du Grand Chef des Natchez: non poursuivis dans leur retraite, ils emmenèrent paisiblement leurs victimes.

Après un mois de marche, de repos, et de chasse, ils arrivèrent à leur grand village: là, les prisonniers devoient être exécutés. Par un raffinement de barbarie, on avoit pris soin de panser les blessures du frère d'Amélie et du Soleil: les prisonniers étoient gardés jour et nuit, avec les précautions que le Démon de la cruauté inspire aux peuples de l'Amérique.

Lorsque les Illinois découvrirent leur grand village, ils s'arrêtèrent pour préparer une entrée triomphante. Le chef de la troupe s'avança le premier en jetant les Cris de mort. Les guerriers venoient ensuite rangés deux à deux: ils tenoient, par l'extrémité

d'une corde, René et le chef des Natchez, la moitié nu, les bras liés au-dessus du coude.

Le cortége parvint ainsi sur la place du village : une foule curieuse s'y trouvoit déjà assemblée. Cette foule se pressoit, s'agitoit, dansoit autour du vieux Soleil et de son compagnon : telles dans un soir d'automne, d'innombrables hirondelles voltigent autour de quelques ruines solitaires ; tels les habitans des eaux se jouent dans un rayon d'or qui pénètre les vagues du Meschacebé, tandis que les fleurs des magnolias, détachées par le souffle de la brise, tombent en pluie sur la surface de l'onde.

Lorsque l'armée et tous les Sauvages furent réunis dans le lieu de douleur, le Grand-Prêtre donna le signal du prélude des supplices, appelé par l'horrible Athaënsic* : *les caresses aux prisonniers.*

Aussitôt les Indiens rangés sur deux lignes frappent avec des bâtons de cèdre le chef

* La Vengeance.

des Natchez : celui-ci, sans hâter sa marche, passe entre ses bourreaux, comme un fleuve qui roule la lenteur de ses flots entre deux rives verdoyantes. René s'attendoit à voir tomber la victime ; il ignoroit que ces maîtres en supplice évitoient de porter les coups aux parties mortelles, afin de prolonger leurs plaisirs. " Vénérable Sachem, " s'écrioit le frère d'Amélie, quelle destinée ! " Moi, je suis jeune ; je puis souffrir ; " mais vous !"

Le Soleil, répondit : " Pourquoi me plains-" tu ? je n'ai pas besoin de ta pitié. Songe " à toi ; rappelle tes forces. L'épreuve du " feu commencera par moi, parce que je " suis un chêne desséché sur ma tige, et " propre à m'embraser rapidement. J'espère " jeter une flamme dont la lumière éclairera " ma patrie et réchauffera ton courage."

Après ces traitemens faits à la vieillesse, le jeune Français eut à supporter les mêmes barbaries ; ensuite les deux prisonniers furent conduits dans une cabane, où on leur prodigua tous les secours et tous les plaisirs :

l'oiseau de Minerve canadienne, brise le pied de ses victimes, et les engraisse dans son aire durant les beaux jours, pour les dévorer dans la saison des frimas.

La nuit vint: René, couvert de blessures, étoit couché sur une natte à l'une des extrémités de la cabane. Des gardes veilloient à la porte. Une femme vêtue de blanc, une couronne de jasmin jaune sur la tête, s'avance dans l'ombre; on entendoit couler ses larmes. « Qui es-tu ?» dit René, en se soulevant avec peine. « Je suis *la* « *Vierge des dernières amours*,*» répondit l'indienne. « Mes parens ont demandé « pour moi la préférence; car ils haïssent « Venclao que j'aime. Voilà pourquoi je « pleure à ton chevet: je m'appelle Né- « lida.»

René répondit dans la langue des Sauvages: « Les baisers d'une bouche qui n'est « point aimée sont des épines qui percent « les lèvres. Nélida, va retrouver Venclao;

* Voyez, pour l'explication de cet usage, l'épisode d'*Atala*.

“ dis-lui que l’étranger des Sassafras a res-
“ pecté ton amour et ton malheur.” A ces
“ mots, la fille des Illinois s’écria: “ Ma-
“ nitou des infortunés, écoute ma prière !
“ Fais que ce prisonnier échappe au sort
“ qu’on lui réserve ! Il n’a point flétri mon
“ sein ! Puisse sa bien-aimée lui être atta-
“ chée comme l’épouse de l’alcyon, qui porte
“ aux rayons du soleil, son époux languis-
“ sant sous le poids des années !”

En achevant ces paroles, *la Vierge des dernières amours* prit les fleurs de jasmin qui couvroient ses cheveux, et les déposa sur le front de René: mœurs extraordinaires dont la trame semble être tissue par les muses et par les furies.

“ Couronné de ta main,” dit le jeune homme à Nélida, “ la victime sera plus “ agréable au Grand Esprit.” René depuis long-temps avoit assez de la vie ; content de mourir, il offroit au ciel les tourmens qu’il alloit endurer pour l’expiation de ceux d’Amélie.

Dans ce moment les gardes entrèrent, et la fille des Illinois se retira.

Elle vint l'heure des supplices : les Indiens racontèrent que l'astre de la lumière épouvanté resta dans le sein des mers, et qu'Athaënsic, déesse des vengeances, éclaira seule ce jour-là, la nature. Les prisonniers furent conduits au lieu de l'exécution.

Le chef des Natchez est attaché à un poteau, au pied duquel s'élevoit un amas d'écorce et de feuilles séchées : le frère d'Amélie est réservé pour la dernière victime. Le grand prêtre paroît au milieu du cercle que formoit la foule autour du poteau : il tient à la main une torche, qu'il secoue en dansant. Bientôt il communique le feu au bûcher : on eût cru voir un de ces sacrifices offerts par les anciens Grecs sur les bords de l'Hellespont : le mont Ida, le Xante et le Simoïs, pleuroient Astyanax et les ruines fumantes d'Ilion.

On brûle d'abord les pieds du vieillard, aussi tranquille au feu du bûcher que s'il eût été assis aux rayons du matin, à la porte de sa cabane. Le Sachem chante au milieu des tourmens qui le conduisent à la tombe, comme l'époux répète le cri d'hyménée, en

s'approchant du lit nuptial. Les bourreaux irrités épuisent la fécondité de leur infernal génie. Ils enfoncent dans les plaies de l'ami de Chactas des éclisses de pin enflammées, et lui crient : " Eclaire-nous donc, maintenant, ô bel astre.*" Tel un soleil, couronnant son front du feu le plus doux, se couche au milieu du concert de la nature, ainsi parut aux Illinois la victime rayonnante.

Athaënsic souffle sa rage dans les cœurs : un jongleur, qu'une louve avoit nourri dans un antre du Niagara, se précipite sur le Sachem, lui arrache la peau de la tête, et répand des cendres rougies sur le crâne découvert du vieillard. La douleur abat le chef des Natchez aux pieds de ses ennemis.

Bientôt réveillé d'un évanouissement dont il s'indigne, il saisit un tison, appelle et défie ses persécuteurs :* cantonné au milieu de son bûcher, il est un moment la terreur de toute une armée. Un faux pas le livre de nouveau aux inventeurs des tortures ; ils se

* Historique.

jettent sur le vieillard : la hache coupe ces pieds qui visitoient la cabane des infortunés, ces mains qui pansoient les blessures. On roule un tronc encore vivant sur la braise dont la violence sert de remède aux plaies de la victime et les cicatrices, tandis que le sang fume sur les charbons, comme l'encens dans un sacrifice.

Le chef n'a pas succombé; il écarte encore de ses regards les guerriers les plus proches, et fait reculer les bourreaux. Moins effrayant est le serpent dont le voyageur a séparé les anneaux avec un glaive : le dragon mutilé s'agite aux pieds de son ennemi, soufflant sur lui ses poisons, le menaçant de ses ardentes prunelles, de sa triple langue, et de ses longs sifflemens.

" René," s'écrie enfin le vieillard, d'une " voix qui semble avoir redoublé de force, " je vais rejoindre mes pères. Je ne me " suis livré à ces actions qu'afin de t'encou- " rager à mourir, et de te montrer ce que " peut un homme, lorsqu'il veut exercer " toute la puissancc de son âme. Pour

« l'honneur de ta nouvelle patrie, imite mon
« exemple."

Il expire. Il avoit accompli un siècle : sa vertu antique, cultivée si long-temps sur la terre, s'épanouit aux rayons de l'éternité, comme l'aloës américain qui, au bout de cent printemps, ouvre sa fleur aux regards de l'aurore.

LIVRE DOUZIÈME.

Le courage du chef des Natchez avoit exalté la fureur des Illinois. Ils s'écrioient pleins de rage: "Si nous n'avons pu tirer un mugisse-"ment de ce vieux buffle, voici un jeune cerf "qui nous dédommagera de nos peines." Femmes, enfans, Sachems, tous s'empressent au nouveau sacrifice : le Génie des vengeances sourit aux tourmens et aux larmes qu'il prépare.

Sur une habitation américaine que gouverne un maître humain et généreux, de nombreux esclaves s'empressent à recueillir la cerise du café : les enfans la précipitent dans des bassins d'une eau pure ; les jeunes Africaines l'agitent avec un râteau pour détacher la pulpe vermeille du noyau précieux,

ou étendent sur des claies, la récolte opulente. Cependant le maître se promène sous des orangers, promettant des amours et du repos à ses esclaves qui font retentir l'air des chansons de leur pays : ainsi les Illinois s'empressent, sous les regards d'Athaënsic, à recueillir une nouvelle moisson de douleurs. En peu de temps l'ouvrage se consomme, et le frère d'Amélie, dépouillé par les sacrificateurs, est attaché au pilier du sacrifice.

Au moment où le flambeau abaissoit sa chevelure de feu pour la répandre sur les écorces, des tourbillons de fumée s'élèvent des cabanes voisines : parmi des clameurs confuses on entend retentir le Cri des Natchez ; un parti de cette nation portoit la flamme chez les Illinois. L'épouvante et la confusion se met dans la foule assemblée autour du frère d'Amélie : les jongleurs prennent la fuite ; les femmes et les enfans les suivent ; on se disperse sans écouter la voix des chefs, sans se réunir pour se défendre. Dans la terreur dont les esprits sont frappés,

la petite troupe des Natchez pénètre jusqu'au lieu du sang. Un jeune chef, la haehe à la main, devance ses compagnons. Qui déjà ne l'a nommé ? C'est Outougamiz : Il est au bûcher : il a coupé les liens funestes !

Toutes les paroles de tendresse et de pitié prêtes à s'échapper de son âme, par lui sont étouffées. Rien n'est fait encore : René n'est pas sauvé ; un seul instant de retard le peut perdre. Revenus de leur première frayeur, les Illinois se sont aperçus du petit nombre des Natchez ; ils se rassemblent avec des cris, et entourent la troupe libératrice. Les efforts de cette troupe lui ouvrent un chemin ; mais que peuvent douze guerriers contre tant d'ennemis ? En vain les Natchez ont placé au milieu d'eux le frère d'Amélie : ses blessures le rendent boiteux et pésant ; sa main percée d'une flèche ne peut lever la hache, et presque à chaque pas il va mesurer la terre.

Outougamiz charge le frère d'Amélie sur ses épaules ; le fardeau sacré semble lui avoir donné des ailes le frère de Céluta

glisse sur la pointe des herbes ; on n'entend ni le bruit de ses pas, ni le murmure de son haleine. D'une main il retient son ami, de l'autre il frappe et combat. A mesure qu'il s'avance vers la forêt voisine, ses compagnons tombent un à un à ses côtés : quand il pénétra avec René dans la forêt, il restoit seul.

Déjà la nuit étoit descendue ; déjà Outougamiz s'étoit enfoncé dans l'épaisseur des taillis où déposant René parmi de longues herbes, il s'étoit couché près de lui : bientôt il entend des pas. Les Illinois allument des flambeaux qui éclairent les plus sombres détours du bois.

René veut adresser les paroles de sa tendre admiration au jeune Sauvage, mais celui-ci lui ferme la bouche : il connoissoit l'oreille subtile des Indiens. Il se lève, trouve avec joie que le frère d'Amélie a repris quelque force, lui ceint les reins d'une corde, et l'entraîne au bas d'une colline qui domine un marais.

Les deux infortunés cherchent un asile au

fond de ce marais : tantôt ils plongent dans le limon qui bouillonne autour de leur ceinture ; tantôt ils montrent à peine la tête au-dessus des eaux. Ils se fraient une route à travers les herbes aquatiques qui entravent leurs pieds comme des liens, et parviennent ainsi à de hauts cyprès, sur les genoux* desquels ils se reposent.

Des voix errantes s'élèvent autour du marais. Des guerriers se disoient les uns aux autres : " Il s'est échappé." Plusieurs soutenoient qu'un Génie l'avoit délivré. Les jeunes Illinois se faisoient de mutuels reproches, tandis que des Sachems assuroient qu'on retrouveroit le prisonnier, puisqu'on étoit sur ses traces ; et ils poussoient des dogues dans les roseaux. Les voix se firent entendre ainsi quelque temps : par degré elles s'eloignèrent et se perdirent enfin dans la profondeur des forêts.

Le souffle refroidi de l'aube engourdit les membres de René ; ses plaies étoient déchi-

* On appelle *genoux* du cyprès chauve, les grosses racines qui sortent de terre.

rées par les buissons et les ronces, et de la nudité de son corps découloit une eau glacée; la fièvre vint habiter ses os ; et ses dents commencèrent à se choquer avec un bruit sinistre. Outougamiz saisit René de nouveau, le réchauffa sur son cœur, et quand la lumière du soleil eut pénétré sous la voûte des cyprès, elle trouva le Sauvage tenant encore son ami dans ses bras.

Mère des actions sublimes ! toi qui depuis que la Grèce n'est plus, as établi ta demeure sur les tombeaux indiens, dans les solitudes du Nouveau-Monde ! toi qui parmi ces déserts est pleine de grandeur parce que tu es pleine d'innocence ! Amitié sainte ! prête-moi tes paroles les plus fortes et les plus naïves, ta voix la plus mélodieuse et la plus touchante, tes sentimens exaltés, tes feux immortels, et toutes les choses ineffables qui sortent de ton cœur, pour chanter les sacrifices que tu inspires ! Oh ! qui me conduira aux champs des Rutules, à la tombe d'Euryale et de Nisus, où la Muse console encore des mânes fidèles ! Tendre divinité de Virgile, tu n'eus à soupirer que la mort de

deux amis; moi j'ai à peindre leur vie infortunée.

Que dira les douces larmes du frère d'Amélie, qui fera voir ses lèvres tremblantes, où son âme venoit errer; qui pourra représenter sous l'abri d'un cyprès, parmi des roseaux, Outougamiz, sa chaîne d'or, Manitou de l'amitié, serrée à triple nœud sur sa poitrine, Outougamiz soutenant dans ses bras l'ami qu'il a délivré, cet ami couvert de fange et de sang, et dévoré d'une fièvre ardente? Que celui qui le peut exprimer nous rende le regard de ces deux hommes, quand se contemplant l'un l'autre en silence, les sentimens du ciel et du malheur rayonnoient et se confondoient sur leur front. Amitié! que sont les empires, les amours, la gloire, toutes les joies de la terre, auprès d'un seul instant de ce douloureux bonheur?

Outougamiz, par cet instinct de la vertu qui fait deviner le crime, avoit ajouté peu de foi au récit d'Ondouré; ce qu'il recueillit de la bouche de divers guerriers, augmenta ses doutes. Dans tous les cas, René étoit

mort ou pris, et il falloit ou lui donner la sépulture ou le délivrer des flammés.

Outougamiz cache ses desseins à Céluta; il n'avertit qu'une troupe de jeunes Natchez qui consentent à le suivre. Il se dépouille de tout vêtement, et ne garde qu'une ceinture pour être plus léger; il peint son corps de la couleur des ombres, ceint le poignard, s'arme du tomahawk;* attache sur son cœur la chaîne d'or, suspend de petits pains de maïs à son côté, jette l'arc sur son épaule, et rejoint dans la forêt ses compagnons. Il se glisse avec eux dans les ténèbres: arrivé au Bayouc des Pierres, il le traverse, aborde la rive opposée, pousse le cri du castor qui a perdu ses petits, bondit, et il disparoît dans le désert.

Huit jours entiers il marche, ou plutôt il vole, pour lui plus de sommeil, pour lui plus de repos. Ah! le moment où il fermeroit la paupière, ne pourroit-il pas être le moment même qui lui raviroit son ami? Montagnes,

* Hache.

précipices, rivières, tout est franchi : on diroit un aimant qui cherche à se réunir à l'objet qui l'attire à travers les corps qui s'opposent à son passage. Si l'excès de la fatigue arrête le frère de Céluta, s'il sent, malgré lui, ses yeux s'appesantir, il croit entendre une voix qui lui crie du milieu des flammes : " Outougamiz ! Outougamiz ! où " est le Manitou que je t'ai donné ?" A cette voix intérieure, il tressaille, se lève, baise la chaîne d'or, et reprend sa course.

La lenteur avec laquelle les Illinois retournèrent à leurs villages, donna le temps à Outougamiz d'arriver avant la consomption de l'holocauste. Ce Sauvage n'est plus le simple, le crédule Outougamiz : à sa résolution, à son adresse, à la manière dont il a tout prévu, tout calculé, on prendroit ce soldat pour un chef expérimenté. Il sauve René, mais en perdant ses nobles compagnons, troupe d'amis qui offre à l'amitié ce magnanime sacrifice ! il sauve René, l'entraîne dans le marais, mais que de périls il reste encore à surmonter !

Le lieu où les deux amis se reposèrent d'abord étant trop voisin du rivage, Outougamiz résolut de se réfugier sous d'autres cyprès qui croissoient au milieu des eaux: lorsqu'il voulut exécuter son dessein, il sentit toute sa détresse. Un peu de pain de maïs n'avoit pu rendre les forces à René; ses douleurs s'étoient augmentées, ses plaies s'étoient rouvertes; une fièvre pesante l'accabloit, et l'on ne s'apercevoit de sa vie qu'à ses souffrances.

Accablé par ses chagrins et ses travaux, affoibli par la privation presque totale de nourriture, le frère de Céluta eût eu besoin pour lui-même des soins qu'il prodiguoit à son ami. Mais il ne s'abandonna point au désespoir; son âme, s'agrandissant avec les périls, s'élève comme un chêne qui semble croître à l'œil, à mesure que les tempêtes du ciel s'amoncèlent autour de sa tête. Plus ingénieux dans son amitié qu'une mère indienne, qui ramasse de la mousse pour en faire un berceau à son fils, Outougamiz

coupe des joncs avec son poignard, en forme une sorte de nacelle, parvient à y coucher le frère d'Amélie, et se jetant à la nage, traîne après lui, le fragile vaisseau qui porte le trésor de l'amitié.

Outougamiz avoit été au moment d'expirer de douleur ; il se sentit près de mourir de joie, lorsqu'il aborda la cyprière. "Oh ! " s'écria-t-il, en rompant alors pour la pre-" mière fois le silence, il est sauvé ! Déli-" cieuse nécessité de mon cœur ! pauvre co-" lombe fugitive ! te voilà donc à l'abri des " chasseurs ? Mais René, je crains que tu ne " me veuilles pas pardonner, car c'est moi " qui suis la cause de tout ceci, puisque je " n'étois point auprès de toi dans la ba-" taille. Comment ai-je pu quitter mon ami " qui m'avoit donné un Manitou, sur mon " berceau ? C'est fort mal, fort mal à toi, " Outougamiz !"

Ainsi parloit le Sauvage : la simplicité de ses propos en contraste avec la sublimité de ses actions, firent sortir un moment René

de l'accablement de la douleur: levant une main débile et des yeux éteints, il ne put prononcer que ces mots: " Te pardon-" ner !"

Outougamiz entre sous les cyprès; il coupe les rameaux trop abaissés; il écarte des genoux de ces arbres, les débris des branches: il y fait un doux lit avec des cimes de joncs pleins d'une moelle légère; puis, attirant son ami sur ce lit, il le recouvre de feuilles séchées: ainsi, un castor, dont les eaux ont inondé les premiers travaux, prend son nourrisson et le transporte dans la chambre la plus élevée de son palais.

Le second soin du frère de Céluta fut de panser les plaies du frère d'Amélie. Il sépare deux nœuds de roseaux, puise un peu d'eau du marais; verse cette eau d'une coupe dans l'autre pour l'épurer; et lave les blessures, dont il a sucé d'abord le venin. La main d'un fils d'Esculape, armée des instrumens les plus ingénieux, n'auroit été ni plus douce, ni plus salutaire que la main de

cet ami. René ne pouvoit exprimer sa reconnoissance que par le mouvement de ses lèvres. De temps en temps l'Indien lui disoit, avec inquiétude : "Te fais-je mal ? te "trouves-tu un peu soulagé ?" René répondoit par un signe qu'il se sentoit soulagé, et Outougamiz continuoit son opération avec délices.

Le Sauvage ne songeoit point à lui : il avoit encore quelque reste de maïs, il le réservoit pour René. Outougamiz ne faisoit qu'obéir à un instinct sublime, et les plus belles actions n'étoient chez lui que l'accomplissement des facultés de sa vie. Comme un charmant olivier nourri parmi les ruisseaux et les ombrages, laisse tomber, sans s'en apercevoir, au gré des brises, ses fruits mûrs sur les gazons fleuris ; ainsi l'enfant des forêts américaines, semoit, au souffle de l'amitié, ses vertus sur la terre, sans se douter des merveilleux présens qu'il faisoit aux hommes.

Rafraîchi et calmé par les soins de son

libérateur, René sentit ses paupières se fermer, et Outougamiz tomba lui-même dans un profond sommeil à ses côtés : les Anges veillèrent sur le repos de ces deux hommes qui avoient trouvé grâce auprès de celui qui dormit dans le sein de Jean.

Outougamiz eut un songe. Une jeune femme lui apparut : elle s'appuyoit en marchant sur un arc détendu, entouré de lierre, comme un thyrse ; un chien la suivoit. Ses yeux étoient bleus ; un sourire sincère entr'ouvroit ses lèvres de roses : son air étoit un mélange de force et de grâce. Presque nue, elle ne portoit qu'une ceinture plus belle que celle de Vénus. Outougamiz se figuroit lui tenir ce discours :

« Etrangère, j'avois planté un érable sur « le sol de la hutte où je suis né : voilà que « pendant mon absence, de méchans Mani- « tous ont blessé son écorce et ont fait cou- « ler sa sève. Je cherche des simples dans « ces marais pour les appliquer sur les plaies « de mon érable. Dis-moi où je trouverai la « feuille du savanier."

D'une voix paisible l'Indienne paroissoit répondre à Outougamiz: " En vérité, je " dis qu'il connoîtra toutes les ruses de la " sagesse, l'homme qui pourrra pénétrer " celle de votre amitié. Ne craignez rien; " j'ai dans le jardin de mon père des sim- " ples pour guérir tous les arbres, et en par- " ticulier les érables blessés."

En prononçant ces paroles, qu'Outougamiz croyoit entendre, l'Indienne fille du songe, prit un air de majesté: sa tête se couronna de rayons; deux ailes blanches bordées d'or ombragèrent ses épaules divines. L'extrémité d'un de ses pieds touchoit légèrement la terre, tandis que son corps flottoit déjà dans l'air diaphane.

" Outougamiz," sembloit dire le brillant fantôme, " élève-toi par l'adversité. Que " les vertus de la nature te servent d'éche- " lons, pour atteindre aux vertus plus su- " blimes de la religion de cet homme à qui " tu as dévoué ta vie: alors je reviendrai " vers toi, et tu pourras compter sur les se- " cours de l'Ange de l'amitié."

Ainsi parle la vision au jeune Natchez plongé dans le sommeil. Un parfum d'ambroisie, embaumant les lieux d'alentour, répand la force dans l'âme du frère de Céluta, comme l'huile sacrée qui fait les rois, ou prépare l'âme du mourant aux béatitudes célestes.

En même temps le rêve devient magnifique: le Séraphin, dont il produit l'image, poussant la terre de son pied, comme un plongeur qui remonte du fond de l'abîme s'élève dans les airs. Cette Vertu calme ne se meut point avec la rapidité des messagers qui portent les ordres redoutables du Tout-Puissant; son assomption vers la région de l'éternelle paix, est mesurée grave et majestueuse. Aux champs de l'Europe un globe lumineux arrondi par la main d'un enfant des Gaules, perce lentement la voûte du ciel; aux champs de l'Inde l'oiseau du paradis flotte sur un nuage d'or, dans le fluide azur du firmament.

Outougamiz se réveille, la voix du héron annonçoit le retour de l'aurore : le frère de

Céluta se sentoit tout fortifié par son rêve et par son sommeil. Après quelques momens employés à rassembler ses idées, l'Indien rappelant et les périls passés et les dangers à venir, se lève pour commencer sa journée. Il visite d'abord les blessures de René, frotte les membres engourdis du malade avec un bouquet d'herbes aromatiques, partage avec lui quelques morceaux de maïs, change les joncs de la couche, renouvelle l'air en agitant les branches des cyprès, et replace son ami sur de frais roseaux ; on eût dit d'une matrone laborieuse qui arrange au matin sa cabane, ou d'une mère qui donne de tendres soins à son fils.

Ces choses de l'amitié étant faites, Outougamiz songe à se parer, avant d'accomplir les desseins qu'il méditoit. Il se mire dans les eaux, peigne sa chevelure, et ranime ses joues décolorées avec la pourpre d'une craie précieuse. Ce Sauvage avoit tout oublié dans son héroïque entreprise, hors le vermillon des fêtes, mêlant ainsi l'homme et l'enfant, portant la gravité du premier dans

les frivolités du second, et la simplicité du second dans les occupations du premier : sur l'arbre d'Atalante, le bouton parfumé qui sert d'ornement à la jeune fille, grossit auprès de la pomme d'or qui rafraîchit la bouche du voyageur fatigué.

La nature avoit placé dans le cœur d'Outougamiz l'intelligence qu'elle a mise dans la tête des autres hommes : le Souffle Divin donnoit à la Pythie des vues de l'avenir moins claires et moins pénétrantes, que l'Esprit dont il étoit animé ne découvroit au frère de Céluta les malheurs qui pouvoient menacer son ami. Saisissant le Temps corps à corps, l'amitié forçoit ce mystérieux Prothée à lui révéler ses secrets.

Outougamiz ayant pris ses armes, dit au nouveau Philoctète couché dans son antre, mais que l'amitié des déserts, plus fidèle que celle des palais, n'avoit point trahi : " Je " vais chercher les dons du Grand-Esprit, " car il faut bien que tu vives, et il faut " aussi que je vive. Si je ne mangeois pas, " j'aurois faim, et mon âme s'en iroit dans

“ le pays des âmes. Et comment ferois-tu
“ alors ? Je vois bien tes pieds, mais ils
“ sont immobiles ; je vois bien tes mains,
“ mais elles sont froides et ne peuvent ser-
“ rer les miennes. Tu es loin de ta forêt,
“ et de ta retraite : qui donneroit la pâture
“ à l'hermine blessée, si le castor qui l'ac-
“ compagne alloit mourir ? Elle baisseroit
“ la tête, ses yeux se fermeroient, elle tom-
“ beroit en défaillance : les chasseurs la
“ trouveroient expirante, et diroient : voyez
“ l'hermine blessée loin de sa forêt, et de sa
“ retraite.”

A ces mots, l'Indien s'enfonça dans la cyprière, mais non sans tourner plusieurs fois la tête vers le lieu où reposoit la vie de sa vie. Il se parloit incessamment, et se disoit : “ Outougamiz ! tu es un chevreuil sans “ esprit ; tu ne connois point les plantes, tu “ ne fais rien pour sauver ton frère.” Et il versoit des larmes sur son peu d'expérience, et il se reprochoit d'être inutile à son ami !

Il chercha long-temps dans les détours du marais des herbes salutaires : il cueillit des

cressons, et tua quelques oiseaux. En revenant à l'asile consacré par son amitié, il aperçut de loin les joncs bouleversés et épars. Il approche, appelle, touche à la couche, soulève les roseaux : le frère d'Amélie n'y étoit plus !

Le désespoir s'empare d'Outougamiz : prêt à se briser la tête contre le tronc des cyprès, il s'écrie : " Où es-tu ? m'as-tu fui " comme un faux ami ? Mais qui t'a donné " des pieds ou des ailes ? Est-ce la Mort " qui t'a enlevé ?...."

Tandis que le Sauvage s'abandonne à ses transports, il croit entendre un bruit à quelque distance : il se tait, retient son haleine, écoute : puis soudain se plonge dans l'onde, bondit, nage, bondit encore, et bientôt découvre René qui se débat expirant contre un Illinois.

Outougamiz pousse le cri de mort : l'effort qu'il fait en s'élançant est si prodigieux, que ses pieds s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Il est déjà sur l'ennemi, le renverse, se roule avec lui parmi les limons et

les roseaux. Comme lorsque deux taureaux viennent à se rencontrer dans un marais où il ne se trouve qu'un seul lieu pour désaltérer leur soif, ils baissent leurs dards recourbés ; leurs queues hérissées se nouent en cercle, ils se heurtent du front, des mugissemens sortent de leur poitrine, l'onde jaillit sous leurs pieds, la sueur coule autour de leurs cornes et sur le poil de leurs flancs. Outougamiz est vainqueur ; il lie fortement avec des racines tressées son prisonnier, au pied d'un arbre, et étend à l'ombre sous le même arbre l'ami qu'il vient encore de sauver.

Par les violentes secousses que le frère d'Amélie avoit éprouvées, ses plaies s'étoient rouvertes. Le Natchez, dans le premier moment de sa vengeance, fut près d'immoler l'Illinois.

« Comment, lui dit-il, as-tu pu être assez
« cruel pour entraîner ce cerf affoibli ? S'il
« eût été dans sa force, lâche ennemi, d'un
« seul coup de tête il eût brisé ton bouclier.
« Tu mériterois bien que cette main t'enle-
« vât ta chevelure."

Outougamiz s'arrêtant comme frappé d'une pensée : "As-tu un ami ? dit-il à l'Il-"linois." "Oui, répondit le prisonnier."

"Tu as un ami ! reprit le frère de Céluta, "s'approchant de lui et le mesurant des "yeux ; ne va pas faire un mensonge."

"Je dis la vérité, reprit l'Illinois !"

"Eh bien ! s'écria Outougamiz tirant son poignard, après avoir approché de son oreille la petite chaîne d'or ; "eh bien ! rends "grâce à ce Manitou qui vient de me dé-"fendre de te tuer : il ne sera pas dit "qu'Outougamiz, le Natchez de la tribu "du Serpent ait jamais séparé deux amis. "Que seroit-ce de moi, si tu m'avois privé "de René ! Ah ! je ne serois plus qu'un "chevreuil solitaire ! Tu vois, ô Illinois, ce "que tu allois faire ! et ton ami seroit "ainsi ? et il iroit seul murmurant ton nom "dans le désert ? Non ! il seroit trop infor-"tuné ! et ce seroit moi !...."

Le Sauvage coupe aussitôt les liens de l'Illinois. "Sois libre, lui dit-il ; retourne à "l'autre moitié de ton âme qui te cherche

“ peut-être, comme je cherchois à l'instant
“ ma couronne de fleurs, lorsque tu étois
“ assez inhumain pour la dérober à ma che-
“ velure. Mais je compte sur ta foi : tu ne
“ découvriras point mon lieu à tes compa-
“ triotes. Tu ne leur diras point : Sous le
“ cyprès de l'amitié, Outougamiz le Simple
“ a caché la chair de sa chair. Jure par ton
“ ami, que tes lèvres resteront fermées
“ comme les deux coupes d'une noix que la
“ lune des moissons n'a point achevé de
“ mûrir.”

“ Moi, Nassoute, reprit l'étranger, je jure
“ par mon ami qui est pour moi comme un
“ baume lorsque j'ai des peines dans le
“ cœur, je jure que je ne découvrirai point
“ ton lieu et que mes lèvres resteront fer-
“ mées comme les deux coupes d'une noix
“ que la lune des moissons n'a point achevé
“ de mûrir.”

A ces mots, Nassoute alloit s'éloigner, lorsque Outougamiz l'arrêta et lui dit : “ Où
“ sont les guerriers Illinois ?”—“ Crois-tu,
“ répliqua l'étranger, que je sois assez lâche

“ pour te l'apprendre ?” Frère de Céluta, vous répondîtes : “ Va retrouver ton ami : “ je te tendois un piège ; si tu avois trahi “ ta patrie, je n'eusse point cru à ton ser- “ ment, et tu tombois sous mes coups.”

Nassoute s'éloigne : Outougamiz vient donner ses soins au frère d'Amélie, comme s'il ne s'étoit rien passé et comme s'il n'y eût aucun lieu de douter de la foi de l'Illinois, puisqu'il avoit fait le serment de l'amitié.

Quelques jours s'écoulèrent : les blessures de René commençoient à se cicatriser ; les meurtrissures étoient moins douloureuses ; la fièvre se calmoit. Le frère d'Amélie seroit revenu plus promptement à la vie, si une nourriture abondante avoit pu rétablir ses forces ; mais Outougamiz trouvoit à peine quelques baies sauvages ; elles manquèrent enfin : il ne resta plus au frère de Céluta, qu'à tenter les derniers efforts de l'amitié.

Une nuit, il sort furtivement du marais, cachant son entreprise à René, et laissant çà et là des paquets flottans de roseaux pour re-

connoître la route, si les Génies lui permettoient le retour. Il monte à travers le bois de la colline; il découvre le camp des Illinois où il étoit résolu de pénétrer.

Des feux étoient encore allumés : la plupart des familles dormoient étendues autour de ces feux. Le jeune Natchez, après avoir noué sa chevelure à la manière des guerriers ennemis, s'avance vers l'un des foyers. Il aperçoit un cerf à demi dépouillé, dont les chairs n'avoient point encore petillé sur la braise. Outougamiz en dépèce avec son poignard les parties les plus tendres, aussi tranquillement que s'il eût préparé un festin dans la cabane de ses pères. Cependant on voyoit cà et là quelques Illinois éveillés qui rioient et chantoient. La matrone du foyer où le frère de Céluta déroboit une part de la victime, ouvrit elle-même les yeux, mais elle prit l'étranger pour le jeune fils de ses entrailles, et se replongea dans le sommeil. Des chasseurs passent auprès de l'ami de René, lui souhaitent un

ciel bleu, un manteau de castor et l'espérance. Outougamiz leur rend à demi-voix le salut de l'hospitalité.

Un d'entre eux s'arrêtant, lui dit : " Il a " singulièrement échappé." — " Un génie " sans doute l'a ravi," répond le frère de Céluta. L'Illinois répartit : " Il est caché " dans le marais ; il ne se peut sauver, car " il est environné de toutes parts : nous boi- " rons dans son crâne."

Tandis qu'Outougamiz se trouvoit engagé dans cette conversation périlleuse, la voix d'une femme se fit entendre à quelque distance ; elle chantoit : " Je suis l'épouse de " Venclao. Mon sein, avec son bouton de " rose, est comme le duvet d'un cygne que " la flèche du chasseur a taché d'une goutte " de sang au milieu. Oui, mon sein est " blessé, car je ne puis secourir l'étranger " qui respecta la vierge des dernières " amours. Puissé-je du moins sauver son " ami !" L'Indienne se tut, puis s'approchant du Natchez dans les ombres, elle continua de la sorte :

“ La nonpareille des Florides croyoit que
“ l’hiver avoit changé sa parure, et qu’elle
“ ne seroit point reconnue parmi les aigles
“ des rochers chez lesquels elle cherchoit
“ la pâture ; mais la colombe fidèle le dé-
“ couvrit, et lui dit : “ Fuis, imprudent
“ oiseau ; la douceur de ton chant t’a trahi.”

Ces paroles frappèrent le frère de Céluta : il lève les yeux et remarque les pleurs de la jeune femme ; il entrevoit en même temps des guerriers armés qui s’avancent. Il charge sur ses épaules une partie de la dépouille du cerf, s’enfonce dans les ombres, franchit le bois, rentre dans les détours du marais, et après quelques heures de fatigue et de périls se retrouve auprès de son ami.

Un ingénieux mensonge lui servit à cacher à René sa dangereuse aventure ; mais il falloit préparer le banquet : le jour on en pouvoit voir la fumée ; la nuit on en pouvoit découvrir les feux ; Outougamiz préféra pourtant la nuit : il espéra trouver un moyen de masquer la lueur de la flamme.

Lorsque le soleil fut descendu sous l’ho-

rizon et que les dernières teintes du jour se furent évanouies, l'Indien tira une étincelle de deux branches de cyprès en les frottant l'une contre l'autre, et en embrasa quelques feuilles. Tout réussit d'abord ; mais des roseaux secs placés trop près du foyer prennent feu, et jettent une grande lumière. Outougamiz les veut précipiter dans l'eau, et ne fait qu'étendre la flamme. Il s'élance sur le monceau ardent et cherche à l'écraser sous ses pieds. René épuise ses forces renaissantes pour seconder son ami : soins inutiles ! le feu se propage, court en pétillant sur la cime séchée des joncs, et gagne les branches résineuses des cyprès. Le vent s'élève, des tourbillons de flammes, d'étincelles et de fumée montent dans les airs qui prennent une couleur sanglante. Un vaste incendie se déploie sur le marais.

Comment fuir ? comment échapper à l'élément terrible qui, après s'être éloigné de son centre, s'en rapprochoit et menaçoit les deux amis. Déjà étoient consumés les paquets de joncs sur lesquels le frère de Céluta

auroit pu tenter encore de transporter René dans d'autres parties du marais. Essayer de passer au désert voisin : les cruels Illinois n'y campoient-ils pas ? N'étoit-il pas probable qu'attirés par l'incendie, ils fermoient toutes les issues ? Ainsi, lorsqu'on croit être arrivé au comble de la misère, on aperçoit par-delà de plus hautes adversités ; il est difficile au fils de la femme de dire : " Ceci " est le dernier degré du malheur."

Outougamiz étoit presque vaincu par la fortune : il voyoit perdu tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors. Il n'avoit donc sauvé son ami du cadre de feu que pour brûler cet ami de sa propre main ! Il s'écria d'une voix douloureuse : " René, c'est moi qui t'im- " mole ! Que tu es infortuné de m'avoir eu " pour ami !"

Le frère d'Amélie, d'un bras affoibli et d'une main pâle, pressa tendrement le Sauvage sur son sein. " Crois-tu, lui dit-il, " qu'il ne me soit pas doux de mourir avec " toi ? Mais pourquoi descendrois-tu au " tombeau ? Tu es vigoureux et habile ;

“ tu te peux frayer un chemin à travers les
“ flammes. Revole à tes ombrages ; les
“ Natchez ont besoin de ton cœur et de ton
“ bras ; une épouse, des enfans embelliront
“ tes jours, et tu oublieras une amitié fu-
“ neste. Pour moi, je n'ai ni patrie, ni pa-
“ rens sur la terre : étranger dans ces forêts,
“ ma mort ou ma vie n'intéresse personne.
“ Mais toi, Outougamiz n'as-tu pas une
“ sœur ?”

“ Et cette sœur, répliqua Outougamiz,
“ n'a-t-elle pas levé sur toi des regards de
“ tendresse ? Ne reposes-tu pas dans le
“ secret de son cœur ? Pourquoi l'as-tu dé-
“ daignée ? Que me conseilles-tu ? De t'a-
“ bandonner ? Et depuis quand t'ai-je prou-
“ vé que j'étois plus que toi attaché à la vie ?
“ Depuis quand m'as-tu vu me troubler au
“ nom de la mort ? Ai-je tremblé, quand
“ au milieu des Illinois j'ai brisé les liens
“ qui te retenoient ? Mon cœur palpitoit-
“ il de crainte, quand je te portois sur mes
“ épaules avec des angoisses que je n'aurois
“ pas échangées contre toutes les joies.

" du monde ? Oui ! il palpitoit ce cœur,
" mais ce n'étoit pas pour moi ! Et tu oses
" dire que tu n'as point d'ami ! Moi, t'a-
" bandonner ! Moi trahir l'amitié ! Moi,
" former d'autres liens après ta mort ! Moi
" heureux sans toi, avec une épouse et
" des enfans ! Apprends-moi donc ce qu'il
" faut que je raconte à Céluta, en arrivant
" aux Natchez ? lui dirois-je : " J'avois
" délivré celui pour lequel je t'appelai en
" témoignage de l'amitié ; le feu a pris à
" des joncs ; j'ai eu peur, j'ai fui. J'ai vu
" de loin les flammes qui ont consumé mon
" ami." Tu sais mourir, prétends-tu, Re-
" né ; moi, je sais plus, je sais vivre. Si
" j'étois dans ta place et toi dans la mienne,
" je ne t'aurois pas dit : " Fuis et laisse-
" moi." Je t'aurois dit : " Sauve-moi, ou
" mourrons ensemble."

Outougamiz avoit prononcé ces paroles d'un ton qui ne lui étoit pas ordinaire. Le langage de la plus noble passion étoit sorti dans toute sa magnificence des lèvres du simple Sauvage. " Reste avec moi, s'écria

« à son tour le frère d'Amélie: je ne te « presse plus de fuir. Tu n'es pas fait pour « de tels conseils."

A ces mots, quelque chose de serein et d'ineffable se répandit sur le visage d'Outougamiz, comme si le ciel s'étoit entr'ouvert, et que la clarté divine se fût réfléchie sur le front du frère de Céluta. Avec le plus beau sourire que l'Ange des amitiés vertueuses ait jamais mis sur les lèvres d'un mortel, l'Indien répondit: « Tu viens de parler comme « un homme; je sens dans mon sein toutes « les délices de la mort."

Les deux amis cessant d'opposer à l'incendie des efforts impuissans, et de tenter une retraite impossible, assis l'un près de l'autre, attendirent l'accomplissement de leur destinée.

La flamme se repliant sur elle-même avoit embrasé le cyprès qui leur servoit d'asile; des brandons commençoient à tomber sur leurs têtes. Tout à coup, à travers les masses de feu et de fumée, on entend un léger bruit dans les eaux. Une espèce de fantôme

apparoit: ses cheveux sont consumés sur ses tempes ; sa poitrine et ses bras sont à demi brûlés, tandis que le bas de son corps dégoutte d'une eau bourbeuse. " Qui-es-" tu ? lui crie Outougamiz ; es-tu l'Esprit " de mon père qui vient nous chercher, pour " nous conduire au pays des âmes ?"

" Je suis Venclao, répond le spectre, " l'ami de Nassoute, auquel tu as donné la " vie, et l'époux de Nélida, cette vierge des " dernières amours, que ton ami a respec-" tée. Je viens payer ma double dette. La " flamme a découvert votre asile ; les tribus " des Illinois environnent le marais ; déjà " plusieurs guerriers nagent pour arriver " jusqu'à vous ; je les ai devancés. Nas-" soute nous attend à l'endroit de la rive " que l'on a confiée à sa garde. Hâtons-" nous."

Venclao passe un bras vigoureux sous le bras du frère d'Amélie, et fait signe à Outougamiz de le soutenir du côté opposé. Ainsi entrelacés, tous trois se plongent dans les eaux ; ils s'avancent à travers des champs

de cannes embrasées, tantôt menacés par le feu, tantôt prêts à s'engloutir dans l'onde. Chaque instant augmente le danger: des cris, des voix se font entendre de toutes parts. Tels furent les périls d'Enée lorsque, dans la nuit fatale d'Ilion, il alloit à la lueur des flammes, par des rues solitaires et détournées, cacher sur le mont Ida, et les anciens dieux de l'antique Troie et les dieux futurs du Capitole.

Outougamiz, Venclao et René, arrivent au lieu où Nassoute les attendoit. Le frère d'Amélie est à l'instant placé sur un lit de branchages que Venclao, Nassoute et Outougamiz portent tour à tour. Ils s'éloignent à grands pas du fatal marais; toute la nuit ils errent par le silence des bois. Aux premiers rayons de l'aurore, les deux Illinois s'arrêtent, et disent aux deux guerriers des ennemis: "Natchez, implorez vos "Manitous; fuyez. Nous vous avons rendu "vos bienfaits. Quittes envers vous, nous "nous devons maintenant à notre patrie. "Adieu."

Venclao et Nassoute posent à terre le lit du blessé, mettent un bâton de houx dans la main gauche du frère d'Amélie, donnent à Outougamiz des plantes médicinales, de la farine de maïs, deux peaux d'ours, et se retirent.

Les deux fugitifs continuèrent leur chemin. René marchoit lentement le premier, courbé sur le bâton qu'il soulevoit à peine ; Outougamiz le suivoit répandant des feuilles séchées, afin de cacher l'empreinte de son passage : l'hôte des forêts est moins habile à tromper la meute avide que ne l'étoit l'Indien à mêler les traces de René pour le dérober à la recherche de l'ennemi.

Parvenu sur une bruyère, Outougamiz dit tout à coup : " J'entends des pas précipités ;" et bientôt après une troupe d'Illinois se montre à l'horizon vers le nord. Le couple infortuné eut le temps de gagner un bois étroit qui bordoit l'autre extrémité ; il y pénètre, et, l'ayant traversé, il se trouve à l'endroit même où s'étoit donné le combat si fatal au grand chef des Natchez, et au frère d'Amélie.

A peine les deux amis fouloient-ils le champ de la mort, qu'ils ouïrent l'ennemi dans le bois voisin. Outougamiz dit à René : " Couche-toi à terre : je te viendrai " bientôt trouver."

René ne vouloit plus disputer sa vie ; il étoit las de lutter si long-temps pour quelques misérables jours ; mais il fut encore obligé d'obéir à l'amitié. Son infatigable libérateur le couvre des effroyables débris du combat, et s'enfonce dans l'épaisseur d'une forêt.

Lorsque des enfans ont découvert le lieu où un rossignol a bâti son nid, la mère poussant des cris plaintifs et laissant pendre ses ailes, voltige, comme blessée devant les jeunes ravisseurs qui s'égarent à sa poursuite et s'éloignent du gage fragile de ses amours : ainsi le frère de Céluta, jetant des voix dans la solitude, attire les ennemis de ce côté, et les écarte du trésor plus cher à son cœur que l'œuf plein d'espérance ne l'est à l'oiseau amoureux.

Les Illinois ne purent joindre le léger Sau-

vage à qui l'amitié avoit, pour un moment, rendu toute sa vigueur. Ils approchoient du pays des Natchez, et n'osant aller plus loin ils abandonnèrent la poursuite.

Le frère de Céluta vint alors dégager René des ruines hideuses qui avoient protégé sa jeunesse et sa beauté. Les deux amis reprirent leur chemin au lever de l'aurore après s'être lavés dans une belle source. Il se trouva que les restes glacés sous lesquels René avoit conservé l'étincelle de la vie, étoient ceux des deux Natchez, d'Aconda et d'Irinée. Le frère d'Amélie les reconnut, et frappé de cette fortune extraordinaire, il dit à Outougamiz :

« Vois-tu ces corps défigurés, déchirés
« par les aigles et étendus sans honneurs
« sur la terre ? Aconda et Irinée vous étiez
« deux amis comme nous ; vous fûtes jeu-
« nes et infortunés comme nous ! Je vous ai
« vus périr, lorsqu'abattus, j'essayois encore
« de vous défendre. Outougamiz, tu confiois
« cette nuit même, l'ami vivant au secret de
« deux amis décédés. Ces morts se sont

« ranimés au feu de ton âme, pour me prê-
« ter leur abri.»

Outougamiz pleura sur Aconda et sur Irinée, mais il étoit trop foible pour leur creuser un tombeau.

Comme des laboureurs, après une longue journée de sueurs et de travaux, ramènent leurs bœufs fatigués à leur chaumière ; ils croient déjà découvrir leur toit rustique ; ils se voient déjà entourés de leurs épouses et de leurs enfans : ainsi les deux amis, en approchant du pays des Natchez, commençoient à sentir renaître l'espérance ; leurs désirs franchissoient l'espace qui les séparoit de leurs foyers. Ces illusions, comme toutes celles de la vie, furent de courte durée.

Les forces de René, épuisées une dernière fois, touchoient à leur terme ; et pour comble de calamité il ne restoit plus rien des dons de Venclao et de Nassoute.

Outougamiz lui-même succomboit : ses joues étoient creuses ; ses jambes amaigries et tremblantes ne portoient plus son corps. Trois fois le soleil vint donner la lumière

aux hommes, et trois fois il retrouva les voyageurs se traînant sur une bruyère qui n'offroit aucune ressource. Le frère d'Amélie et le frère de Céluta ne se parloient plus ; ils jetoient seulement par intervalles l'un sur l'autre des regards furtifs et douloureux. Quelquefois Outougamiz cherchoit encore à aider la marche de René : deux jumeaux, qui se soutiennent à peine, s'appuient de leurs foibles bras, et ébauchent des pas incertains aux yeux de leur mère attendrie.

Du lieu, où les amis étoient parvenus, jusqu'au pays des Natchez, il ne restoit plus que quelques heures de chemin ; mais René fut contraint de s'arrêter. Excité par Outougamiz qui le conjuroit d'avancer, il voulut faire quelques pas, afin de ne point ravir volontairement à son sublime ami le fruit de tant de sacrifices ; ses efforts furent vains. Outougamiz essaya de le porter sur ses épaules ; mais il plia et tomba sous le fardeau.

Non loin du sentier battu murmuroit une fontaine : René s'en approcha en rampant

sur les genoux et sur les mains, suivi d'Outougamiz qui pleuroit : le pasteur affligé accompagne ainsi le chevreau qui a brisé ses pieds délicats en tombant d'une roche élevée, et qui se traîne vers la bergerie.

La fontaine marquoit la lisière même de la savane qui s'étend jusqu'au Bayouc des Pierres, et qui n'a d'autres bornes à l'Orient que les bois du fort Rosalie. Outougamiz assit son compagnon au pied d'un saule. Le jeune Sauvage attachoit ses regards sur le pays de ses ayeux : « être venu si près ! « René ! dit-il, je vois notre cabane. »

« Tourne-moi le visage de ce côté, » répondit le frère d'Amélie. Outougamiz obéit.

Le frère de Céluta eut un moment la pensée de se rendre aux Natchez, pour y chercher du secours ; mais, craignant que l'homme de son cœur n'expirât pendant son absence, il résolut de ne le point quitter. Il s'assit auprès de René, lui prit le front dans ses deux mains, et le pencha doucement sur sa poitrine : alors, baissant son visage sur une tête chérie, il se prépara à recueillir le dernier

soupir de son ami. Comme deux fleurs que le soleil a brûlées sur la même tige, ainsi paroissoient ces deux jeunes hommes inclinés l'un sur l'autre vers la terre.

Un bruit léger et le souffle d'un air parfumé firent relever la tête à Outougamiz : une femme étoit à ses côtés. Malgré la pâleur et le vêtement en désordre de cette femme, comment l'Indien l'auroit-il méconnue ? Outougamiz laisse échapper de surprise et de joie le front de René ; il s'écrie : " Ma sœur, est-ce toi ?"

Céluta recule ; elle s'étoit approchée des amis sans les découvrir ; le son de la voix de son frère l'a étonnée ; " Mon frère ! ré-" pond-elle, mon frère ! les Génies me l'ont " ravi ! l'homme blanc a expiré dans le ca-" dre de feu ! Tous les jours je viens atten-" dre les voyageurs à cette limite ; mais ils " ne reparoîtront plus !"

Outougamiz se lève, s'avance vers Céluta qui auroit pris la fuite, si elle n'avoit remarqué avec une pitié profonde, la marche chancelante du guerrier. Vous eussiez vu

sur le front de l'Indienne passer tour à tour le sentiment de la plus profonde terreur et de la plus vive espérance. Céluta hésitoit encore, quand elle aperçoit attaché au sein de son frère le Manitou de l'amitié. Elle vole à Outougamiz, qu'elle embrasse et soutient à la fois, mais Outougamiz :

“ Je l'ai sauvé ! il est là ; mais il est mort “ si tu n'as rien pour le nourrir.”

L'amour a entendu la voix de l'amitié ! Céluta est déjà à genoux : timide et tremblante, elle a relevé le front de l'étranger mourant : René lui-même a reconnu la fille du désert, et ses lèvres ont essayé de sourire. Outougamiz la tête penchée dans son sein, les mains jointes et tombantes, disoit : “ Témoin du serment de l'amitié, ma sœur, “ tu viens voir si je l'ai bien tenu. J'aurois “ dû ramener mon ami plein de vie, et “ le voilà qui expire ! je suis un mauvais “ ami, un guerrier sans force. Mais toi, as- “ tu quelque chose pour ranimer mon ami ?”

“ Je n'ai rien, s'écrie Céluta désespérée. “ Ah ! s'il eut été mon époux, s'il eut fé-

“ condé mon sein ! il pourroit boire avec
“ son enfant à la source de la vie.” Souhait divin de l'amante et de la mère !

La chaste Indienne rougit, comme si elle eut craint d'avoir été comprise de René. Les yeux de cette femme étoient fixés au ciel, son visage étoit inspiré : on eût dit que dans une illusion passionnée, Céluta croyoit nourrir et son fils et le père de son fils.

Amitié ! qui m'avez raconté ces merveilles que ne me donnâtes-vous le talent pour les peindre ! j'avois le cœur pour les sentir.

SECONDE PARTIE.

LORSQUE Céluta rencontra les deux amis au bord de la fontaine, il y avoit déjà plusieurs jours qu'elle étoit errante dans les bois. Une fièvre ardente l'avoit saisie à la nouvelle de la captivité de René : le départ subit d'Outougamiz redoubla les maux de l'infortunée, car elle devina que son frère avoit volé à la délivrance de son ami. Or, cette seconde victime n'auroit-elle pas été immolée à la rage des Illinois ?

La fille de Tabamica s'étoit obstinée à demeurer seule dans sa cabane. Un jour, couchée sur la natte de douleur, elle vit entrer Ondouré. Le succès de cet homme avoit enflé son orgueil ; ses vices s'étoient augmentés de toute l'espérance de ses pas-

sions. Sûr maintenant, d'Akansie qui connoissoit son crime et qui en profitoit, Ondouré se croyoit déjà maître du pouvoir absolu, sous le nom de tuteur du jeune Soleil ; il songeoit à rétablir l'ancienne tyrannie ; et, après avoir trompé les Français, il se flattoit de trouver quelque moyen de les perdre.

Une seule chose menaçoit l'ambition du Sauvage, c'étoit un sentiment plus fort que cette ambition même, c'étoit l'amour toujours croissant qu'il ressentoit pour Céluta : la vanité blessée, la soif de la vengeance, la fougue des sens avoient transformé cet amour en une sorte de frénésie dont les accès pouvoient réveiller la jalousie de la Femme-Chef.

Dans la première exaltation de son triomphe, Ondouré accourut donc à la demeure de la sœur d'Outougamiz. Il s'avança vers la couche où languissoit la vierge solitaire. « Céluta, dit-il, réveille-toi !" et il lui secouoit rudement la main. « Réveille-toi, « voici Ondouré : n'es-tu pas trop heureuse « qu'un guerrier comme moi veuille bien

“ encore te choisir pour maîtresse, toi, rose
“ fanée par le misérable blanc dont les Ma-
“ nitous nous ont délivrés?”

Céluta essaie de repousser le barbare. “ Comme elle est charmante dans sa folie! “ s'écrie Ondouré; que son teint est animé! “ que ses cheveux sont beaux!” Et le Sauvage veut prodiguer des caresses à sa victime.

Dans ce moment, Akansie, que l'instinct jaloux égaroit souvent autour de la cabane de sa rivale, paroît sur le seuil de la porte. Alors Céluta: “ O mère du Soleil! secou- “ rez-moi.” Ondouré laisse échapper sa proie: confondu, honteux, balbutiant, il suit Akansie qui s'éloigne les yeux sanglans, l'âme agitée par les Furies.

Les parentes de Céluta, qui l'avoient voulu garder dans l'absence de son frère, reviennent offrir leur secours à leur amie: elles voient le désordre de sa couche. Céluta leur tait ses nouveaux chagrins; elle affecte de sourire, elle prétend qu'elle se sent soulagée: on la croit, on se retire. Libre

des soins qui l'importunent, la fille de Tabamica sort au milieu de la nuit, s'enfonce dans les forêts, et va sur le chemin du pays des Illinois, attendre des protecteurs qu'elle rencontre; protecteurs qu'elle supposoit perdus sans retour, alors même qu'elle les cherchoit encore.

Qui sauvera les trois infortunés? Céluta seule conserve un peu de forces, mais a-t-elle le temps de voler jusqu'au village des Natchez? René et Outougamiz n'auront-ils point expiré avant qu'elle revienne? Elle pose doucement la tête de René sur la mousse, et se lève: la Providence aura pitié de tant de malheurs. Des guerriers se montrent vers la forêt. Qui sont-ils? N'importe! Dans ce moment Céluta imploreroit le secours même d'Ondouré.

« Qui que vous soyez, s'écrie-t-elle en s'a-« vançant vers les guerriers, venez rendre la « vie à René et à mon frère! »

Des soldats et de jeunes officiers du fort Rosalie accompagnoient le capitaine Artaguette à la source même où reposoient les

deux amis ; source dont les eaux avoient la vertu de cicatriser les blessures. Artaguette reconnoît à la voix, l'Indienne qu'il n'auroit pas reconnue à ses traits, tant ils étoient altérés. " Est-ce vous, ma sœur, ma libé-" ratrice, s'écrie à son tour le capitaine."

Céluta vole à lui, verse des pleurs de douleur et de joie, saisit la main de son frère adoptif, la porte avec ardeur à ses lèvres, cherche à entraîner Artaguette vers la fontaine, en répétant le nom d'Outougamiz et de René : la troupe se hâte sur les pas de Céluta.

Bientôt on découvre deux hommes, ou plutôt deux spectres, l'un couché, l'autre debout, mais près de tomber ; on les environne. " Chasseurs, dit Outougamiz, je puis " mourir à présent, prenez soin de mon " ami !" et il s'affaissa sur le gazon.

On croyoit dans la colonie, comme aux Natchez, que René avoit été brûlé par les Illinois. Les secours sont prodigués aux deux mourans : ce fut Céluta qui offrit les premiers alimens à son frère et à l'ami de

son frère. Artaguette essayoit de soutenir l'un et l'autre d'un bras encore mal assuré, Jacques, le grenadier attaché au généreux capitaine, est envoyé aux Natchez pour annoncer le retour miraculeux. Les guerriers et les femmes accourent, les Sachems les suivent. Déjà les Français avoient entrelacé des branches d'arbres sur lesquelles étoient déposés séparément les deux amis. Huit jeunes officiers portoient tour-à-tour les couches sacrées, comme ils auroient porté les trophées de l'honneur. Auprès de ces lits de feuillage marchoient Céluta, pleine d'un bonheur qu'elle n'osoit croire, et Artaguette dont le front pâle annonçoit qu'il manquoit encore du sang à un noble cœur.

Ce fut dans cet ordre que la foule des Natchez rencontra la pompe triomphale de l'amitié, élevée par les mains de la vaillance. Les bois retentirent d'acclamations prolongées ; on se presse, on veut savoir jusqu'aux moindres circonstances d'une délivrance dont Outougamiz parle à peine, et que René ne peut encore raconter. Les jeunes gens

serroient la main d'Outougamiz, et se juroient les uns aux autres une amitié pareille dans l'adversité, Les Sachems disoient à Adario et à Chactas qu'ils avoient d'illustres enfans ! " C'est vrai," répondoient les deux " vieillards. Adario même étoit attendri.

Les femmes et les enfans caressoient Céluta ; Mila la vouloit porter, bien qu'elle se sentit un peu triste au milieu de la joie. Dans l'effusion générale des cœurs, les militaires français avoient leur part des éloges. Artaguette disoit à Céluta : " Ma sœur, vo-" tre frère soutient bien son rôle de libéra-" teur." René qui entendit ces mots, murmura d'une voix mourante : " Vous ne sa-" vez rien ; Outougamiz ne vous apprendra " pas ce qu'il a fait : c'est moi qui vous le " dirai, si je vis." Tous les yeux versoient aussi des larmes sur les jeunes Indiens qui s'étoient immolés au triomphe de l'amitié.

Ondouré et Akansie seuls n'étoient pas présens à cette scène : les méchans fuient comme un supplice, le spectacle de la vertu récompensée. René fut déposé chez son père

Chactas, mais Adario voulut qu'on portât son neveu Outougamiz et sa nièce Céluta, à sa cabane, afin de prendre soin lui-même de ce couple qu'il reconnoissoit digne de son sang.

Ondouré avoit apaisé Akansie par ces mensonges, par ces sermens et ces caresses que la passion trompée ne croit plus, mais auxquels elle se laisse aller comme à sa dernière ressource. Quand on a fait un pas dans le crime, on se persuade qu'il est impossible de reculer, et l'on s'abandonne à la fatalité du mal : la Femme-Chef se voyoit forcée de servir les projets d'un scélérat, d'élever Ondouré jusqu'à elle pour se justifier de s'être abaissée jusqu'à lui. Le retour de René avoit rallumé dans le cœur d'Ondouré les flammes de la jalousie ; déçu dans sa vengeance, il lui devenoit plus que jamais nécessaire d'atteindre au rang suprême pour exécuter, comme souverain, le crime qu'il avoit manqué comme sujet. Il alarme la Femme-Chef : « Il est possible, lui dit-il, « que René m'ait vu lancer la flèche ; le seul

" moyen de dominer tous les périls, est de
" s'élever au-dessus de tous les pouvoirs.
" Que je sois tuteur de votre fils ; que l'an-
" cienne garde des Allouez soit rétablie, et
" je vous réponds de tout." Akansie ne pouvoit plus rien refuser ; elle avoit livré sa vertu.

L'Indien, afin de mieux réussir dans ses desseins, s'adressa d'abord aux Français.

Traité rudement par Chépar, Fébriano avoit repris peu à peu, à force d'humiliations, son ascendant sur le vieux militaire : la bassesse se sert des affronts qu'elle reçoit comme d'un marche-pied pour s'élever. Mais le renégat sentoit que son crédit étoit affoibli, s'il ne parvenoit à détruire, par quelque service éclatant, la fâcheuse impression qu'avoient laissée ses premiers conseils. Le Gouverneur de la Louisiane avoit témoigné son mécontentement au commandant du fort Rosalie, et dans la lettre où il annonçoit l'envoi de troupes nouvelles, il l'invitoit à réparer une imprudence dont souffroit la colonie.

Fébriano épioit donc l'occasion de regagner sa puissance, au moment où Ondouré cherchoit le moyen de satisfaire son ambition. Ces deux traîtres jadis compagnons de débauche, par une conformité de passions, avoient conçu l'un et l'autre une haine violente contre René. L'homme sauvage alla trouver l'homme policé; il lui parla de la mort du Soleil: " Dans les changemens " prêts à s'opérer aux Natchez, lui dit-il, si " le commandant des Français me veut se- " conder, je lui ferai obtenir les concessions, " objet de tant de troubles et de malheurs."

Ravi d'une proposition qui le rendoit important, en le rendant utile, Fébriano court avertir Chépar : celui-ci consent à recevoir Ondouré au milieu de la nuit, sur un des ravelins du fort.

" Sachem des Français, dit Ondouré en " l'abordant, je ne sais ce que vous méditez. " De nouveaux guerriers vous sont arrivés ; " peut-être est-ce votre dessein de lever " encore une fois la hache contre nous ? Au " lieu de vous engager dans cette route in-

« certaine, je puis vous mener à votre but
« par une voie plus sûre. Depuis long-
« temps je suis l'ami des Français; employez
« votre autorité à me faire élever à la place
« qui me rendra tuteur du jeune Soleil. Je
« m'engage alors à vous faire céder les terres
« que vous réclamez et dont vos députés et
« les nôtres doivent régler les limites. Dans
« deux jours la nomination de l'édile aura
« lieu. Que l'on envoie par vos ordres des
« présens aux jeunes guerriers, aux matrones
« et aux prêtres, et je l'emporterai sur mes
« compétiteurs."

Flatté d'entendre parler de sa puissance, regardant comme un grand coup de politique de mettre Ondouré, qu'il croyoit l'ami de la France, à la tête des Natchez, espérant surtout réparer sa faute par l'obtention des terres dont on lui fait la promesse, Chépar se précipite dans le projet d'Ondouré : il charge Fébriano de la distribution des présens.

Ondouré retourne auprès d'Akansie qu'il s'étonne de trouver abattue : il en est du crime comme de ces boissons amères que

l'habitude seule rend supportables. " Il ne " s'agit plus d'hésiter, s'écrie Ondouré, " voulez-vous commander avec moi, ou vou- " lez-vous rester esclave sous un Sachem " de votre famille ? Songez qu'il y va de " votre vie et de la mienne : si nous ne " sommes pas assez forts pour proscrire nos " ennemis, nous serons proscrits par eux. " Tôt ou tard quelque voix accusatrice ré- " vèlera le secret de la mort du Soleil, et au " lieu de monter au pouvoir, nous serons " traînés au supplice. Allez donc ; parlez " aux matrones ; obtenez leurs voix ; je " cours m'assurer de celle des jeunes guer- " riers. Outougamiz qui balance seul mon " crédit auprès d'eux, Outougamiz encore " trop foible, ne peut sortir de sa cabane. " Que le jongleur, dévoué à nos intérêts, " fasse s'expliquer les Génies, et nous triom- " pherons de la résistance de Chactas et " d'Adario."

L'assemblée générale de la nation étant convoquée pour procéder au choix de l'édile, Chactas proposa d'élever René, son fils adop-

tif, à cette place importante; mais le jongleur déclara que l'étranger, coupable à la fois de la disparition du Serpent sacré, de la mort des femelles de castors, et de la guerre dans laquelle le vieux Soleil avoit péri, étoit réprouvé du Grand-Esprit.

Le frère d'Amélie rejeté, Adario présenta son neveu, Outougamiz qui venoit de faire éclater tant de vertu et de vaillance : Outougamiz fut écarté à cause de la simplicité de sa vertu. Chactas et Adario ne vouloient point pour eux-mêmes une charge dont leur âge ne leur permettoit plus l'exercice.

Akansie désigna à son tour Ondouré : ce nom fit rougir les hommes qui conservoient encore quelque pudeur. Chactas repoussa de toute la dignité de son éloquence un guerrier dont il osa peindre les vices. Adario qui sentoit le tyran dans Ondouré, menaça de le poignarder, s'il attentoit jamais à la liberté de la patrie; mais les présens de Fébriano avoient produit leur effet : les matrones enchantées par des parures; les jeunes guerriers séduits par des armes; un assez

bon nombre de Sachems, à qui l'ambition ôtoit la prudence, soutinrent le candidat de la Femme-Chef. Les Manitous consultés approuvèrent l'élection d'Ondouré. Ainsi l'éducation d'un enfant qui devoit un jour commander à des peuples, fut remise à des mains oppressives et souillées : le champ empoisonné de Gomorhe fait mourir la plante qu'on lui confie, ou ne porte que des arbres dont les fruits sont remplis de cendre.

Cependant les blessures de René se fermoient; des simples, connues des Sauvages, rétablissoient ses forces avec une étonnante rapidité. Il n'avoit qu'un moyen de payer à Outougamiz la dette d'une amitié sublime, c'étoit d'épouser Céluta. Le sacrifice étoit grand : tout lien pesoit au frère d'Amélie; aucune passion ne pouvoit entrer dans son cœur; mais il crut qu'il se devoit immoler à la reconnoissance; du moins ce n'étoit pas à ses yeux démentir sa destinée, que de trouver un malheur dans un devoir.

Il fit part de sa résolution à Chactas :

Chactas demanda la main de Céluta à Adario ; Outougamiz fut rempli de joie en apprenant que son ami alloit devenir son frère. Céluta, rougissant, accorda son consentement avec cette grâce modeste qui respiroit en elle ; mais elle éprouvoit quelque chose de plus que ce plaisir mêlé de frayeur, qu'éprouve la jeune vierge prête à passer dans les bras d'un époux. Malgré l'amour qui entraînoit vers René la fille de Tabamica, malgré la félicité dont elle se faisoit l'image, elle étoit frappée d'une tristesse involontaire ; un secret pressentiment serroit son cœur : René lui inspiroit une terreur dont elle ne se pouvoit défendre ; elle sentoit qu'elle alloit tomber dans le sein de cet homme, comme on tombe dans un abîme.

Les parens ayant approuvé le mariage, Chactas dit à René : " Bâtis ta cabane, " portes-y le collier pour charger les far- " deaux, et le bois pour allumer le feu ; " chasse pendant six nuits ; à la septième, " Céluta te suivra à tes foyers."

René établit sa demeure dans une petite

vallée qu'arrosoit une rivière tributaire du Meschacebé. Quand l'ouvrage fut fini, on découvroit de la porte de la nouvelle cabane, les prairies du vallon entrecoupées d'arbustes à fleurs : une forêt vieille comme la terre, couvroit les collines, et dans l'épaisseur de cette forêt tomboit un torrent.

Des danses et des jeux signalèrent le jour du mariage. Placés au milieu d'un cercle de leurs parens, René et Céluta furent instruits de leurs devoirs : on conduisit ensuite les époux au toit qu'ils devoient habiter.

L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Céluta, un bras jeté autour du cou de René, s'appuyoit sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et de tendresse, cherchoient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnoissant, elle offroit sa félicité au maître de la nature comme un don qu'elle tenoit de lui : la rosée de la nuit remonte au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

Les regards distraits du frère d'Amélie se promenoient sur la solitude : son bonheur

ressembloit à du repentir. René avoit désiré un désert, une femme et la liberté : il possédoit tout cela, et quelque chose gâtoit cette possession. Il auroit béni la main qui, du même coup, l'eût débarrassé de son malheur passé, et de sa félicité présente, si toutefois c'étoit une félicité.

Il essaya de réaliser ses anciennes chimères : quelle femme étoit plus belle que Céluta ? Il l'emmena au fond des forêts et promena son indépendance de solitude en solitude ; mais quand il avoit pressé sa jeune épouse contre son sein, au milieu des précipices ; quand il l'avoit égarée dans la région des nuages, il ne rencontroit point les délices qu'il avoit rêvées.

Le vide qui s'étoit formé au fond de son âme ne pouvoit plus être comblé. René avoit été atteint d'un arrêt du Ciel, qui faisoit à la fois son supplice et son génie ; René troubloit tout par sa présence : les passions sortoient de lui et n'y pouvoient rentrer ; il pesoit sur la terre qu'il fouloit avec impatience, et qui le portoit à regret.

Si l'impitoyable Ondouré avoit pénétré

dans le cœur du frère d'Amélie, s'il en avoit connu toute la misère, s'il avoit vu les alarmes de Céluta et l'espèce d'épouvante que lui inspiroit son mari, l'union du couple infortuné n'auroit point fait sentir au Sauvage les tourmens qu'il éprouva, lorsque la renommée lui apprit la nouvelle de cette union. Qu'importoit à Ondouré d'avoir satisfait son ambition ? Céluta échappoit à son amour ! René n'étoit point encore immolé à sa jalousie ! Les succès du détestable Indien lui coûtoient cher : il étoit obligé de subir la tendresse d'une femme odieuse, il avoit fait à Chépar des promesses qu'il ne pouvoit ni ne vouloit remplir. Comment perdre ces étrangers du fort Rosalie qui étoient devenus ses maîtres, puisqu'ils possédoient une partie de son secret ; comment sacrifier ce rival, que les mauvais Génies avoient envoyé aux Natchez pour le désespoir d'Ondouré ?

Plusieurs projets s'offrirent d'abord à la pensée de l'édile, mais les uns n'étoient pas assez sûrs, les autres n'enveloppoient pas assez de victimes. Le dégoût de l'état de

nature, le désir de posséder les jouissances de la vie sociale, augmentoient le trouble des esprits d'Ondouré: il dévoroit des regards tout ce qu'il apercevoit dans les habitations des blancs; on le voyoit errer à travers les villages, l'air farouche, l'œil en feu, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif.

Un jour qu'il promenoit ainsi ses noires rêveries, il arrive à la cabane de René; le frère d'Amélie parcouroit alors les déserts avec Céluta. Mille passions, mille souvenirs accompagnés de mille desseins funestes, agitent le cœur d'Ondouré. Il fait d'abord à pas lents le tour de la hutte; bientôt il heurte à la porte, l'ouvre et jette des regards sinistres dans l'intérieur du lieu. Il y pénètre, s'assied au foyer solitaire, comme ces Génies du mal attachés à chaque homme, et qui, selon les Indiens, se plaisent à fréquenter les demeures abandonnées. Des lits de joncs, des armes européennes, quelques voiles de femmes, un berceau, présent de la famille de Céluta, tout ce qui frappe la vue d'Ondouré, accroît son supplice: « C'est

" donc ici qu'ils ont été heureux!" murmure-t-il à voix basse. Son imagination s'égare; il se lève, disperse les roseaux des couches et brise les armes dont il jette au loin les éclats. Les parures de Céluta appellent ensuite sa rage: il les soulève d'une main tremblante, les approche de sa bouche comme pour les couvrir de baisers, puis les déchire avec fureur. Déjà ses bras se levoient sur le berceau, lorsque il les laisse tout à coup retomber à ses côtés; sa tête se penche sur sa poitrine, son front se couvre d'un nuage sombre: le Sauvage paroît travaillé par la conception douloureuse d'un crime.

C'en est fait! les destinées de Céluta, les destinées du frère d'Amélie, les destinées des Français sont fixées! Ondouré pousse un profond soupir, et souriant comme Satan à ses perversités: " Je te remercie, dit-il,
" ô Athaënsic! Tu m'as bien inspiré! Gé-
" nie de cette cabane, je te remercie! tu
" m'as conduit ici pour me découvrir les
" moyens d'accomplir mes vengeances,

« d'atteindre à la fois le but de mes desseins « divers. Oui, vous périrez, ennemis d'On- « douré! et toi Céluta!....» Il ne se révèle à lui-même toute l'horreur et toute l'étendue de son projet, que par un cri qu'il pousse en sortant de la cabane : ce cri fut entendu des Français et des Natchez; les premiers en frissonnèrent; les seconds prévirent la ruine de leur patrie.

Lorsque René revint de ses courses, il fut frappé du désordre de sa cabane, sans en pouvoir pénétrer la cause : nourrie dans la religion des Indiens, Céluta tira de ce désordre un présage funeste. Elle n'avoit point rapporté le bonheur de son pèlerinage au désert : René étoit pour elle inexplicable; elle avoit cependant aperçu quelque chose de mystérieux au fond du cœur de l'homme auquel elle étoit unie, mais cet homme ne lui avoit point révélé ses secrets; il ne les avoit racontés à personne. Après son retour à sa cabane, René sembla devenir plus sombre et moins affectueux : la timide Céluta n'osoit l'interroger; elle ne

tarda pas à prendre pour de la lassitude ou de l'inconstance, ce qui n'étoit que l'effet du malheur et d'un caractère impénétrable. Le hasard vint donner quelque apparence de réalité aux premiers soupçons de la sœur d'Outougamiz.

René traversoit un jour une cyprière, lorsqu'il entendit des cris dans un endroit écarté : il court à ces cris. Il aperçoit entre les arbres une Indienne se débattant contre un Européen. A l'apparition d'un témoin, le ravisseur s'enfuit. Le frère d'Amélie avoit reconnu Fébriano et Mila. « Ah ! » s'écria l'adolescente en se jetant dans ses bras, « si tu avois voulu m'épouser, tu n'aurois pas été obligé de venir à mon secours. Que je te remercie, pourtant ! J'ai eu si grand'peur lorsque l'homme noir m'a surprise, que j'ai fermé les yeux de toutes mes forces, dans la crainte de le voir. » René sourit ; il rassura la jeune Sauvage, et lui promit de la reconduire chez son père. Il l'aida d'abord à laver son visage meurtri. Mila lui

dit alors : " Que ta main est douce ! c'est " tout comme celle de ma mère. Les mé- " chans ! ils racontent tant de mal de toi, " et tu es si bon !" Quand il se fallut quitter, Mila trouva que le chemin étoit si court ! Elle fondit en larmes et s'échappa en disant : " je ne suis qu'une linotte bleue, " je ne sais point chanter pour le chasseur " blanc." Le frère d'Amélie reprit le chemin de sa cabane, et ne songea plus à cette aventure.

Elle fut bientôt connue d'Ondouré ; elle lui fournit l'occasion d'ajouter une calomnie de plus à toutes celles qu'il inventoit pour assouvir sa haine ; il se félicita de pouvoir faire partager à Céluta ces tourmens de jalousie qu'il avoit connus par elle. La rencontre de René et de Mila fut représentée à la chaste sœur d'Outougamiz, comme l'infidélité de l'homme qu'elle aimoit. Céluta pleura et cacha ses larmes.

Cependant Céluta étoit mère ; l'épouse féconde n'assuroit-elle pas les droits de l'amante ? Lorsque René eut la certitude que sa femme portoit un enfant dans son

sein, il s'approcha d'elle avec un saint respect; il la pressa doucement de peur de la blesser: " Femme, lui dit-il, le ciel a " béni tes entrailles !"

Céluta répondit: " Je n'ai pas osé faire " des vœux avant vous pour l'enfant que le " Grand Esprit m'a donné. Je ne suis " que votre servante: mon devoir est de " nourrir votre fils ou votre fille, je tâcherai " d'y être fidèle."

Le front du frère d'Amélie s'obscurcit. " Nourrir mon fils ou ma fille !" dit-il avec un sourire amer: " sera-t-il plus heureux " que moi ? sera-t-elle " plus heureuse que " ma sœur ? Qui auroit dit que j'eusse " donné la vie à un homme ?" Il sortit, laissant Céluta dans une inexprimable douleur.

Ondouré poursuivoit ses projets: malgré l'autorité d'Adario et de Chactas, il avoit rétabli dans toute leur puissance les Allouez, gardes dévoués au despotisme des anciens Soleils; il avoit dépêché des messagers avec des ordres secrets, pour toutes les nations indiennes. Plus que jamais il trom-

poit le commandant du fort Rosalie à l'aide de fausses confidences : il lui faisoit dire par Fébriano que, sans l'opposition d'Adario, de Chactas et de René, il seroit entièrement maître du conseil des Natchez ; que ces trois ennemis du nom français l'empêchoient de tenir sa promesse. Ondouré invitoit Chépar à les enlever, quand il lui en donneroit le signal. Par cette politique, il avoit le double dessein de livrer ses adversaires aux étrangers, et de soulever les Natchez contre ces mêmes étrangers, lorsque ceux-ci se seroient portés à quelque violence contre deux Sachems, idoles de la patrie.

Il falloit néanmoins ne rien précipiter ; il falloit que toutes les forces des Indiens fussent secrètement rassemblées, afin de frapper sûrement le dernier coup. Il étoit en même temps aussi difficile de modérer ces élémens de discorde que de les faire agir de concert. Les trêves, sans cesse renouvelées, suspendoient à peine des hosti-

lités toujours prêtes à renaître : les Français et les Natchez s'exerçoient aux armes, en cultivant ensemble les champs où ils se devoient exterminer.

Plusieurs mois étoient nécessaires à Ondouré pour l'exécution de son vaste plan. Chépar de son côté, n'avoit point encore reçu tous les secours qu'il attendoit. Une paix forcée par la position des chefs régnoit donc dans la colonie ; les Indiens en attendant l'avenir, s'occupoient de leurs travaux et de leurs fêtes.

Mila ayant des liens de famille avec Céluta, vint remercier celui qu'elle appeloit son libérateur. Elle lui apporta une gerbe de maïs qui ressembloit à une quenouille chargée d'une laine dorée : « Voilà, lui dit-elle, « tout ce que je puis te donner, car je ne « suis pas riche. » René accepta l'offrande.

Céluta sentit ses yeux se remplir de larmes, mais elle reçut sa jeune parente avec son inaltérable douceur ; elle caressa même avec bonté l'aimable enfant, qui lui demanda

si elle assisteroit à la moisson de la folle-avoine.* Céluta lui dit qu'elle s'y trouveroit. Mila sortit pleine de joie, en voyant René tenir encore dans sa main la gerbe de maïs.

Depuis le jour où le capitaine Artaguette avoit ramené aux Natchez les infortunés amis, il étoit allé à la Nouvelle-Orléans voir son frère, le général Diron Artaguette, et le jeune conseiller Harlay, qui devoit épouser Adélaïde, fille du gouverneur de la Louisiane. Il revint au fort Rosalie la veille de la moisson annoncée par Mila. Il avoit appris le mariage du frère d'Amélie avec Céluta : la reconnoissance que le capitaine devoit à cette belle Sauvage, le tendre penchant qui l'entraînoit vers elle, l'estime qu'il sentoit pour René, le conduisirent à la cabane des nouveaux époux. Il trouva la famille réunie prête à partir pour la moisson : Chactas, Adario, Céluta, René, Outougamiz rétabli dans toute sa force, Outougamiz qui

* Sorte de riz qui croît dans les rivières.

avoit oublié ce qu'il avoit fait, et qui fuyoit lorsque René racontoit les prodiges de sa délivrance.

Artaguette fut reçu avec la plus touchante hospitalité par Céluta qui l'appeloit son frère. Outougamiz lui dit: "Céluta t'a sauvé, tu "as sauvé mon ami; je t'aime, et si nos "nations combattent encore, ma hache se "détournera de toi." René proposa au capitaine d'assister à la fête de la moisson: "Très-volontiers," répondit Artaguette. Ses regards ne se pouvoient détacher de Céluta, dont une secrète langueur augmentoit la beauté.

On s'embarque dans des canots, sur la rivière qui couloit au bas de la colline où la cabane de René étoit bâtie. On remonte le courant pour arriver au lieu de la moisson. Les chênes-saules dont la rivière étoit bordée y répandoient l'ombre; les pirogues s'ouvroient un chemin à travers les plantes qui couvroient de feuilles et de fleurs la surface de l'eau. Par intervalles, l'œil pénétroit la profondeur des flots roulant sur des

sables d'or, ou sur des lits veloutés d'une mousse verdoyante. Des martins-pêcheurs se reposoient sur des branches pendantes au-dessus de l'onde, ou fuyoient devant les canots, en rasant le bord de la rivière.

On arrive au lieu désigné : c'étoit une baie où la folle-avoine croissoit en abondance. Ce blé que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des Sauvages, prend racine dans les eaux ; son grain est de la nature du riz ; il donne une nourriture douce et bienfaisante.

A la vue du champ merveilleux, les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs redoublant d'efforts, lancèrent leurs pirogues au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent, et après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortoient du labyrinthe mobile ajoutoient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées

aux moissonneurs ; avec ces cordes ils saisissoient les tiges de la folle-avoine qu'ils lioient en gerbe, puis inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils la frappoient avec un fléau léger ; le grain mûr tomboit dans le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battoient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des Sauvages, animoient cette scène moitié marine, moitié rustique.

Le champ étoit moissonné : la lune se leva pour éclairer le retour de la flotte ; sa lumière descendoit sur la rivière entre les saules à peine frémissans. De jeunes Indiens et de jeunes Indiennes suivoient les canots à la nage, comme des sirènes ou des tritons ; l'air s'embaumoit de l'odeur de la moisson nouvelle mêlée aux émanations des arbres et des fleurs. La pirogue du grand Chef étoit à la tête de la flotte, et un prêtre, debout à la poupe de cette pirogue, redisoit le chant consacré à l'astre des voyageurs :

« Salut, épouse du Soleil ! tu n'as pas

" toujours été heureuse ! Lorsque contrainte
" par Athaënsic de quitter le lit nuptial, tu
" sors des portes du matin, tes bras arrondis,
" étendus vers l'orient, appellent inutilement
" ton époux.

" Ce sont encore ces beaux bras que tu
" entr'ouvres, lorsque tu te retournes vers
" l'occident, et que la cruelle Athaënsic
" force à son tour le Soleil à fuir devant toi.

" Depuis ton hymen infortuné, la mélan-
" colie est devenue ta compagne ; elle ne te
" quitte jamais, soit que tu te plaises à errer
" à travers les nuages, soit qu'immobile
" dans le ciel, tu tiennes tes yeux fixés
" sur le bois, soit que penchée au bord des
" ondes du Meschacebé, tu t'abandonnes à
" la rêverie, soit que tes pas s'égarent avec
" les fantômes le long des pâles bruyères.

" Mais, ô Lune ! que tu es belle dans ta
" tristesse ! L'ourse étoilée s'éclipse devant
" tes charmes ; tes regards veloutent l'azur

" du ciel ; ils rendent les nues diaphanes ;
" ils font briller les fleuves comme des ser-
" pens ; ils argentent la cime des arbres :
" ils couvrent de blancheur le sommet des
" montagnes ; ils changent en une mer de
" lait les vapeurs de la vallée.

" C'est ta lumière, ô Lune ! qui donne de
" grandes pensées aux Sachems ; c'est ta
" lumière qui remplit le cœur d'un amant
" du souvenir de sa maîtresse ; à ta clarté,
" la mère veille au berceau de son fils ; à ta
" clarté, les guerriers marchent aux enne-
" mis de la patrie ; à ta clarté, les chasseurs
" tendent des piéges aux hôtes des forêts ;
" et maintenant à ta clarté, chargés des dons
" du Grand-Esprit, nous allons revoir nos
" heureuses cabanes."

Ainsi chantoit le prêtre : à chaque strophe, la conque mêloit ses sons au chœur général des Natchez ; un recueillement religieux avoit saisi Céluta, René, Artaguette, Outougamiz, Adario et le vieux Chactas : le

pressentiment d'un avenir malheureux s'étoit emparé de leur cœur. La tristesse est au fond des joies de l'homme : la nature attache une douleur à tous ses plaisirs, et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice, elle y mêle la crainte de le perdre. Une voix vint arracher les amis à leurs graves réflexions ; cette voix sembloit sortir de l'eau ; elle disoit : « Mon libéra- « teur, me voici. » René, Artaguette, Outougamiz, Chactas, Adario, Céluta, regardent dans le fleuve, et ils aperçoivent Mila qui nageoit auprès du canot. Enveloppée d'un voile, elle ne montroit au-dessus de l'eau que ses épaules demi-nues et sa tête humide; quelques épis de folle-avoine, capricieusement tressés, ornoient son front. Sa figure riante brilloit à la clarté de la lune, au milieu de l'ébène de ses cheveux ; des filets d'argent couloient le long de ses joues : on eût pris la petite Indienne pour une naïade qui avoit dérobé la couronne de Cérès.

« Outougamiz, disoit-elle, viens donc te

“ baigner avec moi ; pour le guerrier blanc,
“ ton frère, j'en aurois peur.”

Outougamiz saute par-dessus le bord de la pirogue. Mila se mit à nager de concert avec lui. Tantôt elle se balançoit lentement le visage tourné vers le ciel ; vous eussiez cru qu'elle dormoit sur les vagues ; tantôt frappant de son pied l'onde élastique, elle glissoit rapidement dans le fleuve. Quelquefois s'élevant à demi, elle avoit l'air de se tenir debout ; quelquefois ses bras écartoient l'onde avec grâce : dans cette position elle tournoit un peu la tête, et l'extrémité de ses pieds se montroit à la surface des flots. Son sein, légèrement enflé à l'œil, sous le voile liquide, paroissoit enfermé dans un globe de cristal ; elle traçoit, par ses mouvemens, une multitude de cercles qui, se poussant les uns les autres, s'étendoient au loin : Mila s'ébattoit au milieu de ces ondulations brillantes, comme un cygne qui baigne son cou et ses ailes.

La langueur des attitudes de Mila auroit

pu faire croire qu'elle cherchoit des voluptés cachées dans ces ondes mystérieuses, mais le calme de sa voix et la simplicité de ses paroles ne déceloient que la plus tranquille innocence. Il en étoit ainsi des caprices de l'élégante Indienne avec Outougamiz : elle passoit à son cou un bras humide ; elle approchoit son visage si près du sien, qu'elle lui faisoit sentir à la fois la fraîcheur de ses joues et la chaleur de ses lèvres. Liant ses pieds aux pieds de son compagnon de bain, elle n'étoit séparée de lui que par l'onde, dont la molle résistance rendoit encore ses entrelacemens plus doux : « N'é-« toit-ce pas ainsi, disoit-elle, que tu étois « couché avec René sur le lit de roseaux, au « fond du marais?" Il ne falloit chercher dans ces jeux que ceux d'un enfant plein de charme, et si quelque chose d'inconnu se mêloit aux pensées de Mila, ce n'étoit point à Outougamiz que s'adressoient ces pensées.

Tant de grâces n'avoient point échappé à la fille de Tabamica ; moins René y avoit paru sensible, plus elle craignit une délica-

tesse affectée. Rentrée dans sa demeure, elle se trouva mal ; bien que son sein maternel n'eût encore compté que sept fois le retour de l'astre témoin des plaisirs de Mila, Céluta sentit que l'enfant de René se hâteroit d'arriver à la triste lumière des cieux, afin de partager les destinées de son père.

Le frère d'Amélie avoit passé la nuit dans les bois : au lever du soleil il ne retrouva Céluta, ni dans la cabane, ni à la fontaine, ni au champ des fleurs. Il apprit bientôt que pressée pendant la nuit par les douleurs, son épouse s'étoit retirée à la hutte que lui avoient bâtie les matrones, selon l'usage, et qu'elle resteroit dans cette hutte un nombre de jours plus ou moins long, selon le sexe de l'enfant.

Céluta pensa perdre la vie, en la donnant à une fille que l'on porta à son père, et qu'en versant des pleurs, il nomma Amélie. Cette seconde Amélie paroissoit au moment d'expirer : René se vit obligé de verser l'eau du baptême sur la tête de l'enfant en péril ; l'enfant poussa un cri. Le baptême parmi les

Sauvages étoit regardé comme un maléfice : Ondouré accusa le guerrier blanc d'avoir voulu faire mourir sa fille, par dégoût pour Céluta, et par amour pour une autre femme. Ainsi s'accomplissoit le sort de René : tout lui devenoit fatal, même le bonheur.

L'enfant vécut, et les jours de retraite expirèrent ; Céluta revint à son toit où l'attendoient ses parens. Les vêtemens de la jeune mère étoient nouveaux ; elle ne devoit rien porter de ce qui lui avoit servi autrefois : son enfant étoit suspendu à sa mamelle. Lorsqu'elle mit le pied sur le seuil de sa cabane, ses yeux, jusqu'alors baissés avec modestie, se levèrent sur René qui lui tendoit les bras pour recevoir son enfant : tout ce que la passion d'une amante, tout ce que la dignité d'une épouse, tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que la soumission d'une esclave, tout ce que la douleur d'une femme peuvent jamais réunir de plus touchant, fut exprimé par le regard de Céluta. « Je ne « vous ai donné qu'une fille, dit-elle ; par-

" donnez à la stérilité de mon sein : je ne
" suis pas heureuse."

René prit son enfant, l'éleva vers le ciel, et le remit dans les bras de sa mère. Tous les parens bénirent la fille de Céluta : Outougamiz lui suspendit un moment au cou le Manitou d'or, et sembla la consacrer ainsi au malheur.

Chez les Sauvages ce sont les parens maternels qui imposent les noms aux nouveaux-nés. Selon la religion de ces peuples, le père donne l'âme à l'enfant ; la mère ne lui donne que le corps : on suppose d'après cela que la famille de la femme connoît seule le nom que le corps doit porter. René s'obstinant à appeler sa fille Amélie, blessa de plus en plus les mœurs des Indiens.

Depuis qu'il étoit père, sa tristesse étoit singulièrement augmentée. Il passoit des jours entiers au fond des forêts. Quand il revenoit chez lui, il prenoit sa fille sur ses genoux, la regardoit avec un mélange de tendresse et de désespoir, et tout à coup la

remettoit dans son berceau comme si elle lui faisoit horreur. Céluta détournoit la tête, et cachoit ses larmes, attribuant le mouvement de René à un sentiment de haine pour elle.

Si René rentrant au milieu de la nuit adressoit des mots de bonté à Céluta, c'étoit avec peine qu'elle parvenoit à dissimuler l'altération de sa voix ; si René s'approchoit de son épouse pendant le jour, elle lui laissoit adroitement sa fille dans les bras et s'éloignoit de lui; si René montroit quelque inquiétude de la santé chancelante de la sœur d'Outougamiz, celle-ci en attribuoit le dérangement à la naissance d'Amélie. Elle disoit alors des choses si touchantes en s'efforçant de prendre un air serein, que son trouble paroissoit davantage à travers ce calme de la vertu résignée.

Mila se retrouvoit partout sur les pas du frère d'Amélie; elle venoit souvent à la cabane où Céluta l'accueilloit toujours avec douceur.

" Si tu étois ma mère," disoit Mila à l'épouse affligée, " je serois toujours avec toi ;

“ j'entendrois le guerrier blanc te parler de
“ l'amitié de ton frère et te raconter des his-
“ toires de son pays. Nous préparerions
“ ensemble la couche du guerrier blanc, et
“ puis, quand il dormiroit, je rafraîchirois
“ son sommeil avec un éventail de plume.”

Mila terminoit ordinairement ses discours en se jetant dans les bras de Céluta: c'étoit chercher la tranquillité au sein de l'orage, la fraîcheur au milieu des feux du midi. La jeune Indienne obtenoit un regard de pitié des yeux dont elle faisoit couler les larmes; elle sollicitoit l'amitié d'un cœur qu'elle venoit de poignarder.

La mère de Mila, impatiente de ces courses, avoit menacé sa fille de lui jeter de l'eau au visage, châtiment qu'infligent à leurs enfans les matrones indiennes. Mila avoit répondu qu'elle mettroit le feu à la cabane de sa mère; les parens avoient ri, et Mila avoit continué de chercher René.

Un soir celui-ci étoit assis au bord d'un de ces lacs, que l'on trouve partout dans les forêts du Nouveau-Monde. Quelques baumiers

isolés bordoient le rivage ; le pélican, le cou reployé, le bec reposant comme une faux sur sa poitrine se tenoit immobile à la pointe d'un rocher ; les dindes sauvages élevoient leur voix rauque du haut des magnolias ; les flots du lac, unis comme un miroir, répétoient les feux du soleil couchant.

Mila survint. " Me voici ! dit-elle ; je suis " tout étonnée, je t'assure ; j'avois peur d'ê- " tre grondée."

" Et pourquoi vous gronder ? dit René.

" Je ne sais, répondit Mila en s'asseyant " et s'appuyant sur les genoux du guerrier " blanc."

" N'auriez-vous point quelque secret ? " répliqua René.

" Grand-Esprit, s'écria Mila, est-ce que j'aurois un secret ? J'ai beau penser, je ne me souviens de rien."

Mila posa ses deux petites mains sur le genou de René, inclina la tête sur ses mains, et se mit à rêver en regardant le lac. René souffroit de cette attitude, mais il n'avoit pas le courage de repousser cet enfant. Il s'a-

perçut, au bout de quelque temps, que Mila s'étoit endormie.

Age de candeur, qui ne connois aucun péril ! âge de confiance, que tu passes vite ! "Quel bonheur pour toi, Mila ! murmura "sourdement René, si tu dormois ici ton "dernier sommeil !"

"Que dis-tu ? s'écria Mila, tirée de son "assoupissement. Pourquoi m'as-tu réveil-"lée ? Je faisois un si beau rêve !"

"Vous feriez mieux, dit René, de me "chanter une chanson, plutôt que de dor-"mir ainsi comme un enfant."

"C'est bien vrai, dit Mila ; attends, que "je me réveille." Et elle frotta ses yeux humides de sommeil et de larmes.

"Je me souviens," reprit-elle, "d'une "chanson de Céluta. O Céluta ! comme "elle est heureuse ! comme elle mérite de "l'être ! C'est ta femme, n'est-ce pas ?"

Mila se prit à chanter ; elle avoit dans la voix une douceur mêlée d'innocence et de volupté. Elle ne put chanter long-temps ; elle brouilla tous ses souvenirs, et pleura de

dépit de ne pouvoir redire la chanson de Céluta.

La mère de Mila, qui la suivoit, la trouva assise aux genoux de René ; elle la frappa avec une touffe de lilas qu'elle tenoit à la main, et Mila s'échappa en jetant des feuilles à sa mère. L'imprudente colère de la matrone révéla la course de sa fille ; le bruit s'en répandit de toutes parts. Mila elle-même s'empressa de dire à Céluta qu'elle avoit dormi sur les genoux du guerrier blanc au bord du lac. Céluta n'avoit pas besoin de ce qu'elle prenoit pour une nouvelle preuve du malheur qui l'avoit frappée.

Le frère d'Amélie connoissoit trop les passions pour ne pas apercevoir ce qui naissoit au fond du cœur de Mila. Il devint plus sévère avec elle : cette rigueur effraya la gentille Sauvage. Ses sentimens repoussés se replièrent sur tout ce qui aimoit René, sur Céluta, sur Outougamiz qui avoit délivré le guerrier blanc avec tant de courage, et qui avoit si bien nagé dans le fleuve. Mila rencontroit souvent Outougamiz dans les ca-

banes : la naïveté héroïque du jeune homme plaisoit à la naïveté malicieuse de la jeune fille.

“ Tu as sauvé ton ami du cadre de feu,” disoit un jour Mila à Outougamiz. “ C'est “ bien beau ! j'aurois voulu être là.”—“ Tu “ m'aurois beaucoup gêné, répondit le frère “ de Céluta, parce que tu aurois eu faim ; et “ que t'aurois-je donné à manger ?”

“ C'est vrai, répliqua l'Indienne ; mais si “ j'avois été avec toi, j'aurois pris la tête de “ ton ami dans mes deux mains, j'aurois ré- “ chauffé ses yeux avec mes lèvres : et pour “ voir si son cœur battoit encore, j'aurois “ mis ma main sur son cœur.” Et Mila portoit la main au cœur d'Outougamiz.

“ Ne fais pas cela, dit le Sauvage. Est- “ ce que tu serois devenue amoureuse ?”— “ Non, certainement, s'écria l'Indienne “ étonnée ; mais je le demanderai à Céluta.”

L'âme de la jeunesse, en prenant son essor, essaie de tous les sentimens, goûte, comme l'enfant, à toutes les coupes douces ou amères, et n'apprend à s'y connoître que par l'expé-

rience. Attirée d'abord par René, Mila trouva bientôt en lui quelque chose de trop loin d'elle. Le cœur d'Outougamiz étoit le cœur qui convenoit à celui de Mila; leur sympathie une fois déclarée promettoit d'être durable, et cette sympathie alloit naître.

Hélas ! ces simples et gracieuses amours qui auroient dû couler sous un ciel tranquille, se formoient au moment des orages ! Malheureux, ô vous qui commencez à vivre quand les révolutions éclatent ! Amour, amitié, repos, ces biens qui composent le bonheur des autres hommes, vous manqueront : vous n'aurez le temps ni d'aimer ni d'être aimés. Dans l'âge où tout est illusion, l'affreuse vérité vous poursuivra; dans l'âge où tout est espérance, vous n'en nourrirez aucune : il vous faudra briser d'avance les liens de la vie, de peur de multiplier des nœuds qui sitôt doivent se rompre !

René vivant en lui-même, et comme hors du monde qui l'environnoit, voyoit à peine ce qui se passoit autour de lui; il ne faisoit rien pour détruire des calomnies qu'il igno-

roit, ou qu'il auroit méprisées s'il les eût connues ; calomnies qui n'en alloient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries, dans cette espèce de solitude morale, il devenoit de plus en plus farouche et sauvage : impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendoit lui pesoient ; on le fatiguoit en l'aimant. Il ne se plaisoit qu'à errer à l'aventure ; il ne disoit jamais ce qu'il devenoit, où il alloit ; lui-même ne le savoit pas. Etoit-il agité de remords ou de passions ? cachoit-il des vices ou des vertus ? c'est ce qu'on ne pouvoit dire. Il étoit possible de tout croire de lui, hors la vérité.

Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendoit son mari des journées entières. Elle ne l'accusoit point, elle n'accusoit qu'elle-même : elle se reprochoit de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse. Dans la générosité de son amour, elle alloit jusqu'à croire qu'elle pourroit devenir l'amie de

toute autre femme, maîtresse du cœur de René ; mais quand elle portoit son enfant à son sein, elle ne pouvoit s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie revenoit, Céluta apprêtoit le repas, elle ne prononçoit que des paroles de douceur ; elle ne craignoit que de se rendre importune; elle ébauchoit un sourire qui expiroit à ses lèvres ; et, lorsque jetant des regards furtifs sur René, elle le voyoit pâle et agité, elle auroit donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos.

Chactas essayoit quelquefois d'apaiser par sa tranquille raison les troubles de l'âme du frère d'Amélie ; mais il ne lui pouvoit arracher son secret. « Qu'as-tu ? lui disoit-il. « Tu voulois la solitude ; ne te suffit-elle « plus ? Avois-tu pensé que ton cœur étoit « inépuisable ? les sources coulent-elles tou- « jours ? »

« Mais qui empêche, répondoit René, « quand on s'aperçoit de la fuite du bon- « heur, de clore la vie ? Pourquoi des amis « inséparables n'arrivent-ils pas ensemble

“ dans le monde où les félicités ne passent
“ plus ?”

“ Je n’attache pas plus de prix que toi à
“ la vie, répliquoit le Sachem expérimenté :
“ vous mourez, et vous êtes oublié ; vous
“ vivez, et votre existence n’occupe pas
“ plus de place que votre mémoire. Qu’im-
“ portent nos joies ou nos douleurs dans la
“ nature ? Mais pourquoi t’occuper toi-même
“ de ce qui dure si peu ? Tu as déjà rempli
“ parmi nous les devoirs d’un homme en-
“ vers ta patrie adoptive : il t’en reste d’au-
“ tres à accomplir. Peut-être n’attendras-
“ tu pas long-temps ce que tu désires.”

Les paroles de la vieillesse sont des oracles ? tout, en effet, commençoit à précipiter la catastrophe aux Natchez. Les messagers d’Ondouré étoient revenus avec des paroles favorables de la part des nations indiennes. Le commandant français, qui avoit reçu de nouveaux soldats, n’avoit pas besoin d’être excité secrètement, comme il l’étoit par Fébriano, pour exercer des violences contre René, Chactas et Adario. Chépar pressoit

Ondouré de tenir ses promesses relativement au partage des terres ; Ondouré répondoit qu'il les mettroit à exécution aussitôt qu'on l'auroit débarrassé de ses adversaires."

Les calomnies répandues par Ondouré, à l'aide du jongleur, avoient produit tout leur effet contre le frère d'Amélie : pour les Natchez, l'impie René étoit le complice secret des mauvais desseins des Français ; pour les Français, le traître René étoit l'ennemi de son ancienne patrie.

La famille de Chactas, au milieu de laquelle Mila passoit maintenant ses jours, prenoit un matin son repas accoutumé dans la cabane de Céluta, lorsqu'elle vit entrer le grenadier Jacques : il étoit chargé d'un billet du capitaine Artaguette, adressé au fils adoptif de Chactas, ou, dans son absence, au vénérable Sachem lui-même. Ce billet informoit René de l'ordre qui venoit d'être donné de l'arrêter avec Adario. " Vous n'avez pas un moment " à perdre pour vous dérober à vos ennemis," mandoit le capitaine au frère d'Amélie. " Vous êtes dénoncé comme ayant porté les

“ armes contre la France; un conseil de
“ guerre est déjà nommé afin de vous juger.
“ Adario qu'on retiendra prisonnier tant que
“ les terres ne seront pas concédées, répon-
“ dra de la conduite des Natchez. On n'ose
“ encore toucher à la tête de Chactas.”

A cette lecture Céluta fut saisie d'un tremblement; pour la première fois elle bénit l'absence de René; depuis deux jours il n'avoit point paru. Céluta, Mila et Outougamiz convinrent de courir dans les bois, de chercher le frère d'Amélie, et de le tenir éloigné des cabanes; Chactas avec le reste de la famille se hâta de se rendre chez Adario.

Instruit du sort qu'on lui prépare, Adario refuse de fuir: il déploie une natte, s'assied à terre. Fatigué des cris qu'il entend: “ In-
“ digne famille! dit-il d'une voix terrible,
“ que me conseillez-vous? Moi! me cacher de-
“ vant des brigands! donner un tel exemple
“ à la jeunesse! Chactas, j'attendois d'autres
“ sentimens d'un des pères de la patrie.”

“ De quelle utilité peut être à la patrie
“ votre captivité ou votre mort? répondit

" Chactas ; en vous retirant, au contraire,
" dès demain peut-être, nous pourrons nous
" défendre contre les oppresseurs de notre
" liberté ; mais aujourd'hui le temps nous
" manque ; je ne sais quelle main perfide a
" écarté la plupart des jeunes guerriers."

" Non, dit Adario, je ne me retirerai
" point ; je vous laisse le soin de me ven-
" ger."

Adario se lève et prend ses armes : sa famille n'ose s'opposer à son dessein. Le Sachem se rassied : un profond silence règne autour de lui.

On entend au dehors les pas d'une troupe de concessionnaires conduits par Fébriano. A la gauche du Sachem étoit son fils, derrière lui sa vieille épouse, et sa jeune fille mère d'un enfant qu'elle tenoit dans ses bras, devant lui Chactas appuyé sur un bâton blanc.

Fébriano entre, déploie un ordre, et commande à Adario de le suivre.

" Oui, je te vais suivre, répond le Sachem,
" je vois que tu m'as reconnu ; je t'ai fait

" assez peur le jour de la bataille pour que
" tu te souviennes de moi."

Adario s'élance de sa natte, et appuie le bout d'un javelot sur la poitrine de Fébriano. Chactas, dont les regards ne dirigent plus les mains tremblantes, cherche en vain, dans la nuit qui l'environne à détourner les coups et à faire entendre des paroles pacifiques. Le renégat recule, et sa troupe avance. Des cris s'échappent de la multitude remplissant les lieux d'alentour. Les femmes éplorées se suspendent aux fusils des concessionnaires. Une voix s'élève, la bande armée tire : le fils d'Adario tombe mort à ses côtés. Le Sachem se défend quelque temps derrière le corps de son fils ; Chactas, renversé, est foulé aux pieds. Une épaisse fumée monte dans les airs ; la cabane est en flammes ; tout fuit. Lié des mains de Fébriano, Adario est conduit avec sa femme, sa fille et son petit-fils au fort Rosalie. D'autres sicaires du complice d'Ondouré, envoyés à la demeure de René, n'avoient trouvé que le silence et la solitude.

Les habitans de la colonie accoururent en foule sur le passage des prisonniers. Ceux-ci auroient inspiré une pitié profonde, s'il ne suffisoit pas d'être malheureux parmi les hommes pour en être haïs et persécutés. Artaguette qui avoit refusé de conduire des soldats aux Natchez, subissoit lui-même une captivité militaire, et ne pouvoit plus être d'aucun secours à la famille enchaînée.

Le conseil de Chépar s'étant assemblé, Fébriano déclara qu'Adario s'étoit armé, qu'il avoit méprisé les ordres du roi, et qu'on avoit été obligé de l'enlever de vive force. Deux avis furent ouverts : le premier, de transporter le rebelle aux îles ; le second, de le vendre, avec sa famille, au fort Rosalie : ce dernier avis l'emporta. Le commandant choisit le parti le plus violent comme le plus capable de frapper les Natchez d'une épouvante salutaire : l'imprudence et la dureté paroissent souvent aux esprits étroits de l'habileté et du courage. Il fut donc résolu qu'Adario, sa femme et ses enfans, seroient,

à l'instant même, publiquement vendus, et employés aux travaux de la colonie.

Ondouré passa secrètement quelques heures au fort Rosalie : Fébriano l'informa du jugement rendu par le conseil ; le Sauvage s'en réjouit ainsi que du meurtre du fils d'Adario et de l'incendie de la cabane. Il regrettoit seulement de n'avoir pu abattre du premier coup sa principale victime, mais il s'en consoloit dans la pensée, que René n'avoit échappé à son sort, que pour peu de temps.

L'Indien espéroit trouver la rage des Natchez à son comble, et les esprits disposés à tout entreprendre : il ne se trompoit pas. Revenu du fort Rosalie, il se rendit au lieu où Chactas, après l'enlèvement d'Adario, avoit rassemblé les tribus : c'étoit au bord du lac des bois, dans l'endroit où Mila s'étoit endormie sur les genoux de René.

Le chef parut avec un front triste au milieu de l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Les jeunes guerriers, à peine de retour d'une longue chasse, s'é-

crièrent : " Tuteur du Soleil que nous con-
" seillez-vous ?"

" Mon opinion, répondit modestement le rusé Sauvage, est celle des Sachems."

Les Sachems louèrent cette modération, excepté Chactas qui découvrit l'hypocrite.

" Que la Femme-Chef s'explique, dit-on de toutes parts.

" O malheureux Natchez ! dit Akansie subjuguée et criminelle, on conspire !" Et elle se tut.

" Il la faut forcer de parler ! fut le cri de la foule. Alors Ondouré :

" Remarquez, ô guerriers ! que le fils adop-
" tif de Chactas que l'on représentoit comme
" une des victimes désignées par Chépar, a
" pourtant été soustrait à la trahison de nos
" ennemis, tandis qu'Adario est dans les
" fers. Sachems et guerriers, avez-vous
" quelque confiance en moi ?"

" Oui, oui, répétèrent mille voix." Celle de Chactas, dans ce moment de passion, ne fut point écoutée.

" Voulez-vous faire," reprit Ondouré, " ce
" que j'ordonnerai pour votre salut ?"

“ Parlez, nous vous obéirons, s'écria de nouveau l'assemblée.

“ Eh bien ! dit Ondouré, rentrez dans
“ vos cabanes ; ne montrez aucun ressenti-
“ ment ; ayez l'air soumis ; supportez de
“ nouvelles injustices, et je vous promets. . .
“ Mais il n'est pas temps de parler. Je
“ découvrirai au Grand-Prêtre ce qu'Athaën-
“ sic m'a inspiré. Oui, Natchez, Athaën-
“ sic m'a apparu dans la vallée ! ses yeux
“ étoient deux flammes ; ses cheveux flot-
“ toient dans les airs comme les rayons du
“ soleil à travers les nuages de la tempête ;
“ tout son corps étoit quelque chose d'im-
“ mense et d'indéfinissable : on ne pouvoit
“ la voir sans ressentir les terreurs de la mort.
“ Délivre la patrie, m'a-t-elle dit ; concerte
“ toute chose avec le serviteur de mes au-
“ tels. . . . . . Alors l'Esprit m'a révélé ce que
“ je devois d'abord apprendre au seul jon-
“ gleur : ce sont des mystères redoutables.”

L'assemblée frémit. Le grand Prêtre s'écria : “ N'en doutons point, Athaënsic a
“ remis sa puissance à Ondouré. Guerriers,
“ le tuteur du Soleil vous commande, par

" ma voix, de vous séparer. Retirez-vous
" et reposez-vous sur le Ciel du soin de
" votre vengeance."

A ces mots les Sauvages se dispersèrent pleins d'une horreur religieuse qu'augmentoient l'ombre et le calme des forêts.

Ondouré ne désiroit point armer dans ce moment, les Natchez contre les Français ; ils n'étoient pas assez forts pour triompher, et tout se seroit réduit à une action aussi peu décisive que la première. Ce n'étoit pas d'ailleurs un combat ouvert et loyal que vouloit le Sauvage ; il prétendoit porter un coup plus sûr, mais plus ténébreux. Or, tout n'étoit pas préparé, et le jour où le complot pouvoit éclater avec succès, étoit encore loin.

L'amant dédaigné de Céluta, avoit fait, de l'absence de son rival un nouveau moyen de calomnie : non content de perdre René dans l'opinion des Natchez, il le faisoit chercher de toutes parts pour le livrer aux Français. Avec un dessein bien différent, Céluta s'étoit empressée de suivre les traces

de son époux, mais elle avoit en vain interrogé les rochers et les bruyères. Elle sortoit de sa cabane, elle y revenoit, dans la crainte que René n'y fût rentré par un autre chemin : quelquefois elle songeoit à se rendre au fort Rosalie, se figurant que l'objet de sa tendresse y avoit déjà été conduit ; quelquefois elle s'asseyoit au carrefour d'un bois, et ses regards s'enfonçoient dans les divers sentiers qui se dérouloient sous l'ombrage ; elle n'osoit appeler René de peur de le trahir par les sons même de sa voix. Amélie ne quittoit point les bras maternels, et Céluta retrouvoit des forces en pleurant sur ce cher témoin de sa douleur.

Outougamiz, toujours inspiré quand il s'agissoit des périls de son ami, avoit été plus heureux que sa sœur ; depuis long-temps il s'étoit aperçu que le frère d'Amélie aimoit à diriger ses pas vers une colline qui bordoit le Meschacebé, et dans le flanc de laquelle s'ouvroit une grotte funèbre : il commença ses recherches de ce côté. Un autre instinct conduisit Mila au même lieu : la colombe au

loin transportée, trouve à travers les champs de l'air, le chemin qui la ramène à sa compagne.

Les deux fidèles messagers se rencontrèrent à l'entrée de la grotte. " Qui t'amène " ici ? dit Mila à Outougamiz.

" Mon Génie, répondit le Sauvage ; et il " montroit la chaîne d'or. Et toi, Mila, qui " t'a conduite de ce côté ?"

" Je n'en sais rien, répliqua l'Indienne ; " quelque chose qui est peut-être la femme " de ton Génie. Tu verras que nous avons " deviné, et que le guerrier blanc est ici."

En effet, ils aperçurent René assis en face du fleuve, sous la voûte de la caverne : on voyoit auprès de lui un livre, des fruits, du maïs et des armes. Cette caverne étoit un lieu redouté des Natchez : ils y avoient déposé une partie des os de leurs pères. On racontoit qu'un Esprit de la tombe veilloit jour et nuit à cette demeure.

" Oh ! s'écria Mila, j'aurois bien peur, si " le guerrier blanc n'étoit ici."

Etonné de l'apparition de son frère et de

la jeune Indienne, René crut qu'ils s'étoient donné rendez-vous dans ce sanctuaire propre à recevoir un serment, et comme il appeloit leur union de tous ses vœux, il fut charmé de cette rencontre.

Outougamiz et Mila ne dirent rien au frère d'Amélie du véritable objet de leur descente à la grotte ; tant les cœurs naïfs deviennent intelligens quand il s'agit de ce qu'ils aiment ! Ils comprirent que s'ils révéloient à René les périls dont il étoit menacé, loin de pouvoir l'arrêter, il échapperoit à leur tendresse. Le couple ingénu laissa donc l'homme blanc croire ce qu'il voudroit croire, et ne songea qu'à le retenir dans cette retraite par le charme d'un entretien amical.

Le frère de Céluta ignoroit ce qui s'étoit passé aux Natchez : il supposoit qu'Adario se seroit éloigné avec Chactas, jusqu'au moment où les enfans du Soleil pourroient venger leur injure. Outougamiz eut désiré calmer les inquiétudes de sa sœur, mais il ne vouloit pas quitter René ; il espéroit que

Mila trouveroit quelque prétexte pour quitter la grotte, et pour aller rassurer la femme infortunée.

« Mon sublime frère," dit René au jeune Sauvage avec un sourire qui rarement déridoit son front, accours-tu encore pour me délivrer ? « Pourquoi ces armes ? Je n'ai « aucun danger à craindre : je ne suis qu'a- « vec les morts, et tu sais qu'ils sont mes « amis. Et vous, petite Mila, que cherchez- « vous ? la vie sans doute ? elle n'est pas « ici, et vous ne pourriez la rendre à cette « foule poudreuse qui peut-être ne consen- « tiroit pas à la reprendre."

Le religieux Outougamiz gardoit le silence ; Mila trembloit, et dans sa frayeur se serroit fortement contre Outougamiz. Un foible rayon du jour, en pénétrant dans la caverne, ne servoit qu'à en redoubler l'horreur : les ossemens blanchis reflétoient une lumière fantastique ; on eût cru voir remuer et s'animer l'immobile et insensible dépouille des hommes. Le fleuve rouloit ses ondes à l'entrée de la grotte, et des herbes flétries

pendantes à la voûte, frémissoient au souffle du vent.

Mila, en voulant s'avancer vers René, ébranla un tas d'ossemens qui roulèrent sur elle. « J'en mourrai ! J'en mourrai, s'écria « Mila : c'étoit comme quelque chose de si « singulier !"

— « Ma jeune amie, dit le frère d'Amé- « lie, rassurez-vous."—« Je te jure, répliqua « l'Indienne, que cela a parlé."

« Parlé ! dit Outougamiz."

René sourit, fit asseoir Mila auprès de lui, et prenant la main de l'enfant :

« Oui, dit-il, cela a parlé : les tombeaux « nous disent que dans leur sein finissent « nos douleurs et nos joies ; qu'après nous « être agités un moment sur la terre, nous « passons au repos éternel. Mila est char- « mante, son cœur palpite de toutes les « sortes d'amour ; mon admirable frère est « tout âme : encore quelques soupirs sur la « terre (et Dieu veuille qu'ils soient de bon- « heur), le cœur de Mila se glacera pour « jamais, et les cendres de l'homme à qui

" l'amitié fit faire des prodiges, seront con-
" fondues avec la poussière de celui qui n'a
" jamais aimé."

René s'interrompit, appuya son front sur sa main, et regarda couler le fleuve.

" Parle encore, dit Mila, c'est si triste et
" pourtant si doux ce que tu dis."

René ramenant ses regards dans l'intérieur de la caverne, et les fixant sur un squelette, dit tout à coup : " Mila, pourrois-tu
" m'apprendre son nom ?"

" Son nom ! répéta l'Indienne épouvan-
" tée, je ne le sais pas : ces morts se res-
" semblent tous."

" Tu me fais voir ce que je n'aurois ja-
" mais vu seul, dit Outougamiz : est-ce que
" les morts sont si peu de chose ?"

" La nature de l'homme est l'oubli et la
" petitesse, répondit le frère d'Amélie ; il
" vit et meurt ignoré. Dis-moi, Outouga-
" miz, entends-tu l'herbe croître dans cette
" tête que j'approche de ton oreille ? Non
" sans doute. Eh bien ! les pensées qui y
" végétoient autrefois, ne faisoient pas plus

" de bruit à l'oreille de Dieu. L'existence
" coule à l'entrée du souterrain de la mort,
" comme le Meschacebé à l'entrée de cette
" caverne : les bords de l'étroite ouverture
" nous empêchent d'étendre nos regards
" au-dessus et au-dessous sur le fleuve de
" la vie ; nous voyons seulement passer de-
" vant nous une petite portion des hommes
" voyageant du berceau à la tombe dans
" leur succession rapide, sans que nous
" puissions découvrir où ils vont et d'où ils
" viennent."

" Je conçois bien ton idée, s'écria Mila.
" Si je disois à mon voisin, placé dans une
" autre caverne, au-dessus de celle où nous
" sommes : Voisin, as-tu vu passer ce flot
" qui étoit si brillant (je suppose une jeune
" fille) ? Il me répondroit peut-être : j'ai
" vu passer un flot troublé, car il s'est
" élevé de l'orage entre ma caverne et la
" tienne."

" Admirablement, Mila ! dit René, oui !
" tels nous paroissons en fuyant sur la terre :
" notre éclat, notre bonheur, ne vont pas

" loin, et le flot de notre vie se ternit avant
" de disparoître."

" Voilà que tu m'enhardis, s'écria Mila.
" J'avois tant de peur en entrant dans la
" grotte ! Maintenant je pourrois toucher
" ce que je n'osois d'abord regarder." La
main de Mila prit la tête de mort que René
n'avoit pas replacée avec les autres. Elle en
vit sortir des fourmis.

" La vie dans la mort, dit René : c'est
" par ce côté que le tombeau nous ouvre
" une vue immense. Dans ce cerveau qui
" contenoit autrefois un monde intellectuel,
" habite un monde qui a aussi son mouve-
" ment et son intelligence ; ces fourmis pé-
" riront à leur tour : que renaîtra-t-il de
" leur grain de poussière ?"

René cessa de parler. Animée par le premier essai de son esprit, Mila dit à Outougamiz :

" Je songeois que si j'allois t'épouser et
" que tu vinsses à mourir comme ceux qui
" sont ici, je serois si triste que je mourrois
" aussi."

“ Je t’assure que je ne mourrai pas, dit
“ vivement Outougamiz: Si tu veux m’é-
“ pouser, je te promets de vivre.”

“ Oui, dit Mila, belle promesse ! Avec
“ ton amitié pour le guerrier blanc, tu me
“ garderois bien ta parole !”

Mila, qui avoit oublié de rejeter la relique qu’elle tenoit de la main de René, échauffoit contre son sein l’effigie pâle et glacée : les beaux cheveux de la jeune fille ombrageoient en tombant, le front chauve de la mort. Avec ses joues colorées, ses lèvres vermeilles, les grâces de son adolescence, Mila ressembloit à ces roses de l’églantier qui croissent dans les cimetières champêtres, et qui penchent leurs têtes sur la tombe.

Les grandes émotions nées du spectacle de la grotte funèbre, l’ardente amitié du frère de Céluta, pour René avoient pu seuls éloigner un moment de la pensée d’Outougamiz, le souvenir du péril qui environnoit ses parens et sa patrie : l’Indien fit un léger signe à Mila, qui comprit ce signe, et s’écria : “ Qu’il y a long-temps que je suis

" ici! Comme je vais être grondée." Et elle s'enfuit, non pour aller trouver sa mère, mais pour aller apprendre à Céluta que le guerrier blanc étoit en sûreté. Le frère de Céluta demeura auprès du frère d'Amélie; feignant un peu de lassitude et de souffrance, il déclara qu'il se vouloit reposer dans la grotte: c'étoit le moyen d'y retenir son ami.

Tandis qu'ils étoient renfermés dans ce tabernacle des morts, des scènes de deuil affligeoient le fort Rosalie.

Si Chactas, au lieu d'Adario, se fût trouvé prisonnier, il eût, par de sages discours, consolé ses amis: mais Adario, muet et sévère, ne savoit point faire parler avec grâce son cœur sur ses lèvres; il songeoit peu à sa famille, encore moins à lui-même: toutes ses pensées, toutes ses douleurs étoient réservées à son pays.

Pour subir l'arrêt du conseil, et pour être vendu à l'enchère, il avoit été conduit sur la place publique où la foule étoit assemblée. Sa femme, et sa fille qui portoit son jeune fils

dans ses bras, le suivoient en pleurant. Le Sachem se tourna brusquement vers elles, et leur montra de la main les cabanes de la patrie : les deux femmes étouffèrent leurs sanglots. Un large cercle se forma autour de la famille indienne : les principaux marchands qui faisoient la traite des nègres et des Indiens, s'avancèrent. On commença par dépouiller les esclaves. L'épouse et la fille d'Adario, cachant leur nudité de leurs mains, se pressoient honteuses et tremblantes contre le vieillard, dont le corps étoit tout couvert d'anciennes cicatrices et tout meurtri de nouveaux coups.

Les traitans, écartant les bras chastes des Indiennes, livroient ces femmes à des regards encore plus odieux que ceux de l'avarice. Des femmes blanches, instruites dans l'abominable trafic, prononçoient sur la valeur des effets à vendre.

« Ce vieillard, disoit un colon, en frap-
« pant le Sachem de son bambou, ne vaut
« pas une pièce d'or : il est mutilé de la main
« gauche ; il est criblé de blessures ; il est

" plus que sexagénaire; il n'a pas trois an-
" nées à servir."

" D'ailleurs," disoit un autre colon, qui cherchoit à ravaler l'objet de l'encan pour l'obtenir à bas prix, " ces Sauvages sont " des brutes qui ne valent pas le quart d'un " nègre : ils aiment mieux se laisser mourir, " que de travailler pour un maître. Quand " on en sauve un sur dix, on est bien heu- " reux."

Discutant de la sorte, on tâtoit les épaules, les flancs, les bras d'Adario. " Touche-moi, " misérable, disoit l'Indien, je suis d'une " autre espèce que toi!"

" Je n'ai point vu de plus insolent vieil- " lard, s'écria un des courtiers de chair hu- " maine ; et il rompit sa gaule de frêne " sur la tête du Sachem."

On fit ensuite des remarques sur les femmes : la mère étoit vieille, affoiblie par le chagrin ; elle n'auroit plus d'enfant. La fille valoit un peu mieux, mais elle étoit délicate, et les premiers six mois de travail la tueroient. L'enfant, qu'on arracha tout nu à

la mère, fut à son tour examiné : il avoit les membres gros ; il promettoit de grandir : " Oui, dit un brocanteur, mais c'est un ca- " pital avancé, sans rentrée certaine : il faut " nourrir cela en attendant."

La mère suivoit avec des yeux où se peignoient la plus tendre sollicitude, les mouvemens qu'on faisoit faire à son fils ; elle craignoit qu'on ne l'en séparât pour toujours. Une fois l'enfant, trop serré, poussa un cri ; l'Indienne s'élança pour reprendre le fruit de ses entrailles ; on la repoussa à coups de fouet : elle tomba, toute sanglante, la face contre terre, ce qui fit rire aux éclats l'assemblée. On lui rejeta pourtant son fils, dont les membres étoient à moitié disloqués. Elle le prit, l'essuya avec ses cheveux, et le cacha dans son sein. Le marché fut conclu : on rendit les vêtemens à la famille.

Adario s'attendoit à être brûlé ; quand il sut qu'il étoit esclave, sa constance pensa l'abandonner : ses yeux cherchoient un poignard, mais on lui avoit enlevé tout moyen de s'affranchir. Un soupir, ou plutôt un

sourd rugissement s'échappa du fond de la poitrine du Sachem, lorsqu'on le conduisit aux cases des nègres, en attendant le jour du travail. Là, avec sa famille, Adario vit danser et chanter autour de lui, ces Africains qui célébroient la bienvenue d'un Américain enchaîné, avec eux, par des Européens sur le sol où il étoit né. Dans ce troupeau d'hommes se trouvoit le nègre Imley, accusé de vouloir soulever ses compagnons de servitude : on ne l'avoit pu convaincre de ce crime ou de cette vertu ; il en avoit été quitte pour cinquante coups de fouet. Il serra secrètement la main d'Adario.

Cette même nuit qui plaçoit ce Sachem au rang des esclaves, apportoit de nouveaux chagrins à Outougamiz : il ne pouvoit plus prolonger l'erreur du frère d'Amélie, ni le retenir sous un vain prétexte dans la grotte funèbre ; il se détermina donc à rompre le silence.

« Tu m'as fait faire, dit-il à René, le pre-
« mier mensonge de ma vie. Je ne suis
« point malade, et Mila ne m'avoit pas don-

“ né de rendez-vous ici. Son bon Génie, qui “ ne ressemble cependant pas au mien, lui “ avoit découvert ta retraite, et nous étions “ accourus, pour t'obliger à te cacher.”

“ Me cacher? dit René; tu sais que ce “ n'est guères ma coutume.”

“ C'est bien pour cela,” répondit Outougamiz, “ que j'ai menti. Je savois que je te “ fâcherois si je te proposois de rester dans “ la caverne; pourtant Chactas t'ordonnoit “ d'y rester.”

Outougamiz fit à sa manière le récit de ce qui s'étoit passé aux Natchez, ajoutant qu'Adario auroit certainement pris le parti de se retirer, afin de mieux se préparer à combattre.

“ Je n'en crois rien,” dit René se levant et saisissant ses armes; “ mais allons défendre “ Céluta qui ignore où je suis, et qui doit “ être dans une vive inquiétude.”

“ Et pourquoi donc, reprit Outougamiz, “ Mila nous a-t-elle quittés? Elle a plus “ d'esprit que toi et que moi, et elle vole “ comme un oiseau.”

René voulut sortir de la grotte; Outougamiz se jette au-devant de lui. « Il n'y a pas « encore assez long-temps que le soleil est « couché, dit le jeune Sauvage; attends quel« ques momens de plus. Tu sais que c'est « la nuit que je te délivre. »

Ce mot arrêta le frère d'Amélie, qui pressa Outougamiz dans ses bras.

Ils ouïrent alors dans les eaux du fleuve le bruit d'une pirogue; cette pirogue aborde presque aussitôt à la grotte : elle étoit conduite par le grenadier Jacques et par Artaguette lui-même. Le capitaine saute sur le rocher, et dit à René:

« Vous êtes découvert; Ondouré vous a « fait suivre; il vient d'indiquer au com« mandant le lieu de votre retraite. Ins« truit par le hasard de cette nouvelle, j'ai « forcé mes arrêts pendant la nuit; je me « suis jeté dans cette pirogue avec Jacques; « grâce au ciel nous arrivons les premiers! « Mais fuyez; il y a des vivres dans l'embar« cation; traversez le fleuve, vous serez en « sûreté sur l'autre bord. Ne balancez pas!

« Adario n'a pas voulu se retirer, il a été
« pris avec sa famille : son fils a été tué à
« ses côtés ; le Sachem lui-même conduit au
« fort a été vendu comme esclave. Nous tâ-
« cherons de réparer le mal : vous ne feriez
« que l'aggraver en tombant entre les mains
« de nos ennemis.

L'étonnement et l'indignation soulevoient la poitrine de René : « Capitaine, dit-il,
« tandis qu'on égorge mes amis, ce n'est
« pas sans doute sérieusement que vous me
« proposez la fuite. Adario esclave ! son
« fils massacré ! Et ma femme et ma fille,
« que sont-elles devenues ? Courons les dé-
« fendre ; soulevons la nation ; délivrons
« la terre généreuse qui m'a donné l'hos-
« pitalité.... »

« Nous prendrons soin de votre femme,
« de votre fille, de Chactas, de tous vos
« amis, dit Artaguette en interrompant Re-
« né ; mais vous les perdrez dans ce mo-
« ment, si vous vous obstinez à vous mon-
« trer. Partez encore une fois ; épargnez-
« moi le malheur de vous voir saisir sous

" mes yeux. Songez que vous exposez ce
" brave grenadier."

" Quelle vie que la mienne !" s'écria René avec l'accent du désespoir; puis tout à coup: " Eh bien! généreux Artaguette, je
" ne vous exposerai point; je n'exposerai
" point ce brave grenadier; je ne compro-
" mettrai point, comme vous me le dites,
" ma femme, ma fille, Chactas et mes amis;
" mais ne me comptez pas ébranler dans la
" résolution que je viens de prendre; je ne
" suis point un scélérat, obligé de me ca-
" cher le jour dans les cavernes, la nuit
" dans les forêts. J'accepte votre pirogue,
" je pars, je descends à la Nouvelle-Orléans,
" je me présente au gouverneur, je demande
" quel est mon crime, je propose ma tête
" pour celle d'Adario: j'obtiendrai sa grâce
" ou je périrai."

Le capitaine, en admirant la résolution de René, tâcha de le dissuader de la suivre: " Vos ennemis, lui dit-il, sont de petits
" hommes: ils ne sentiront ni votre mérite,
" ni le prix de votre action. Etranger, in-

" connu, sans protecteurs, vous ne réussi-
" rez pas ; vous ne parviendrez même pas
" à vous faire entendre. Je ne le vous puis
" cacher : d'après les calomnies répandues
" contre vous, d'après la puissance de vos
" calomniateurs, la rigueur de l'autorité mi-
" litaire dans une colonie nouvelle, peut
" vous être funeste."

" Tant mieux, répondit brusquement le
" frère d'Amélie ; le fardeau est trop pesant,
" et je suis las. Je vous recommande Cé-
" luta, sa fille, ma seconde Amélie !....
" Chactas, mon second père !...." Puis se
tournant vers Outougamiz qui n'avoit rien
compris à leur langage français, il lui dit en
natchez :

" Mon ami, je vais faire un voyage ;
" quand nous reverrons-nous ? qui le sait ?
" peut-être dans un lieu où nous aurons
" plus de bonheur : il n'y a rien sur la terre
" qui soit digne de ta vertu."

" Tu peux partir, si tu veux, répondit
" Outougamiz, mais tu sais bien que je
" sais te suivre et te retrouver. Je vais

" aller chercher Mila qui a plus d'esprit que " moi; j'apprendrai par elle ce que tu ne " me dis pas."

On entendit le bruit des armes. " Je ne " cherche plus à vous retenir, dit le capi- " taine. J'écrirai pour vous à mon frère le gé- " néral, et à mon ami le conseiller Harlay." Artaguette ordonne au grenadier de sortir de la pirogue ; il y fait entrer René : celui-ci repoussant le rivage avec un aviron, est entraîné par le cours du fleuve.

Fébriano ne trouva plus le frère d'Amélie ; il rencontra seulement le capitaine Artaguette et le grenadier ; il ne douta point que René ne dût son salut à leur dévouement : il y a des hommes qu'on peut toujours accuser d'avoir fait le bien, comme il y en a d'autres qu'on peut toujours soupçonner d'avoir fait le mal. Artaguette jeta un regard de mépris à Fébriano qui n'y répondit que par un geste menaçant adressé à Jacques. Outougamiz, en voyant s'éloigner le frère d'Amélie, s'étoit dit : " Je le suivrois bien à

“ la nage ; mais il faut que je consulte Mi-
“ la.” Et il étoit allé consulter Mila.

On peut juger du soulagement de Céluta quand, après de longues heures d'attente, elle vit accourir sa jeune amie, dont le visage riant annonçoit de loin que le guerrier blanc étoit en sûreté. “ Céluta, s'écria Mi-
“ la toute haletante, tu aurois été assise trois
“ lunes de suite à pleurer, que tu n'aurois
“ rien trouvé. Moi j'ai été tout droit, sans
“ qu'on me le dit, à la grotte où étoit mon
“ libérateur ; Outougamiz y arrivoit en
“ même temps que moi. Grand Esprit !
“ j'aurois eu tant de peur, si je n'avois eu
“ tant de plaisir ! Imagine-toi que ton frère
“ garde ton mari dans la grotte où ils par-
“ lent comme deux aigles.”

Céluta comprit sur-le-champ que René étoit dans la caverne funèbre avec Outougamiz. Elle embrassa la petite Indienne, lui disant : “ Charmante enfant, tu me fais
“ à présent autant de bien que tu m'as fait
“ de mal.”

“ Je t’ai fait du mal, repartit Mila. Com-
“ ment ? est-ce que tu ne veux pas que j’é-
“ pouse ton frère Outougamiz le Simple ?
“ Nous venons pourtant de nous promettre
“ de nous marier dans la grande caverne.”
Et Mila fuit de nouveau, disant : “ Je re-
“ viens, je reviens ; mais il faut que je
“ m’aille montrer à ma mère.”

Céluta remplit une corbeille de gâteaux et de fruits, suspendit sa fille à ses épaules, et appuyée sur un roseau, s’avança vers la grotte des Ancêtres. Il étoit plus de minuit lorsqu’elle y arriva : elle ne se put défendre d’une secrète terreur, à l’abord de ce lieu redoutable. Elle s’arrête, écoute : aucun bruit ne frappe son oreille ; elle nomme à voix basse Outougamiz, n’osant nommer René : aucune voix ne répond à sa voix.

“ Ils dorment peut-être,” se dit-elle ; et elle pénètre dans le souterrain ; elle marche sur des os roulans, répétant à chaque pas ces mots : “ Etes-vous là ?” Ses accens s’évanouissent dans le silence de la mort. L’Indienne se sent prête à défaillir ; elle

promène ses regards daus les ombres de ce tombeau; nul être vivant n'y respire.

Céluta sort épouvantée: elle gravit la rive escarpée, jette les yeux sur le fleuve et sur les campagnes à peine visibles à la lueur des étoiles; elle appelle René et Outougamiz, se tait, recommence ses cris, les suspend encore, s'épuise en courses inutiles, et ne se résout à reprendre le chemin de sa cabane que quand elle aperçoit les premières teintes du jour.

La fille de Tabamica traversoit le grand village, abandonné par la plupart des Indiens depuis l'enlèvement d'Adario; elle entend marcher derrière elle; elle tourne la tête, et aperçoit son frère: « Où est ton ami ?» s'écrie-t-elle.—« Il est parti, répond Outougamiz; « il ne reviendra peut-être « jamais; mais qu'est-ce que cela fait, puis- « que je le vais rejoindre ? je ne sais pas où « il est allé; mais Mila me le dira.» Mila, échappée à sa mère, arrive dans ce moment. Elle voit Céluta en pleurs, et Outougamiz avec cet air inspiré qu'il avoit, lorsque l'a-

mitié faisoit palpiter son cœur. Elle apprend le sujet de leurs nouvelles alarmes: "Vous voilà bien embarrassés pour rien," leur dit-elle: "allons au fort Rosalie; l'au-"tre bon guerrier blanc nous apprendra où "est mon libérateur." Elle ouvrit la corbeille que portoit Céluta, distribua les fruits et les gâteaux, en prit sa part, et se mit à descendre vers la colonie, se faisant suivre du frère et de la sœur.

Le soleil éclairoit alors une scène affreuse. Adario avoit été reçu avec des chants et des danses par les hommes noirs, compagnons de sa servitude: la nuit s'écoula dans cette joie des chaînes. Au lever du jour, le chef de l'atelier conduisit le Sachem au champ du travail avec un troupeau de bœufs et de nègres. Des soldats campoient sur les défrichemens.

La captivité d'Adario et de sa famille, étoit un exemple dont le commandant prétendoit effrayer ce qu'il appeloit les mutins. On avoit appris que la nuit s'étoit passée tranquillement aux Natchez, et l'on ignoroit

que cette tranquillité étoit l'effet des complots même d'Ondouré. Chépar crut les Indiens abattus, et pour achever de dompter leur esprit d'indépendance, il leur voulut montrer le plus fameux de leurs vieillards, après Chactas, réduit à la condition d'esclave. L'ordre fut donné de laisser approcher les Sauvages, mais sans armes, s'ils se présentoient au champ du travail.

Le Commandeur des Nègres, un fouet à la main fit un signe à Adario, et lui prescrivit de sarcler les herbes dans une plantation de maïs : le Sachem ne daigna pas même jeter un regard sur le pâtre d'hommes. Mais déjà la femme du Sachem, et sa fille qui portoit son enfant sur ses épaules, étoient courbées sur un sillon : « Que faites-vous ! leur cria Adario d'une voix terrible. Elles se relevèrent : le fouet les contraignit de se courber de nouveau. Adario recevoit les coups qui s'adressoient à lui, et qui lui enlevoient des lambeaux de chair, comme si son corps eût été le tronc d'un chêne.

Dans ce moment on vit venir un vieillard

aveugle conduit par un enfant; c'étoit Chactas : malgré la délibération du conseil et l'opposition d'Ondouré, Chactas s'étoit présenté seul avec le calumet de paix à la porte du fort Rosalie. Chépar avoit refusé de recevoir le Sachem, qui s'étoit fait mener alors au champ du travail.

Chactas étoit si respecté, même des Européens, que le Commandeur ne crut pas devoir l'empêcher d'approcher de son ami. Les deux vieillards demeurèrent quelque temps serrés dans les bras l'un de l'autre : " Adario, dit Chactas, j'ai aussi porté des fers."

" Tu ne voyois pas les arbres de la patrie," reprit Adario.

" Tu reprendras bientôt ta liberté, dit " Chactas : nous périrons tous, ou tu seras " délivré."

" Peu importe, répliqua Adario : mes " mains sont déshonorées. Après tout, je " n'ai qu'un jour à vivre, mais cet enfant " que tu vois, le fils du fils que les brigands " ont tué hier à mes côtés ! Cet enfant ! " toute une vie esclave !"

“ Vieillards c’est assez, s’écria le comman-
“ deur, séparez-vous.”

“ Attends du moins, répondit Adario, que
“ Chactas ait embrassé mon dernier enfant.
“ Ma fille, apporte-moi mon petit-fils : que
“ je le dépose dans les bras de mon vieil
“ ami ; que cet ami libre lui donne une bé-
“ nédiction qui n’appartient plus à ces mains
“ enchaînées.”

La fille d’Adario remet en tremblant l’enfant à son aïeul : Adario le prend, le baise tendrement, l’élève vers le ciel, le reporte de nouveau à sa bouche paternelle, penche sa tête sur le visage de l’enfant qui sourit : le Sachem presse le nourrisson sur son sein, fait un pas à l’écart comme pour verser des larmes sur le dernier né de sa race, et reste quelques momens immobile.

Adario se retourne : il tient par un pied l’enfant étranglé ! Il le lance au milieu des Français. “ Le premier est mort libre, s’é-
“ crie-t-il, j’ai délivré le second : le voilà !

Des clameurs confuses s’élèvent : O crime ! disoient les uns ; ô vertu ! disoient les autres.

Les Sauvages présens à ce spectacle, bien qu'ils eussent déposé leurs armes, selon les ordres, se précipitent sur les soldats; une rude mêlée s'engage, les Indiens sont repoussés. Adario est plongé dans les cachots du fort ; sa fille seule est avec lui, sa fille qui ne nourrit plus l'enfant ravi à son sein par la main paternelle ! La vieille épouse d'Adario, frappée d'un glaive inconnu au milieu de l'émeute, étoit allée rejoindre dans la tombe son fils et son petit-fils.

Tout étoit possible désormais à l'ambition et aux crimes d'Ondouré, l'indignation des Natchez ne connoissoit plus de bornes; il les pouvoit faire entrer dans tous les desseins par lesquels il avoit promis de les venger. Il ne s'agissoit plus que de calmer une tempête trop violemment excitée, et dont Ondouré n'étoit pas encore prêt à recueillir les ravages. Il falloit atteindre René échappé aux premiers complots ; il falloit parvenir, au milieu du massacre des Français, à immoler le frère d'Amélie, à ravir Céluta, et à monter enfin au rang suprême, en rétablissant l'an-

cien pouvoir des Soleils : telles étoient les noires pensées que le chef indien rouloit dans son âme.

Le frère d'Amélie avoit à peine perdu de vue le pays des Natchez, que se contentant de gouverner la pirogue avec un aviron placé en arrière il s'étoit abandonné, au cours des flots. La beauté des rivages, le premier éclat du printemps dans les forêts, ne faisoit point diversion à sa tristesse.

Il traça quelques lignes au crayon sur des tablettes :

« Me voici seul. Nature qui m'environnez,
« mon cœur vous idolâtroit autrefois;
« serois-je devenu insensible à vos charmes?
« Le malheur m'a touché ; sa main m'a
« flétri.

« Qu'ai-je gagné en venant sur ces bords ?
« Insensé ! ne te devois-tu pas apercevoir
« que ton cœur feroit ton tourment, quels
« que fussent les lieux habités par toi ?

« Rêveries de ma jeunesse, pourquoi re-
« naissez-vous dans mon souvenir ? Toi
« seule, ô mon Amélie, tu as pris le parti que

" tu devois prendre ! Du moins si tu pleu-
" res, c'est dans les abris du port : je gémis
" sur les vagues, au milieu de la tempête.

En approchant de la Nouvelle-Orléans, René vit une croix plantée par des missionnaires, sur de hautes collines, dans l'endroit où l'on avoit trouvé le corps d'un homme assassiné. Il aborde au rivage, attache sa pirogue sous un peuplier, et accomplit un pèlerinage à la croix : il ne devoit point être exaucé, car il alloit demander non le pardon de ses fautes, mais la rémission de ces souffrances que Dieu impose à tous les hommes. Arrivé au pied du calvaire, il s'y prosterne :

" O toi qui as voulu laisser sur la terre
" l'instrument de ton supplice comme un
" monument de ta charité et de l'iniquité du
" méchant ! Divin voyageur ici bas, donne-
" moi la force nécessaire pour continuer ma
" route. J'ai à traverser encore des pays
" brûlés par le soleil ; j'ai faim de ta manne,
" O Seigneur ! car les hommes ne m'ont
" vendu qu'un pain amer. Rappelle-moi

" vite à la patrie céleste : je n'ai pas ta ré-
" signation pour boire la lie du calice ; mes
" os sont fatigués ; mes pieds sont usés à
" force de marcher : aucun hôte n'a voulu
" recevoir l'étranger ; les portes ont été
" fermées contre moi."

René dépose au pied de la croix une branche de chêne en ex-voto. Il descend les collines, rentre dans sa pirogue, et bientôt découvre la capitale de la Louisiane.

Il passe au milieu des vaisseaux à l'ancre ou amarrés le long des quais. Comme il traversoit un labyrinthe de cables, il fut hélé du bord d'une frégate à laquelle étoit dévolue la police du port. On lui cria en français avec un porte-voix " De quelle nation in-" dienne êtes vous ?" Il répondit : " Nat-" chez." On ordonne au frère d'Amélie d'aborder la frégate.

Le capitaine étonné de rencontrer un Français sous l'habit d'un Indien, lui demanda ses passeports : René n'en avoit point. Questionné sur l'objet de son voyage, il déclara ne pouvoir s'en ouvrir qu'au gouverneur. Sa

pirogue étant visitée, on y découvrit les tablettes dont les pages crayonnées parurent inintelligibles et suspectes. René fut consigné à bord de la frégate et un officier expédié à terre : celui-ci étoit chargé d'apprendre au gouverneur qu'on avoit arrêté un Français déguisé en Sauvage ; que les réponses de cet homme étoient embarrassées et ses manières extraordinaires. Le capitaine ajoutoit, dans sa lettre, que l'étranger refusoit de dire son nom et qu'il demandoit à parler au gouverneur: l'officier portoit aussi les tablettes trouvées dans la pirogue.

L'alarme étoit vive à la Nouvelle-Orléans: depuis le combat livré aux Natchez, et dans lequel ces Sauvages avoient montré tant d'habileté et de valeur, on n'avoit cessé d'être inquiet. Le commandant du fort Rosalie faisoit incessamment partir des courriers chargés de rapports formidables sur l'indocilité des Indiens. Les divers chefs se trouvoient nommés dans ces dépêches: c'étoient ceux que Fébriano, à l'instigation d'Ondouré, prenoit soin de dénoncer au crédule Chépar. Adario, Chactas

même, et René surtout, étoient représentés comme les auteurs d'une conspiration permanente, comme des hommes qui, voulant la rupture des traités et la continuation de la guerre, s'opposoient à l'établissement des concessionnaires. Un dernier messager annonçoit la capture d'Adario, et faisoit craindre un mouvement par les Sauvages.

Si Ondouré accabloit René de ses calomnies, Fébriano lui prêtoit ses crimes : le peuple racontoit que le frère d'Amélie avoit marché sur un crucifix, qu'il avoit vendu son âme au démon, qu'il passoit sa vie dans les forêts avec une femme indienne abandonnée à la magie, qu'ayant été tué dans une bataille contre les Illinois, un Sauvage, nécromancien comme lui, lui avoit rendu la vie : élévation du génie, dévouement de l'amour, prodiges de l'amitié et de la vertu, vous serez toujours incompréhensibles aux hommes.

Le gouverneur, à la lecture de la lettre du capitaine, ne douta pas que l'étranger ne fût cet homme inconnu, naturalisé Natchez : il ordonna de le conduire devant lui. Le bruit

se répandit aussitôt, dans la ville, que le fameux chef français des Natchez étoit fait prisonnier : les rues furent obstruées d'une foule superstitieuse, et les fenêtres bordées de spectateurs. Au milieu de ce tumulte, René, escorté d'un détachement de soldats de marine, débarque à la cale du port ; des cris de vive le roi! retentissent, comme si l'on eût remporté quelque victoire. Cependant l'étonnement fut extrême lorsque, au lieu du personnage attendu, on ne vit qu'un beau jeune homme dont la démarche étoit noble sans fierté, et qui n'avoit sur le front ni insolence ni remords.

Le gouverneur reçut René dans une galerie où se trouvoient réunis les officiers, les magistrats et les principaux habitans de la ville. Adélaïde, fille du gouverneur, avoit aussi voulu voir celui qu'elle connoissoit par les récits du capitaine Artaguette, et dont elle venoit de lire les tablettes avec un mélange d'intérêt et d'étonnement. Lorsque René parut, il se fit un profond silence. Il s'avança vers le gouverneur, et lui dit : " Je

“ Je vous étois venu chercher. La fortune,
“ pour la première fois de ma vie, m'a été
“ favorable : elle m'amène devant vous plus
“ tôt que je ne l'aurois espéré.”

La contenance, les regards, la voix de l'étranger surprirent l'assemblée ; on ne pouvoit retrouver en lui le vagabond sans éducation et sans naissance que dénonçoit la renommée. Le gouverneur, d'un caractère froid et réservé, fut lui-même frappé de l'air de noblesse du frère d'Amélie : il y avoit dans René quelque chose de dominateur, qui s'emparoit fortement de l'âme. Adélaïde paroissoit toute agitée, mais son père, loin d'être mieux disposé en faveur de l'inconnu, le regarda dès lors comme infiniment plus dangereux que l'homme vulgaire dont parloient les dépêches du fort Rosalie.

“ Puisque vous m'étiez venu chercher, dit
“ le gouverneur, vous aviez sans doute quel-
“ que chose à me dire : quel est votre nom?”

“ René, répondit le frère d'Amélie.

“ Tout le monde l'avoit supposé, répliqua le gouverneur. “ Vous êtes Français et natu-

" ralisé Natchez ? Eh bien ! que me voulez-
" vous ?"

" Puisque vous savez déjà qui je suis ré-
" pondit René, vous aurez sans doute aussi
" deviné le sujet qui m'amène. Adopté par
" Chactas, illustre et sage vieillard de la na-
" tion des Natchez, j'ai été témoin de toutes
" les injustices dont on s'est rendu coupable
" envers ce peuple. Un vil ramas d'hommes
" enlevés à la corruption de l'Europe, a dé-
" pouillé de ses terres une nation indépen-
" dante. On a troublé cette nation dans
" ses fêtes, on l'a blessée dans ses mœurs,
" contrariée dans ses habitudes. Tant de
" calamités l'ont enfin soulevée ; mais avant
" de prendre les armes, elle vous a demandé
" et elle a espéré de vous justice : trompée
" dans son attente, de sanglans combats ont
" eu lieu. Quand on a vu qu'on ne pouvoit
" dompter les Natchez à force ouverte, on a
" eu recours à des trêves mal observées par
" les chefs de la colonie. Il y a peu de jours
" que le commandant du fort Rosalie s'est
" porté aux derniers outrages ; j'ai été dé-

" signé avec Adario, frère du père de ma " femme, comme une des premières vic- " times. On a saisi le Sachem, on l'a vendu " publiquement : j'ignore les malheurs qui " ont pu suivre cette monstrueuse violence. " Je me suis venu remettre en vos mains, et " me proposer en échange pour Adario.

" Je n'entrerai point dans des justifica- " tions que je dédaigne, ne sachant d'ail- " leurs de quoi on m'accuse : le soupçon des " hommes est déjà une présomption d'inno- " cence. Je viens seulement vous déclarer " que s'il y a quelques conspirateurs parmi " les Natchez, c'est moi, car je me suis tou- " jours opposé à vos oppressions. Comme " Français je vous puis paroître coupable ; " comme homme je suis innocent. Exer- " cez donc sur moi votre rigueur ; mais " souffrez que je vous le demande, pouvez- " vous punir Adario d'avoir défendu son " pays ? Revenez à des sentimens plus " équitables ; brisez les fers d'un généreux " Sauvage, dont tout le crime est d'avoir " aimé sa patrie. Si vous m'ôtez la liberté

" et si vous la rendez au Sachem, vous sa-
" tisferez à la fois la justice et la prudence.
" Qu'on ne dise pas qu'on nous peut retenir
" tous deux : en brisant les fers d'Adario,
" vous disposerez en votre faveur les Indiens
" qui révèrent ce vieillard, et qui ne vous
" pardonneroient jamais son esclavage; en
" portant sur moi vos vengeances, vous
" n'armerez pas un bras contre vous; per-
" sonne, pas même moi, ne réclamera con-
" tre la balle qui me percera la poitrine."

On ne sauroit décrire l'effet que ce discours produisit sur l'assemblée. Adélaïde versoit des larmes : appuyée sur le dos du fauteuil de son père, elle avoit écouté avidement les paroles du frère d'Amélie; on voyoit se répéter sur le visage de cette jeune femme tous les mouvemens de crainte ou d'espérance que le prisonnier faisoit éprouver à son cœur.

" Avez-vous porté les armes contre les
" Français," dit le gouverneur ?

" Je ne me suis point trouvé au combat
" des Natchez, répondit René ; j'étois alors

“ dans les rangs des guerriers qui mar-
“ choient contre les Illinois; mais si j’avois
“ été au grand village, je n’aurois pas hésité
“ à combattre pour ma nouvelle patrie.” Le gouverneur se leva et dit : “ C’est au
“ conseil de guerre à prononcer.” Il ordonna de déposer l’étranger à la prison militaire.

René fut conduit à la prison et transféré le lendemain de la prison au conseil. On lui avoit nommé un défenseur, mais il refusa de s’entretenir avec lui, et ne le voulut pas même voir. Ce défenseur, Pierre de Harlay, ami du capitaine Artaguette, étoit au moment d’épouser Adélaïde; il partageoit avec la fille du gouverneur l’attrait qu’elle se sentoit pour René; le refus même que celui-ci avoit fait de l’entendre, ne le rendit que plus ardent dans la cause d’un homme ressemblant si peu aux autres hommes.

La salle du conseil étoit remplie de tout ce qu’il y avoit de plus puissant dans la colonie. Les militaires chargés de l’instruction du procès firent à René les questions d’usage; quelques lettres du commandant

du fort Rosalie furent produites contre lui. On lui demanda ce que signifioient les phrases écrites sur ses tablettes, si ce nom d'Amélie n'étoit point un nom emprunté et cachant quelque mystère; l'infortuné jeune homme pâlit. Une joie cruelle s'étoit glissée au fond de son cœur : se sentir innocent et être condamné par la loi, étoit, dans la nature des idées de René, une espèce de triomphe sur l'ordre social. Il ne répondit que par un sourire de mépris aux accusations de trahison; il fit l'éloge le plus touchant de Céluta, dont on avoit prononcé le nom. Il répéta qu'il étoit venu uniquement pour solliciter la délivrance d'Adario, oncle de sa femme, et qu'on pouvoit au reste faire de lui tout ce qu'il plairoit à Dieu.

Harlay se leva :

« Mon client, dit-il, n'a pas plus voulu « s'expliquer avec moi qu'avec ses juges; « il a refusé de se défendre; mais n'est-il « pas aisé de trouver dans ses courtes ré- « ponses quelques mots qui jettent de la « lumière sur un complot infâme? Avec

“ quelle vivacité il a parlé de l'Indienne unie
“ à son sort ! Et quelle est cette femme ?
“ c'est cette Céluta connue de toute la co-
“ lonie, pour avoir arraché aux flammes un
“ de nos plus braves officiers. Ne seroit-il
“ pas possible que la beauté de cette géné-
“ reuse Sauvage eût allumé des passions
“ qui poursuivent aujourd'hui leur vengeance
“ sur la tête d'un innocent ? Je n'avance
“ point ceci sur de simples conjectures.
“ Cette nuit même j'ai examiné tous les
“ papiers ; j'ai fait des recherches, et je me
“ suis procuré la lettre que je vais lire au
“ conseil.”

Ici Pierre de Harlay lut une lettre datée du fort Rosalie : cette lettre étoit écrite par le grenadier Jacques à sa mère, qui demeuroit à la Nouvelle-Orléans. Le soldat exprimoit, dans toute la franchise militaire, son admiration pour son capitaine Artaguette, son estime pour René, sa compassion pour Céluta, son mépris pour Fébriano et pour Ondouré.

“ Cette lettre, s'écria le défenseur de

" René, porte un caractère d'honnêteté et
" de vérité auquel on ne se peut méprendre.
" La justice doit-elle aller si vite? N'est-il
" pas de son devoir d'entendre les témoins
" en faveur de l'accusé? Je sais qu'une
" commission militaire juge sans appel et
" sommairement; mais cette procédure ra-
" pide n'exclut pas l'équité. Je ne veux
" pour preuve de l'innocence de l'accusé
" que la démarche qui le livre aujourd'hui
" au glaive des loix. Quoi! vous accepte-
" riez cette tête qu'il est venu vous offrir
" pour la tête d'un vieillard? Il est aisé de
" persécuter un homme sans amis et sans
" protecteurs; il est aisé de lui prodiguer
" les épithètes de vagabond et de traître: la
" seule présence de mon client a déjà donné
" un démenti à ces basses calomnies. Enfin,
" quand on s'obstineroit dans une accusa-
" tion qui ne porte que sur des faits dénués
" de preuve; je soutiens que René n'est plus
" Français, et qu'il ne vous appartient pas
" de le juger.

" J'ignore quels motifs ont pu porter

" l'homme qui comparoît aujourd'hui devant " vous, à quitter la France; mais que l'on " ait le droit de changer de patrie, c'est ce " que l'on ne sauroit contester. Des tyrans " m'auront enchaîné, des ennemis m'auront " persécuté, j'aurai été trompé dans mes " affections, et il ne me seroit pas permis " d'aller chercher ailleurs la liberté, le repos " et l'oubli de l'amitié trahie! La nature " seroit donc plus généreuse que les hom- " mes, elle qui ouvre ses déserts à l'infortu- " né, elle qui ne lui dit pas: " Tu habiteras " telle forêt ou telle autre;" mais qui lui " dit: " Choisis les abris les plus convena- " bles aux dispositions de ton âme." Sou- " tiendriez-vous que les Sauvages de la " Louisiane sont sujets du roi de France? " Abandonnez cette odieuse prétention. As- " sez long-temps ont été opprimés ces peu- " ples qui jouissoient du bonheur et de " l'indépendance, avant que nous eussions " introduit la servitude et la corruption dans " leur terre natale. Soldats-juges, vous por- " tez aujourd'hui deux épées; Dieu vous a

" remis le glaive de sa puissance et celui " de sa justice ; prenez garde de les lui " rendre ébréchés ou couverts de taches : on " émousse le premier en frappant la liberté, " on souille le second en répandant le sang " innocent."

L'orateur cessa de parler. L'auditoire étoit visiblement ému. Adélaïde, cachée dans une tribune, ne se put empêcher d'applaudir ; ce fut la plus douce récompense de Harlay : ce couple que les liens d'un amour heureux alloient unir, prenoit seul, par une sympathie touchante, la défense d'un étranger qui devoit à une passion tous ses malheurs.

On fit retirer l'accusé ; les juges délibérèrent. Ils inclinoient à trouver René coupable ; mais ils se divisèrent sur la question de droit, relative au changement de patrie. Ils remirent au lendemain la prononciation de la sentence. René dit à Harlay : " Je " ne vous connoissois pas quand j'ai refusé " de vous entendre ; je ne vous remercie " pas, car vous m'avez trop bien défendu.

" Dites à la fille du gouverneur que je lui
" souhaiterois le bonheur, si mes vœux n'é-
" toient des malédictions."

Le frère d'Amélie fut reconduit en prison, entre deux rangs de marchands d'esclaves, de mariniers étrangers, de trafiquans de tous les pays, de toutes les couleurs, qui l'accabloient d'outrages sans savoir pourquoi.

Rentré dans la tour de la geôle, René désira écrire quelques lettres. Le gardien lui apporta une mauvaise feuille de papier, un peu d'encre dans le fond d'un vase brisé, et une vieille plume; laissant ensuite le prisonnier, il ferma la porte qu'il assujettit avec les verrous. Demeuré seul, René se mit à genoux au bord du lit de camp dont la planche lui servit de table, et éclairé par le foible jour qui pénétroit à travers les barreaux d'une fenêtre grillée, il écrivit à Chactas; il chargeoit le Sachem de traduire les deux lettres qu'il adressoit en même temps à Céluta et à Outougamiz.

La femme du geôlier entra; un enfant de

six à sept ans lui aidoit à porter une partie du souper. René demanda à cette femme si elle n'auroit pas quelque livre à lui prêter : elle répondit qu'elle n'avoit que la Bible. Le prisonnier pria la geôlière de lui confier le livre saint. Adélaïde n'avoit point oublié René, et lorsqu'il demanda une lampe pour passer la nuit, le gardien, adouci par les présens de la fille du gouverneur, ne refusa point cette lampe.

Le lendemain on trouva aux marges de la Bible quelques mots à peine lisibles. Auprès du quatrième verset du septième chapitre de l'Ecclésiastique, on déchiffroit ces mots :

" Comme cela est vrai ! *la tristesse du*
" *cœur est une plaie universelle!* Dans le cha-
" grin, toutes les parties du corps deviennent
" douloureuses, les os meurtris ne trouvent
" plus de couche assez molle. Tout est triste
" pour le malheureux, tout saigne comme
" son cœur : *c'est une plaie universelle !*"

D'autres passages étoient commentés dans le même esprit.

Ce premier verset du dixième chapitre de

Job, *mon âme est fatiguée de ma vie*, étoit souligné.

Une des furieuses tempêtes de l'équinoxe du printemps, s'étoit élevée pendant la nuit : les vents mugissoient ; les vagues du fleuve s'enfloient comme celles de la mer ; la pluie tomboit en torrens. René crut distinguer des plaintes à travers le fracas de l'orage : il ferma la Bible, s'approcha de la fenêtre, écouta, et n'entendit plus rien. Comme il regagnoit le fond de sa prison, les plaintes recommencèrent ; il retourna à la fenêtre : les accens de la voix d'une femme parviennent alors distinctement à son oreille. Il dérange la planche qui recouvroit la grille de la croisée, regarde à travers les barreaux, et à la lueur d'un réverbère agité par le vent, il croit distinguer une femme assise sur une borne en face de la prison : « Malheureuse « créature ! lui cria René, pourquoi restez- « vous exposée à l'orage ? Avez-vous besoin « de quelques secours ? »

A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'il voit l'espèce de fantôme se lever et accourir

sous la tourelle. Le frère d'Amélie reconnoît le vêtement d'une femme indienne; une lueur mobile du réverbère vient en même temps éclairer le visage pâle de Céluta; c'étoit elle! René tombe à genoux, et d'une voix entrecoupée de sanglots: "Dieu tout-"puissant, dit-il, sauve cette femme!" Céluta a entendu la voix de René; les entrailles de l'épouse et de la mère tressaillent de douleur et de joie. La sœur d'Outougamiz fut quelques momens sans pouvoir prononcer une parole; recouvrant enfin la voix, elle s'écrie: "Guerrier, où es-tu? je ne te vois pas "dans l'ombre et à travers la pluie. Excuse-"moi; je t'importune; je suis venue pour "te servir. Voici ta fille."

—"Femme, répondit René, c'est trop de "vertu! retire-toi; cherche un abri; n'ex-"pose pas ta vie et celle de ta fille. Oh! "qui t'a conduite ici?"

Céluta répondit: "Ne crains rien, je suis "forte: ne suis-je pas Indienne? Si j'ai fait "quelque chose qui te déplaise, punis-moi, "mais ne me renvoie pas."

Cette réponse brisa le cœur de René ; « Ma bien-aimée, lui dit-il, ange de lumière, « fuis cette terre de ténèbres ; tu es ici dans « un antre où les hommes te dévoreront. « Du moins pour le moment, tâche de trou- « ver quelque retraite. Tu reviendras, si « tu le veux, quand l'orage sera dissipé."

Cette permission vainquit en apparence la résistance de Céluta. "Bénis ta fille, « dit elle à René, avant que je ne m'éloigne ; « elle est foible : la pâture a manqué au petit « oiseau, parce que son père n'a pu lui aller « chercher des graines dans la savane."

En disant cela, la mère ouvrit le méchant manteau chargé de pluie, sous lequel elle tenoit sa fille abritée ; elle éleva l'innocente créature vers la tourelle, pour recevoir la bénédiction de René. René passa ses mains à travers les barreaux, les étendit sur la petite Amélie, et s'écria : "Enfant ! ta mère « te reste."

Céluta cacha de nouveau son trésor dans son sein, et feignit de se retirer ; mais elle n'essaya point de retourner aux pirogues qui

l'avoient amenée, et elle s'arrêta à quelque distance de la prison.

Céluta, Mila et Outougamiz étoient arrivés au fort Rosalie au moment où Adario, après avoir étouffé son fils, venoit d'être plongé dans les cachots : ils furent arrêtés, comme parens et complices du Sachem et de René. La colonie se croyoit au moment d'être attaquée par les Natchez : on ne voyoit que des hommes et des femmes occupés à mettre à l'abri les meubles et les troupeaux de leurs habitations, à élever des redoutes, à creuser des fossés, tandis que les soldats, sous les armes, occupoient toutes les avenues du fort. Le mouvement de la foule avoit séparé Céluta de Mila et d'Outougamiz : celui-ci, en voulant défendre l'Indienne dont l'extrême gentillesse provoquoit la grossièreté d'une troupe d'habitans débauchés, fut traité de la manière la plus barbare.

Chactas n'étoit plus au fort Rosalie quand la fille de Tabamica y vint chercher des renseignemens sur le voyage de René. Les jeunes Sauvages avoient enlevé le Sachem au

milieu du tumulte, et l'avoient porté aux Natchez; mais Céluta retrouva son protecteur accoutumé. Le péril qui paroissoit imminent, avoit forcé Chépar de lever les arrêts d'Artaguette : le capitaine rencontra Céluta comme Fébriano la faisoit traîner en prison, avec une espérance impure qu'il ne dissimuloit point. "Je réclame ma sœur, dit Arta-"guette, en poussant rudement Fébriano; "j'en répondrai au commandant. Quant à "vous, Monsieur, ajouta-t-il, en regardant "le misérable soldat jusqu'au fond de l'âme, "vous savez où me trouver."

Après avoir conduit Céluta dans une maison au bord du fleuve, le capitaine envoya le grenadier Jacques chercher la négresse Glazirne, qui parloit la langue des Natchez. Cette pauvre femme accourut avec son enfant, et servit de truchement à une autre femme infortunée comme elle. Artaguette apprit alors à Céluta que René étoit descendu à la Nouvelle-Orléans, dans le dessein de solliciter la délivrance d'Adario. "Je ne l'ai pu retenir, dit-il, et peut-être

" n'ai-je qu'un moment pour vous sauver
" vous-même. Où voulez-vous aller ?"

" Retrouver mon mari," répondit Céluta.

La négresse traduisit aisément ces simples paroles : la langue et le cœur des épouses sont les mêmes sous les palmiers de l'Afrique et sous les magnolias des Florides.

Des Yazous, qui se trouvoient au fort Rosalie, étoient prêts à se rendre à la Nouvelle-Orléans : Artaguette proposa à sa sœur adoptive de la confier à ces Sauvages ; elle accepta avec joie la proposition. Le capitaine lui donna un billet pour le général Artaguette et un autre pour Harlay : il recommandoit le couple infortuné à son frère et à son ami. Céluta s'embarqua sur les pirogues qui déployèrent au souffle du nord leurs voiles de jonc et de plumes.

La flottille des Yazous toucha à la Nouvelle-Orléans le jour même où le frère d'Amélie avoit comparu devant le conseil. Céluta ne put descendre à terre que le soir : pour comble de malheur, elle avoit perdu les billets du capitaine. La nièce d'Adario

savoit à peine quelques mots de français ; elle pria le chef indien, qui venoit souvent à la Nouvelle-Orléans échanger des pelleteries contre des armes, de s'informer du sort de René. Le Sauvage n'alla pas loin sans apprendre ce que Céluta désiroit connoître : il sut que le fils adoptif de Chactas étoit enfermé dans la hutte du sang,* et qu'on lui devoit casser la tête ; tel étoit le bruit populaire.

La fille de Tabamica, au lieu d'être abattue par ce récit, sentit son âme s'élever : celle qui, timide et réservée, rougissoit à la seule vue d'un étranger, se trouva tout à coup le courage d'affronter une ville remplie d'hommes blancs ; elle demanda au chef sauvage s'il savoit où étoit la hutte du sang, et s'il l'y pourroit conduire : sur la réponse affirmative du chef, Céluta, portant Amélie à son sein, suivit son guide. La nuit étoit déjà avancée et la pluie commençoit à tomber lorsqu'ils arrivèrent au noir édifice. Le

* La prison.

Yazou le montrant de la main à la femme Natchez, lui dit : « Voilà ce que tu cherches, » et la quittant, il retourna à ses pirogues.

Restée seule dans la rue, Céluta contemploit les hauts murs de la prison, ses tourelles, ses doubles portes, ses guichets surbaissés, ses fenêtres étroites défendues par des grilles ; demeure formidable qui avoit déjà l'air antique de la douleur, sur cette terre nouvelle, dans une colonie d'un jour. Les Européens n'avoient point encore de tombeaux en Amérique, qu'ils y avoient déjà des cachots : c'étoient les seuls monumens du passé pour cette société sans aïeux et sans souvenirs.

Consternée à la vue de cette bastille, Céluta demeura d'abord immobile, puis frappa doucement à une porte ; le soldat de garde contraignit l'Indienne à se retirer. Elle fit le tour de la prison par des rues de plus en plus désertes : le ciel continuant à se charger de nuages, et les roulemens de la foudre se multipliant, l'infortunée s'assit sur la borne

où René l'aperçut du haut de la tour. Elle mit sa fille sur ses genoux, se pencha sur elle pour la garantir de la pluie et la réchauffer contre son cœur. Un violent coup de tonnerre ayant fait lever les yeux à Céluta, elle fut frappée d'un rayon de lumière qui s'échappoit à travers une fenêtre grillée: par un instinct secret, elle ne cessa plus de regarder cette lumière qui éclairoit l'objet d'un si tendre et si fidèle amour. Plusieurs fois Céluta appela René; les vents emportèrent ses cris. Ce fut alors qu'elle commença à chanter de longues chansons, dont l'air triste et les paroles plaintives lui servirent à la fois à se faire entendre de son mari et à endormir son enfant.

Cette pauvre jeune mère, après avoir été reconnue du frère d'Amélie, s'étoit retirée pour lui obéir. Elle languissoit à quelque distance: ses membres étoient engourdis; le froid et la pluie avoient pénétré jusqu'à sa fille qui se glaçoit au sein maternel.

Céluta promenoit des regards tristes sur ces déserts habités où pas une cabane ne

s'ouvroit à ses misères, quand elle découvrit auprès d'elle une petite lueur qui sembloit sortir de terre. Une trappe se leva ; une femme âgée mit la tête au soupirail pour voir si l'orage commençoit à s'éloigner. Cette vieille aperçut Céluta. « Oh ! pauvre « Indienne, » s'écria-t-elle, « descends vite « ici. » Elle acheva d'ouvrir la trappe, et avançant une main ridée, elle aida l'épouse de René à descendre dans le caveau dont elle referma l'entrée.

Il n'y avoit dans cette espèce de souterrain qu'un lit recouvert d'un lambeau de laine : une serge grossière, clouée à une poutre, servoit de rideau à cette couche. Deux morceaux de bois vert, dans le milieu d'un large foyer, jetoient sans se consumer, de grosses fumées : une lampe de fer suspendue à un crochet, brûloit dans le coin noirci de ce foyer. Une escabelle étoit placée devant un rouet dont la fusée de coton, annonçoit le travail de la maîtresse de ce réduit.

La vieille femme jeta dans le feu quelques

copeaux, et prenant son escabelle, elle en voulut faire les honneurs à Céluta.

"Femme-Chef de la cabane profonde," dit l'Indienne, tu es une matrone ; tu dois être la " lumière du conseil des guerriers blancs, si " j'en juge par ton hospitalité. A toi ap- " partient la natte; moi je ne suis encore " qu'une jeune mère."

En disant cela, Céluta s'assit sur la pierre du foyer, débarrassa sa fille de ses langes trempés d'eau, et la présenta à la flamme.

" Bon ! voici un enfant à présent !" s'écrie la vieille dans la langue de la sœur d'Outougamiz. " Tu es Natchez ? J'ai été long- " temps aux Natchez ; mais, pauvre chétive " créature, comme tu es mouillée ! que tu as " l'air malade ! Et puis voilà un enfant !"

Céluta fondit en larmes, en entendant des paroles si affectueuses prononcées dans la langue de son pays; elle se jeta au cou de la matrone. " Attends, attends, dit celle-ci. Elle courut en trébuchant à son lit, en arracha la couverture qu'elle vint chauffer au

feu, dépouilla malgré elle Céluta d'une partie de ses vêtemens, et l'enveloppa avec le nourrisson dans la couverture brûlante.

" Vénérable femme blanche, aussi bonne " que la femme noire du fort, disoit Céluta, " je suis bien malheureuse de ne t'avoir pas " reçue dans ma cabane aux Natchez."

La femme blanche n'écoutoit pas ; elle préparoit du lait dans une calebasse. Elle l'offrit à l'Indienne qui fut obligée d'y porter ses lèvres, afin de ne pas déplaire à son hôtesse.

La vieille prit alors la petite Amélie, et la déposa dans son tablier ; chantant d'une voix cassée, elle faisoit danser devant la flamme l'enfant qui sourioit. Céluta regardoit ces jeux avec des yeux de mère, tandis que toutes ses pensées se reportoient vers son mari.

" Jacques étoit tout comme cela quand il " étoit petit, dit la vieille, bon enfant ! ne " pleurant jamais ! Il avoit seulement les " cheveux plus noirs que ceux de cette " mignonne."

— "Quel étoit ce Jacques, ma mère ?" dit Céluta.

"Comment !" reprit la vieille femme avec vivacité, "Jacques, mon fils ! tout le monde "le connoît : un des plus beaux grenadiers "qui soient dans les troupes du roi, et un "des plus vaillans aussi. Le brave garçon ! "c'est lui qui me nourrit ; sans lui je ne "pourrois pas vivre, car je suis trop vieille "pour travailler. Je suis bien fâchée de "n'avoir pas la dernière lettre que mon fils "m'écrivoit, je te la lirois : si le capitaine "Artaguette savoit ce que Jacques dit de lui, "il seroit bien fier. Ils ont été ensemble, "Jacques et le capitaine, chercher un gentil-"homme appelé René dans une grande ca-"verne....."

Céluta interrompit cette effusion de la tendresse et de l'orgueil maternels, en jetant de nouveau ses beaux bras autour de son hôtesse. "Grand-Esprit ! s'écria-t-elle, en sanglotant, "tu es la mère de ce pauvre guerrier, com-"pagnon de mon frère Artaguette ! C'est

" la mère de ce guerrier qui me reçoit dans " sa cabane !"

" Qu'as-tu ? demanda la vieille.—" Ce que " j'ai, dit Céluta ; ne suis-je pas la femme " de René ?"

" Comment ?" s'écria à son tour la mère de Jacques, " tu serois cette Céluta qui a " sauvé le Capitaine, et à cause de cela ils " veulent tuer ton mari !" Le coup frappa Céluta au cœur : elle s'évanouit.

Ayant bientôt repris ses sens par les soins de sa charitable hôtesse, elle lui dit : " Femme " blanche, voilà le jour ; laisse-moi retourner " à la hutte du sang, je veux rejoindre mon " mari." La vieille trouva que c'étoit juste ; elle couvrit sa tête d'une petite cornette blanche, et ses épaules d'un petit mantelet rouge ; elle prit sa béquille dans sa main, et se prépara à conduire l'Indienne à la prison.

" Je ne te puis blâmer," disoit-elle à Cé- " luta : si Jacques fait quelque chose de " bien, et qu'il soit envoyé aux galères, j'i- " rai aussi avec lui."

Céluta vêtue de nouveau de sa tunique indienne, et ayant enveloppé sa fille dans les peaux séchées, monta les degrés perpendiculaires qui conduisoient à la trappe ; la vieille la suivit avec peine : quand elles se trouvèrent dans la rue, l'orage étoit dissipé. Le soleil émergeant d'une nuit sombre, éclairoit le fleuve, les campagnes et la ville, de même que sortirent de leur demeure ténébreuse, les deux merveilles de l'amour conjugal et de l'amour maternel.

" Nous touchons à la prison, dit la mère " de Jacques, on ne t'en ouvrira pas la " porte, et tu ne pourras pas parler à René : " si tu m'en crois, nous irons plutôt chez le " gouverneur." Céluta se laissa conduire par sa vénérable hôtesse.

Elles se mirent en route. Chemin faisant elles entendirent un bruit confus de cloches et de musique : la vieille se signa pour l'agonie que sonnoit la cloche, et s'avança vers le palais du gouvernement, où la musique annonçoit une fête.

En réjouissance du mariage prochain

d'Adélaïde avec le défenseur de René, un bal avoit été donné malgré le procès du frère d'Amélie et l'orage de la nuit : il étoit dans le caractère du gouverneur de ne rien changer aux choses préparées, quels que fussent les événemens. Le bal duroit encore, lorsque le jour parut. La mère de Jacques et Céluta entrèrent dans les premières cours du palais ; les esclaves blancs et noirs qui attendoient leurs maîtres, s'attroupèrent autour des étrangères : les éclats de rire et les insultes furent prodigués à l'infortune et à la jeunesse qui se présentoient sous la protection de la vieillesse et de l'indigence. « Si « Jacques étoit ici, disoit la vieille, comme « il vous obligeroit à me faire place ! »

Les deux femmes pénétrèrent avec peine jusqu'aux soldats de garde aux portes : ils reconnurent la mère de leur camarade et la laissèrent passer. Plus loin elle fut arrêtée de nouveau par le concierge. La fête finissoit ; on commençoit à sortir du palais : Adélaïde se montra à une fenêtre avec Harlay ; le couple généreux parloit avec

vivacité et sembloit oublier la fête ; en jetant les yeux dans la cour, il aperçut les étrangères repoussées par le concierge. Le vêtement indien frappa Adélaïde qui fit signe à la vieille de s'approcher sous le balcon : " Ma jeune dame," dit la mère de Jacques, " c'est la femme de René qui veut parler à " votre père, et l'on ne nous veut pas laisser " entrer."

" La femme du prisonnier, s'écria Adé- " laïde ! cette jeune Sauvage qui a sauvé le " capitaine Artaguette." Adélaïde, obéissant aux mouvemens de son bon cœur, ouvre les portes, et, dans toute la parure du bal d'un brillant hyménée, se précipite au-devant de la malheureuse Céluta. L'Indienne lui présentoit sa fille et lui disoit : " Jeune " femme blanche, le Grand-Esprit vous " bénira : vous aurez un petit guerrier qui " sera plus heureux que ma fille."

" Que je suis fâchée de ne pas la com- " prendre ! disoit Adélaïde : je n'ai jamais " entendu une plus douce voix."

Dans la pompe de ses adversités, Céluta

paroissoit d'une beauté divine : son front pâli étoit ombragé de ses cheveux noirs ; ses grands yeux exprimoient l'amour et la mélancolie ; son enfant, qu'elle portoit avec grâce sur son sein, montroit son visage riant auprès du visage attristé de sa mère : le malheur, l'innocence et la vertu ne se sont jamais prêté tant de charmes.

Tandis qu'on se pressoit autour de Céluta, on entendit au dehors prononcer ces mots dans la foule : " Vous ne passerez pas !" Une voix d'homme répondoit à des menaces, mais dans une langue inconnue. Le mouvement s'accroît ; un Sauvage, défendant une femme, se débat au milieu des soldats, et poussé et repoussé arrive jusqu'à la porte du palais. Il disoit, les yeux étincelans :

" Je suis venu chercher mon ami par " l'ordre de ce Manitou (et il montroit une " chaîne d'or) ; je ne veux faire de mal à " personne. Mais est-il ici un guerrier qui " m'ose empêcher de passer ?"

" Mon frère !" s'écria Céluta.

“ Oh ! bien ! dit Mila : Outougamiz, voici “ ta sœur !”

La mère de Jacques expliquoit ce colloque à Adélaïde qui fit entrer tous ces Sauvages dans le palais.

“ Bon Manitou ! disoit Mila en embrassant son amie, que je hais ces chairs blanches ! “ Nous avons frappé à leurs cabanes “ pour demander l'hospitalité, et on nous a “ presque battus. Et puis de grandes “ huttes si larges ! si vilaines ! des guer- “ riers si sauvages !”

“ Tu parles trop, dit Outougamiz. Cher- “ chons Ononthio ;* il faut qu'il me rende “ mon ami à l'instant.”

Outougamiz quitte Céluta, et, suivi de Mila, fend la presse à travers les salles. Les spectateurs regardoient avec surprise ce couple singulier, qui, occupé d'un sentiment unique, n'avoit pas l'air d'être plus étonné au milieu de ce monde nouveau, que s'il eût été dans ses bois.

* Le gouverneur.

" Ne me déclarez pas la guerre, disoit " Outougamiz en avançant toujours, vous " vous en repentiriez." Faisant tourner son casse-tête, il ouvroit à Mila un large chemin. La confusion devient générale : la musique se tait, le bal cesse, les femmes fuient. Le roulement des carrosses qui veulent s'éloigner, le bruit du tambour qui rappelle les soldats, la voix des officiers qui font prendre les armes, ajoutent au sentiment de terreur, et augmentent le désordre. Adélaïde, la mère de Jacques, Céluta, Mila, Outougamiz, sont emportés et séparés par la foule : le gouverneur montra un grand ressentiment de cette scène.

Le conseil de guerre s'étoit assemblé afin de prononcer l'arrêt qui devoit être lu à René dans la prison. Les charges examinées de nouveau ne parurent pas suffisantes pour motiver la peine de mort, mais le frère d'Amélie fut condamné à être transporté en France, comme perturbateur du repos de la colonie. Un vaisseau du roi devoit mettre

à la voile dans quelques heures ; le gouverneur irrité du bruit dont René avoit été l'objet, ordonna d'exécuter sur-le-champ la sentence et de transporter le prisonnier à bord de la frégate.

René connut presque à la fois le jugement qui le condamnoit à sortir de la Louisiane, et l'ordre de l'exécution immédiate de ce jugement : il se seroit réjoui de mourir, il fut consterné d'être banni. Renvoyer en France le frère d'Amélie, c'étoit le reporter à la source de ses maux. Cet homme, étranger sur ce globe, cherchoit en vain un coin de terre où il pût reposer sa tête : partout où il s'étoit montré, il avoit créé des misères. Que retrouveroit-il en Europe ? une femme malheureuse. Que laisseroit-il en Amérique ? une femme malheureuse. Dans le monde et dans le désert son passage avoit été marqué par des souffrances. La fatalité qui s'attachoit à ses pas le repoussoit des deux hémisphères ; il ne pouvoit aborder à un rivage qu'il n'y soulevât des tempêtes :

sans patrie entre deux patries, à cette âme isolée, immense, orageuse, il ne restoit d'abri que l'Océan.

En vain René demanda à ne pas subir le supplice de l'existence; en vain il sollicita la commutation de la peine de vivre en un miséricordieux arrêt de mort: on ne l'écouta point. Il désira parler à Céluta; on n'admit pas que cette Indienne fût sa femme légitime; on lui refusa toute communication avec elle pour abréger des scènes qui troubloient, disoit-on, la tranquillité publique.

L'arrivée d'une troupe d'Yazous, suivie de celle d'Outougamiz, avoit donné lieu à mille bruits: on prétendoit que des Sauvages s'étoient introduits en grand nombre dans la ville avec le dessein de délivrer leur chef, le guerrier blanc. Ces bruits parurent assez inquiétans au gouverneur, pour qu'il fît border d'infanterie et de cavalerie la route que René devoit suivre en se rendant de la prison au fleuve.

Le palais du gouvernement n'étoit pas loin de la prison: Céluta suivant le cours

de la foule, se retrouva bientôt devant le sombre édifice dont le souvenir étoit trop bien gravé dans sa mémoire. Là, le torrent populaire s'étoit élargi et arrêté; Céluta ignoroit ce qui se passoit, mais, en voyant cette multitude autour de la hutte du sang, elle comprit qu'un nouveau désastre menaçoit la tête de René. Repoussée d'un peuple ennemi des Sauvages, elle ne trouva de pitié que chez les soldats; ils la laissèrent entrer dans leurs rangs: les mains armées sont presque toujours généreuses; rien n'est plus ami de l'infortune que la gloire.

Deux heures s'étoient écoulées de cette sorte, lorsqu'un mouvement général annonça la translation du prisonnier. Un piquet de dragons, le sabre nu, sort de la cour intérieure de la prison; il est suivi d'un détachement d'infanterie, et derrière ce détachement, entre d'autres soldats, marche le frère d'Amélie.

Céluta s'élance et tombe aux pieds de son mari avec son enfant; René se penche sur elles, les bénit de nouveau; mais la voix

lui manque pour dire un dernier adieu à la fille et à la mère. Le cortège s'arrête, les larmes coulent des yeux des soldats. Céluta se relève, entoure René de ses bras, et s'écrie : " Où menez-vous ce guerrier ? pour-
" quoi m'empêcheriez-vous de le suivre ?
" son pays n'est-il pas le mien ?"

" Ma Céluta, disoit René, retourne dans
" tes forêts, va embellir de ta vertu quelque
" solitude que les Européens n'aient point
" souillée ; laisse-moi supporter mon sort, je
" ne te l'ai déjà que trop fait partager !"

" Voilà mes mains, répondit Céluta, qu'on
" les charge de fers ; que l'on me force,
" comme Adario, à labourer le sillon : je
" serai heureuse si René est à mes côtés.
" Prends pitié de ta fille ; je l'ai portée dans
" mon sein. Permets que je te suive comme
" ton esclave, comme la femme noire des
" blancs. Me refuseras-tu cette grâce ?"

Cette scène commençoit à attendrir la foule impitoyable qui, un moment auparavant, trouvoit la sentence trop douce, et qui auroit salué avec des hurlemens de joie le sup-

plice de René. Le commissaire chargé de faire exécuter l'arrêt du conseil, ordonne de séparer les deux époux et de continuer la marche; mais un Sauvage se courbant et passant sous le ventre des chevaux se réunit au couple infortuné et s'écrie : " Me voici " encore ! Je l'ai sauvé des Illinois, je le " sauverai bien de vos mains, guerriers de la " chair blanche."

" C'est vrai," dit Mila sortant à son tour de la foule.

" Et si Jacques étoit ici," dit une vieille femme, " tout cela ne seroit pas arrivé."

Forcés, à regret, d'obéir, les militaires écartèrent Céluta, Mila, Outougamiz et la mère de Jacques: René est conduit au rivage du Meschacebé. La chaloupe de la frégate que montoient douze forts matelots, et que gardoient des soldats de marine, attendoit le prisonnier: on l'y fait entrer. Au coup de sifflet du pilote, les douze matelots enfoncent à la fois leurs rames dans le fleuve : la chaloupe glisse sur les vagues, comme la pierre aplatie, qui, lancée par la main d'un

enfant, frappe le flot, se relève, bondit et rebondit en effleurant la surface de l'onde.

Céluta s'étoit traînée sur le quai. Une frégate étoit mouillée au milieu du Meschacebé ; virée à pic sur une ancre, elle plongeoit un peu la proue dans le fleuve : son pavillon flottoit au grand mât ; ses voiles étoient à demi déferlées : on apercevoit des matelots sur toutes les vergues et de grands mouvemens sur le pont. La chaloupe accoste le vaisseau : tous ceux qui étoient dans cette chaloupe montent à bord ; la chaloupe elle-même est enlevée et suspendue à la poupe du bâtiment. Une lumière et une fumée sortent soudain de la frégate, et le coup de canon du départ retentit : de longues acclamations y répondent du rivage. Céluta avoit aperçu René : elle tombe évanouie sur des balles de marchandises qui couvroient le quai.

Ce fut alors qu'un Sauvage s'élança dans le Meschacebé, s'efforçant de suivre à la nage le vaisseau qui fuyoit devant une forte

brise, tandis qu'une Indienne se débattoit entre les bras de ceux qui la retenoient, pour l'empêcher de se précipiter dans les flots.

Un murmure lointain se fait entendre; il approche: la foule qui commençoit à se disperser se rassemble de nouveau. Voici venir un officier qui disoit à des soldats: "Où est-elle? où est-elle?" et ils répondoient: "Ici, mon capitaine," lui montrant Céluta sur les ballots. Artaguette se précipite aux genoux de Céluta. "Femme, "s'écria-t-il, que ton âme, au séjour de "paix qu'elle habite, reçoive les vœux de "celui qui te doit la vie et que tu honorois "du nom de frère."

A ces paroles, les soldats mettent un genou en terre comme leur capitaine; la multitude, emportée par ce sentiment du beau qui touche quelquefois les âmes les plus communes, se prosterne à son tour et prie pour l'Indienne: le bruit du fleuve qui battoit ses rives accompagnoit cette prière,

et la main de Dieu pesoit sur la tête de tant d'hommes involontairement humiliés aux pieds de la vertu.

Céluta ne donnoit aucun signe de vie ; la profonde léthargie dans laquelle elle étoit plongée, ressembloit absolument à la mort ; mais sa fille vivoit sur son sein et sembloit communiquer quelque chaleur au cœur de sa mère. L'épouse de René avoit la tête penchée sur le front d'Amélie, comme si, en voulant donner un dernier baiser à son enfant, elle eût expiré dans cet acte maternel.

En ce moment on vint dire à Artaguette qu'il y avoit là tout auprès, une autre Indienne qui ne cessoit de pleurer. « C'est « Mila ! » s'écria le capitaine ; « qu'on lui dise « mon nom et elle va venir. » Les soldats apportent dans leurs bras Mila échevelée, le visage meurtri, les habits déchirés. Elle n'eut pas plus tôt reconnu Artaguette qu'elle se jeta dans son sein s'écriant : « C'est lui qui « est une bonne chair blanche ! Il ne m'em- « pêchera pas de mourir, » et suspendant

ses bras au cou du capitaine, elle se serroit fortement contre lui.

Mais tout à coup elle aperçoit Céluta, elle quitte Artaguette, se précipite sur son amie, en disant : « Céluta ! ma mère ! meil-« leure que ma mère ! sœur d'Outougamiz ! « femme de René ! voici Mila ! elle est « seule ! Comment vais-je faire pour enterrer « tes os, car tu n'es pas aux Natchez ? Il n'y « a ici que des méchans qui n'entendent « rien aux tombeaux.

Les soldats firent alors un mouvement : ils répétoient tous ces mots : « Entrez, « entrez, notre mère. » Et la mère de Jacques avec sa cornette blanche, son manteau d'écarlate et sa béquille, s'avança dans le cercle des grenadiers.

« Mon capitaine, dit-elle à Artaguette, « voici la mère de Jacques, qui vient aussi « voir ce que c'est que tout ceci. Je suis « bien vieille pourtant, comme dit le con-« seiller Harlay qui est un honnête homme, « et Dieu soit loué ! car il n'y en a guères. »

La vieille avisant Céluta : « Bon Dieu !

“ n’est-ce pas là la jeune femme à qui j’ai “ donné à manger cette nuit ? Comme elle “ parloit de vous, mon capitaine !”—“ Pau- “ vre vieille créature, dit Artaguette ! seule “ dans toute une ville, recevoir, réchauffer, “ nourrir Céluta ! Et toi-même nourrie de “ la paye de ce digne soldat !”

La mère de Jacques examinoit attentivement Céluta ; elle prit une de ses mains. “ Retire-toi, matrone blanche, lui dit Mila : “ tu ne sais pas pleurer.”

“ Je le sais aussi bien que toi,” repartit en natchez la vénérable française.

“ Magicienne, s’écria Mila effrayée, qui “ t’a appris la langue des chairs rouges ?”

“ Capitaine,” dit la mère de Jacques sans écouter Mila, “ cette jeune femme n’est pas “ morte : vite du secours !” Mille voix répètent : “ Elle n’est pas morte !”

Céluta donnoit en effet quelques signes de vie. “ Allons, grenadiers, dit la vieille à “ qui on laissoit tout faire, il faut sauver “ cette femme qui a sauvé votre capitaine ;

“ portons la mère et l’enfant chez le général
“ Artaguette.”

Un dragon prêta son manteau ; on y coucha Céluta ; Mila prit dans ses bras la petite Amélie, et ne pleuroit plus qu’Outougamiz et René. Des soldats soulevant le manteau par les quatre coins enlevèrent doucement la fille de Tabamica ; le cortége se mit en marche.

Le soleil qui se couchoit, couvroit d’un réseau d’or les savanes et la cime aplatie des cyprières sur la rive occidentale du fleuve ; sur la rive orientale, la métropole de la Louisiane opposoit ses vitrages étincelans aux derniers feux du jour : les clochers s’élevoient au-dessus des ondes, comme des flèches de feu. Le Meschacebé rouloit entre ces deux tableaux ses vagues de rose, tandis que les pirogues des sauvages et les vaisseaux des Européens présentoient aux regards leurs mâts ou leurs voiles teints de la pourpre du soir.

Déposée sur une couche, dans un salon

de l'habitation du frère du capitaine Artaguette, Céluta ne parloit point encore; ses yeux entr'ouverts étoient enveloppés d'une ombre qui leur déroboit la lumière. Des cris prolongés de vive le roi! se font entendre au dehors; la porte de la salle s'ouvre avec fracas: le grenadier Jacques, tête nue, sans habit, les reins serrés d'une forte ceinture, paroît: "Les voici," dit-il. René entre avec Outougamiz: personne ne pouvoit parler dans le saisissement de l'étonnement et de la joie.

" Mon capitaine, reprit le grenadier, " adressant la parole à Artaguette, j'ai exé-
" cuté vos ordres; mais on m'a remis les
" paquets trop tard; la frégate étoit partie.
" J'ai couru le plus vite que j'ai pu à travers
" le marais, afin de la rejoindre au Grand
" Détour: heureusement elle avoit été obligée
" de laisser tomber l'ancre, le vent étant
" devenu contraire. Je me suis jeté à la nage
" pour aller à bord, et j'ai rencontré au
" milieu du fleuve ce terrible Sauvage que

« j'avois vu au combat du fort Rosalie ; il « étoit prêt à se noyer quand je suis arrivé « à lui.»

Mila a volé dans les bras d'Outougamiz ; René est auprès de Céluta ; Jacques soutient sa vieille mère, qui lui essuie le front et les cheveux ; Adélaïde et Harlay se viennent joindre à leurs amis.

Céluta commençoit à faire entendre quelques paroles inarticulées d'une douceur extrême. « Elle vient de la patrie des Anges,» dit le capitaine ; « elle en a rapporté le lan-« gage.» Mila, qui regardoit Adélaïde, disoit: « C'est Céluta ressuscitée en femme blanche.» Tous les cœurs étoient pleins des plus beaux sentimens : la religion, l'amour, l'amitié, la reconnoissance se mêloient à ce soulagement, qui suit une grande douleur passée. Ce n'étoit pas, il est vrai, un retour complet au bonheur, mais c'étoit un coup de soleil à travers les nuages de la tempête. L'âme de l'homme, si sujette à l'espérance, saisissoit avec avidité ce rayon de lumière, hélas

trop rapide ! " Tout le monde pleure en-" core !" disoit Mila ; " mais c'est comme si " l'on rioit."

Ces rencontres en apparence si mystérieuses s'expliquoient avec une grande simplicité. Le capitaine Artaguette avoit tour à tour sauvé et délivré au fort Rosalie René, Céluta, Mila et Outougamiz ; Céluta, Mila et Outougamiz avoient suivi René à la Nouvelle-Orléans, tous trois entraînés par le dévouement au malheur, tous trois arrivés à quelques heures de distance les uns des autres, pour se mêler à des scènes de deuil et d'oppression.

D'une autre part, Ondouré s'étoit vu au moment d'être pris dans ses propres piéges : s'il avoit désiré une attaque de Chépar contre Adario et Chactas, pour se délivrer du joug de ces deux vieillards, il ne s'attendoit pas à la scène que produisit l'esclavage du premier Sachem. Il craignit que ces violences en amenant une rupture trop prompte entre les Français et les Sauvages, ne fissent avorter tout son plan. Dans cette extrémité,

l'Edile, fécond en ressources, se hâta d'offrir l'abandon des terres pour le rachat de la liberté d'Adario ; Chépar accepta l'échange, et Artaguette fut chargé de porter la convention à la Nouvelle-Orléans.

Le capitaine arriva à l'instant même où le conseil venoit de prononcer la sentence contre René. Artaguette, après avoir annoncé au gouverneur la pacification des troubles, réclama le prisonnier comme son ami et comme son frère. Il montra des lettres d'Europe qui prouvoient que René tenoit à une famille puissante. Cette découverte agit plus que toute autre considération sur un homme à la fois prudent et ambitieux :

" Si vous croyez, dit le gouverneur au " capitaine, qu'on a trop précipité cette af- " faire, il est encore temps d'envoyer un " contre-ordre ; mais qu'on ne me parle " plus de ce René, en faveur duquel Harlay " et Adélaïde n'ont cessé de m'importuner " depuis trois jours."

La cédule pour l'élargissement du prisonnier fut signée ; mais délivrée trop tard, elle

seroit devenue inutile sans le dévouement du grenadier Jacques : le capitaine avoit amené avec lui ce fidèle militaire. Tandis que celui-ci suivoit la frégate, Artaguette, instruit de toutes les circonstances de l'apparition de Céluta, de Mila et d'Outougamiz, s'empressa de chercher ces infortunés : il fut ainsi conduit par les soldats au lieu où il trouva Céluta expirante.

Le bonheur, ou ce qui sembloit être le bonheur comparé aux maux de la veille, rendit à l'épouse de René, sinon toutes ses forces, du moins tout son amour. Le capitaine Artaguette et le général son frère se proposèrent de donner à leurs amis une petite fête, bien différente de celle qu'avoit entrevue Céluta au palais du gouverneur. Adélaïde et Harlay y furent invités les premiers ; Jacques et sa mère étoient du nombre des convives. La riante villa du général avoit été livrée à ses hôtes, et Mila et Outougamiz s'en étoient emparés comme de leur cabane.

Le simple couple n'avoit pas plus tôt vu

tout le monde heureux, qu'il ne s'étoit plus souvenu de personne : après avoir parcouru les appartemens et s'être miré dans les glaces, il s'étoit retiré dans un cabinet rempli de toutes les parures d'une femme.

" Eh bien ! dit Mila, que penses-tu de " cette grande hutte ?"

" Moi, dit Outougamiz, je n'en pense " rien."

" Comment ! tu n'en penses rien ?" répliqua Mila en colère.

" Ecoute, dit Outougamiz, tu parles main- " tenant comme une chair blanche, et je " ne t'entends plus. Tu sais que je n'ai " point d'esprit : quand René est fait pri- " sonnier par les Illinois ou par les Fran- " çais, je m'en vais le chercher. Je n'ai pas " besoin de penser pour cela ; je ne veux " point penser du tout, car je crois que c'est " là le mauvais Manitou de René."

" Outougamiz," dit Mila en croisant les " bras et s'asseyant sur le tapis, " tu me fais " mourir de honte parmi toutes ces chairs " blanches ; il faut que je te remmène bien

" vite. J'ai fait là une belle chose de te
" suivre ! Que dira ma mère ? Mais tu m'é-
" pouseras, n'est-ce pas ?"

" Sans doute, dit Outougamiz, mais dans
" ma cabane et non pas dans cette grande
" vilaine hutte. As-tu vu ce Sachem à la robe
" noire, qui étoit pendu au mur, qui ne
" remuoit point, et qui me suivoit toujours
" des yeux*?"

" C'est un Esprit, répondit Mila. La
" grande salle où je me voyois quatre fois,†
" me plaît assez : elle n'est cependant bonne
" que pour les Blancs, chez lesquels il y a
" plus de corps que d'âmes."

" N'est-ce pas de la salle des ombres
" dont tu veux parler ? dit Outougamiz.
" Elle ne me plaît point du tout à moi :
" je voyois plusieurs Mila, et je ne savois
" laquelle aimer. Retournons à nos bois,
" nous ne sommes pas bien ici."

" Tu as raison, dit Mila, et j'ai peur d'ê-
" tre jugée comme René."

* Un portrait.

† Des glaces.

“ Comment jugée ?” s’écria Outougamiz. “ Bon, repartit Mila, est-ce que je ne t’aime “ pas ? est-ce que je n’ai pas pitié de ceux “ qui souffrent ? est-ce que je ne suis pas “ juste, belle, noble, désintéressée ! N’en “ voilà-t-il pas assez pour me faire juger et “ mourir, puisque c’est pour cela qu’ils vou- “ loient casser la tête à René ?”

“ Partons, Mila ! dit Outougamiz. Léger “ nuage de la lune des fleurs ! le matin ne “ te coloreroit point ici dans un ciel bleu ; “ tu ne répandrois point la rosée sur l’herbe “ du vallon ; tu ne te balancerois point sur “ les brises parfumées. Sous le ciel nébu- “ leux des chairs blanches, tu demeurerois “ sombre ; la pluie de l’orage tomberoit de “ ton sein, et tu serois déchiré par le vent “ des tempêtes.”

Mila se souvint que l’heure du festin approchoit. On lui avoit dit que tout ce qui étoit dans le cabinet étoit pour elle : elle se plaça devant une glace, essayant les robes qu’elle ne savoit comment arrauger ; elle finit cependant par se composer, avec des

voiles, des plumes, des rubans et des fleurs, un habillement que n'auroit pas repoussé la Grèce. Suivie d'Outougamiz avec un mélange d'orgueil et de timidité, elle se rendit à la salle du festin.

Céluta étoit aussi parée, mais parée à la manière des Indiennes : elle avoit refusé un vêtement européen malgré les prières d'Adélaïde. Sur un lit de repos, elle recevoit les marques de bienveillance qu'on lui prodiguoit avec une confusion charmante, mais sans cet air d'infériorité que donne chez les peuples civilisés une éducation servile : elle n'avoit au visage que cette rougeur que les bienfaits font monter d'un cœur reconnoissant sur un front ouvert.

Mila fit la joie du festin. Tous les yeux étoient fixés avec admiration sur Outougamiz, dont René avoit raconté les miracles. " Comme il ressemble à sa sœur disoit Adélaïde qui ne se lassoit point de le regarder. " Quel frère et quelle sœur !" répétoit-elle. A ces noms de frère et de sœur, René avoit baissé la tête.

" Mila la blanche," dit la future épouse d'Outougamiz à Adélaïde, "tu ris, mais j'ai " cependant noué ma ceinture aussi bien que " toi." René servoit d'interprète. Adélaïde fit demander à Mila pourquoi elle l'appeloit Mila la blanche. Mila posa la main sur le cœur de Harlay son voisin, ensuite sur celui d'Adélaïde qui rougissoit, et elle se prit à rire : " Bon, s'écria-t-elle, demande-" moi encore pourquoi je t'appelle Mila la " blanche ! Voilà comme je rougis quand je " regarde Outougamiz."

On ne brise point la chaîne de sa destinée; pendant le repos, Artaguette reçut une lettre du fort Rosalie. Cette lettre écrite par le père Souël, momentanément revenu aux Natchez, avertissoit le capitaine qu'une nouvelle dénonciation contre René venoit d'être envoyée au gouverneur général ; que malgré la délivrance d'Adario, on conservoit de grandes inquiétudes ; que divers messagers étoient partis des Natchez dans un dessein inconnu ; qu'Ondouré accusoit Chactas et Adario de l'envoi des messagers, tandis qu'il

étoit probable que ces négociations secrètes avec les nations indiennes, étoient l'œuvre même d'Ondouré et de la Femme-Chef. Le père Souël ajoutoit que si René avoit été rendu à la liberté; il lui conseilloit de ne pas rester un seul moment à la Nouvelle-Orléans, où ses jours ne lui paroissoient pas en sûreté.

Artaguette, après le repas, communiqua cette lettre à René, et l'invita à retourner sur-le-champ aux Natchez. " Moi-même, dit-
" il, je partirai incessamment pour le fort
" Rosalie; ainsi nous allons bientôt nous
" retrouver. Quant à Céluta, vous n'avez
" plus rien à craindre: il lui seroit impos-
" sible dans ce moment de vous suivre, mais
" mon frère, Adélaïde et Harlay lui ser-
" viront de famille; lorsqu'elle sera guérie,
" elle reprendra le chemin de son pays:
" vous la pourrez venir chercher vous-même
" à quelque distance de la Nouvelle Or-
" léans."

René vouloit apprendre son départ à Céluta: le médecin s'y opposa, disant qu'elle

étoit hors d'état de soutenir une émotion violente et prolongée. Le capitaine se chargea d'annoncer à sa sœur indienne la triste nouvelle, quand René seroit déjà loin : il se flattoit de rendre le coup moins rude partoutes les précautions de l'amitié.

Avant de quitter la Nouvelle-Orléans, le frère d'Amélie remercia ses hôtes, Jacques et sa mère, le général Artaguette, Adélaïde et Harlay. « Je suis sans doute, leur dit-« il, un homme étrange à vos yeux ; mais « peut-être que mon souvenir vous sera « moins pénible que ma présence. »

René se rendit ensuite auprès de sa femme; il la trouva presque heureuse ; elle tenoit son enfant endormi sur son sein. Il serra la mère et la fille contre son cœur avec un attendrissement qui ne lui étoit pas ordinaire : reverroit-il jamais Céluta ? quand et dans quelles circonstances la reverroit-il ? Rien n'étoit plus déchirant à contempler que ce bonheur de Céluta : elle en avoit si peu joui ! et elle sembloit le goûter au moment d'une séparation qui pouvoit être éternelle ! L'In-

dienne, elle-même effrayée des étreintes affectueuses de son mari, lui dit: " Me faites-
" vous des adieux ?" Le frère d'Amélie ne répondit rien: malheur à qui étoit pressé dans les bras de cet homme ! il étouffoit la félicité.

Dès la nuit même René quitta la Nouvelle-Orléans avec Outougamiz et Mila. Ils remontèrent le fleuve dans un canot indien: en arrivant aux Natchez, un spectacle inattendu se présenta à leurs regards.

Des colons poussoient tranquillement leurs défrîchemens jusqu'au centre du grand village, et autour du temple du soleil; des Sauvages les regardoient travailler avec indifférence, et sembloient avoir abandonné à l'étranger la terre où reposoient les os de leurs aïeux.

Les trois voyageurs virent Adario qui passoit à quelque distance; ils coururent à lui: au bruit de leurs pas, le Sachem tourna la tête, et fit un mouvement d'horreur en apercevant le frère d'Amélie. Le vieillard

frappa dans la main de son neveu, mais refusa de prendre la main du mari de sa nièce René venoit d'offrir sa vie pour racheter celle d'Adario !

" Mon oncle, dit Outougamiz, veux-tu " que je casse la tête à ces étrangers qui sè- " ment dans le champ de la, patrie ?"— " Tout est arrangé," répondit Adario d'une voix sombre, et il s'enfonça dans un bois.

Outougamiz dit à Mila ; " Les Sachems " ont tout arrangé, il ne reste plus à faire " que notre mariage." Mila retourna chez ses parens dont elle eut à soutenir la colère ; elle les apaisa, en leur apprenant qu'elle alloit épouser Outougamiz. René se rendit à la cabane de Chactas : le Sachem étoit au moment de partir pour une mission près des Anglais de la Géorgie.

Devenu le maître de la nation, Ondouré avoit dérobé à Chactas la connoissance d'un projet que la vertu de ce Sachem eût repoussé : il éloignoit l'homme vénérable, afin qu'il ne se trouvât pas au conseil général

des Indiens, où le plan du conspirateur devoit être développé.

Le noble et incompréhensible René garda avec Chactas et le reste des Natchez, un profond silence sur ce qu'il avoit fait pour Adario; il ne lui resta de sa bonne action que les dangers auxquels il s'étoit exposé. Le frère d'Amélie se contenta de parler à son père adoptif de la surprise qu'il avoit éprouvée, en voyant les Français promener leur charrue aux environs des Bocages de la Mort : le vieillard apprit à René que cet abandon des terres étoit le prix de la délivrance d'Adario. Chactas ne connoissoit pas la profondeur des desseins d'Ondouré ; il ignoroit que la concession des champs des Natchez, avoit pour but de séparer les colons les uns des autres, de les attirer au milieu du pays ennemi, et de rendre ainsi leur extermination plus facile. Par cette combinaison infernale, Ondouré, en délivrant Adario, gagnoit l'affection des Natchez, de même qu'il obtenoit la confiance des Fran-

çais, en leur payant la rançon d'Adario ; rançon qui leur devoit être si funeste.

« Au reste, dit Chactas à René, les Sa-
« chems m'ont commandé une longue ab-
« sence : ils prétendent que mon expérience
« peut être utile dans une négociation avec
« des Européens. Mon grand âge et ma
« cécité ne peuvent servir de prétexte pour
« refuser cette mission : plus on me suppose
« d'autorité, plus je dois l'exemple de la
« soumission, à une époque où personne
« n'obéit. Que ferois-je ici ? Le Grand
« Chef a disparu, le malheur a rendu Adario
« intraitable, ma voix n'est plus écoutée,
« une génération indocile s'est élevée, et mé-
« prise les conseils des vieillards. On se
« cache de moi, on me dérobe des secrets :
« puissent-ils ne pas causer la ruine de ma
« patrie !

« Toi, René, conserve ta vie pour la na-
« tion qui t'a adopté ; écarte de ton cœur les
« passions que te tu plais à y nourrir ; tu peux
« voir encore d'heureux jours. Moi je

" touche au terme de la course. En ache-
" vant mon pèlerinage ici-bas, je vais tra-
" verser les déserts où je l'ai commencé,
" ces déserts que j'ai parcourus il y a
" soixante ans, avec Atala. Séparé de mes
" passions et de mes premiers malheurs par
" un si long intervalle, mes yeux fermés ne
" pourront pas même voir les forêts nouvelles
" qui recouvrent mes anciennes traces et
" celles de la fille de Lopez. Rien de ce qui
" existoit au moment de ma captivité chez
" les Muscogulges, n'existe aujourd'hui ; le
" monde que j'ai connu est passé : je ne suis
" plus que le dernier arbre d'une vieille
" futaie tombée ; arbre que le temps a oublié
" d'abattre."

René sortit de chez son père le cœur serré, et présageant de nouveaux malheurs. Arrivé à sa cabane, il la trouva dévastée ; il s'assit sur une gerbe de roseaux séchés, dans un coin du foyer dont le vent avoit dispersé les cendres. Pensif, il rappeloit tristement ses chagrins dans sa mémoire, lorsqu'un nègre

lui apporta une lettre de la part du père Souël : ce missionnaire étoit encore retenu pour quelques jours au fort Rosalie. La lettre venoit de France ; elle étoit de la supérieure du couvent de.... ; elle apprenoit à René la mort de la sœur Amélie de la Miséricorde.

Cette nouvelle, reçue dans une solitude profonde, au milieu des débris de la cabane abandonnée de Céluta, réveilla au fond du cœur du malheureux jeune homme des souvenirs si poignans, qu'il éprouva, pendant quelques instans, un véritable délire. Il se mit à courir à travers les bois comme un insensé. Le père Souël, qui le rencontra, s'empressa d'aller chercher Chactas ; le sage vieillard et le grave religieux parvinrent un peu à calmer la douleur du frère d'Amélie. A force de prières, le Sachem obtint de la bouche de l'infortuné, un récit long-temps demandé en vain. René prit jour avec Chactas et le père Souël, pour leur raconter les sentimens secrets de son âme.

Il donna le bras au Sachem qu'il conduisit, au lever de l'aurore, sous un sassafras, au bord du Meschacebé; le missionnaire ne tarda pas à arriver au rendez-vous. Assis entre ses deux vieux amis, le frère d'Amélie leur révéla la mystérieuse douleur qui avoit empoisonné son existence.

RENÉ.

" Je ne puis, en commençant mon récit, dit René, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de

moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

“ Combien vous aurez pitié de moi! Que mes éternelles inquiétudes vous paroîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même? Hélas, ne le condamnez pas; il a été trop puni!

“ J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avois un frère que mon père bénit, parce qu'il voyoit en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

“ Mon humeur étoit impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblois autour de moi mes jeunes compagnons; puis,

les abandonnant tout à coup, j'allois m'asseoir à l'écart, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

“ Chaque automne, je revenois au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

“ Timide et contraint devant mon père, je ne trouvois l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissoit étroitement à cette sœur; elle étoit un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles: promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

“ Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'au-

tomne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux innocens, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspiroit le spectacle de la nature. Jeune, je cultivois les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme la matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

" Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appeloit au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutois en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portoit à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première en-

fance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

« Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

« Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connoître la mort sur les lèvres de

celui qui m'avoit donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé étoit en moi l'auteur de la pensée ; je sentis qu'elle me devoit venir d'une autre source ; et, dans une sainte douleur qui approchoit de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

" Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avoient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne seroit-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'auroit-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Pourquoi n'y auroit-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité ?

" Amélie, accablée de douleur, étoit retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit

retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre.

« J'accompagnai mon père à son dernier asile ; la terre se referma sur sa dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids : le soir même l'indifférent passoit sur sa tombe ; hors pour sa fille et pour son fils, c'étoit déjà comme s'il n'avoit jamais été.

« Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parens.

« Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérois l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenoit souvent du bonheur de la vie religieuse ; elle me disoit que j'étois le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachoient sur moi avec tristesse.

« Le cœur ému par ces conversations

pieuses, je portois souvent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentàtion d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

« Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux foibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

« Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du

sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissans et solitaires. Lorsque la lune éclairoit à demi les piliers des arcades, et dessinoit leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtois à contempler la croix qui marquoit le champ de la mort, et les longues herbes qui croissoient entre les pierres des tombes. O hommes, qui ayant vécu loin du monde avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissoient-ils point mon cœur !

“ Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins ; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur ; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressembloit à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter ; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

“ Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont

je ne connoissois ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus : je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et foiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissans, ne soulèveront jamais !

« Quelquefois une haute colonne se montroit seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

« Je méditai sur ces monumens dans tous les accidens et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avoit vu jeter les fondemens de ces cités, se couchoit majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel

pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montroit les pâles tombeaux. Souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

« Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuois trop souvent qu'une poussière criminelle.

« Je voulus voir si les races vivantes m'offroient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenois un jour dans une grande cité en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquoit du doigt un lieu fameux par un sacrifice.* Je fus frappé du silence de ces lieux ; le vent seul gémissoit autour du marbre tragique. Des manœuvres étoient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou tailloient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifioit ce monument : les

* A Londres, derrière White-Hall, la statue de Charles II.

uns purent à peine me le dire, les autres ignoroient la catastrophe qu'il retraçoit. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

« Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

« Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfans ; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveil-

leuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

« Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poëmes dont un héros consoloit jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent couloit à nos pieds ; le chevreuil paissoit à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers siffloit sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monumens des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étoient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livroit des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitoient des fantômes homicides.

« L'ancienne et riante Italie m'offrit la

foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errois dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel labyrinthe de colonnes! Quelle succession d'arches et de voûtes! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens.

“ Cependant qu'avois-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes: l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

“ Mais peut-être, mes vieux amis, vous surtout, habitans du désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne

vous aie pas une seule fois entretenus des monumens de la nature ?

“ Un jour j'étois monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me sembloient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte ; mais tandis que d'un côté mon œil apercevoit ces objets, de l'autre il plongeoit dans le cratère de l'Etna, dont je découvrois les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

“ Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyoit à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié ; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce

tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés."

En prononçant ces derniers mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardoit avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendoit plus parler le jeune homme, ne savoit que penser de ce silence.

René avoit les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passoient gaiement dans la plaine. Tout à coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

" Heureux sauvages ! Oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourois tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez

couler les jours sans les compter. Votre raison n'étoit que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur atteignoit quelquefois votre âme, bientôt vous sortiez de cette tristesse passagère, et votre regard levé vers le ciel cherchoit avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu, qui prend pitié du pauvre sauvage."

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant le bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : " Mon fils ! mon cher fils !" A ces accens, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux sauvage : " Mon jeune " ami, les mouvemens d'un cœur comme le " tien ne sauroient être égaux ; modère

" seulement ce caractère qui t'a déjà fait
" tant de mal. Si tu souffres plus qu'un au-
" tre des choses de la vie, il ne faut pas t'en
" étonner ; une grande âme doit contenir
" plus de douleurs qu'une petite. Continue
" ton récit Tu nous a fait parcourir une
" partie de l'Europe, fais-nous connoître ta
" patrie. Tu sais que j'ai vu la France, et
" quels liens m'y ont attaché ; j'aimerai à
" entendre parler de ce grand Chef,* qui
" n'est plus, et dont j'ai visité la superbe
" cabane. Mon enfant, je ne vis plus que
" par la mémoire. Un vieillard avec ses
" souvenirs ressemble au chêne décrépit de
" nos bois : ce chêne ne se décore plus de
" son propre feuillage, mais il couvre quel-
" quefois sa nudité des plantes étrangères
" qui ont végété sur ses antiques rameaux."

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur.

" Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entre-

* Louis XIV.

tenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'étoit plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religiòn, de la gravité des mœurs, tout étoit subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

" C'étoit donc bien vainement que j'avois espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avoit rien appris, et pourtant je n'avois plus la douceur de l'ignorance.

" Ma sœur, par une conduite inexplicable, sembloit se plaire à augmenter mon ennui ; elle avoit quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptois l'aller rejoindre ; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle étoit incertaine du lieu où

l'appelleroient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité !

“ Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avois été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disoit rien et qui ne m'attendoit pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avoit encore usée, cherchoit un objet qui pût l'attacher ; mais je m'apercus que je donnois plus que je ne recevois. Ce n'étoit ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandoit de moi. Je n'étois occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouois, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

« Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlois à la foule : vaste désert d'hommes !

« Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passois des heures entières en méditation. Je voyois de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortoit de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendoit au dehors sembloient être les flots des passions et les orages du monde, qui venoient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie ? Qui

ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

« Quand le soir étoit venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtois sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, sembloit osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirois ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brilloient dans la demeure des hommes, je me transportois par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairoient, et je songeois que sous tant de toits habités je n'avois pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venoit frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique ; elle alloit se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

“ Cette vie, qui m’avoit d’abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirois. Je ne le savois pas; mais je crus tout à coup que les bois me seroient délicieux. Me voilà soudain résolu d’achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j’avois déjà dévoré des siècles.

“ J’embrassai ce projet avec l’ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m’ensevelir dans une chaumière, comme j’étois parti autrefois pour faire le tour du monde.

“ On m’accuse d’avoir des goûts inconstans, de ne pouvoir jouir long-temps de la même chimère, d’être la proie d’une imagi nation qui se hâte d’arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle étoit accablée de leur durée ; on m’accuse de passer toujours le

but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentimens de la vie, et si j'avois encore la folie de croire au bonheur, je le chercherois dans l'habitude.

« La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parens, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étois accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissois subitement, et je sentois couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussois des cris involontaires, et la nuit étoit également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquoit quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendois dans la vallée, je m'élevois sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal

objet d'une flamme future; je l'embrassois dans les vents; je croyois l'entendre dans les gémissemens du fleuve; tout étoit ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

" Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'étoit pas sans quelques charmes: un jour je m'étois amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînoit. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçoit les débris de mon rameau. O foiblesse des mortels ! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

“ Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j’éprouvois dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d’un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d’un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

“ L’automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j’entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j’aurois voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j’enviois jusqu’au sort du pâtre que je voyois réchauffer ses mains à l’humble feu de broussailles qu’il avoit allumé au coin d’un bois. J’écoutois ses chants mélancoliques, qui me rappeloient que dans tout pays, le chant naturel de l’homme est triste, lors même qu’il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous

sommes forcés de rendre les accens de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

« Le jour, je m'égarois sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il falloit peu de choses à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassoit devant moi, une cabane dont la fumée s'élevoit dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui trembloit au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmuroit ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui voloient au-dessus de ma tête. Je me figurois les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurois voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentoit ; je sentois que je n'étois moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel sembloit me dire : « Homme, la saison « de ta migration n'est pas encore venue ;

« attends que le vent de la mort se lève,
« alors tu déploieras ton vol vers ces ré-
« gions inconnues que ton cœur demande.»

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchois à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

« La nuit, lorsque l'aquilon ébranloit ma chaumière, que les pluies tomboient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyois la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me sembloit que la vie redoubloit au fond de mon cœur, que j'aurois eu la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avois pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvois ! O Dieu ! si tu m'avois donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses

amené par la main une Eve tirée de moi-même.....Beauté céleste ! je me serois prosterné devant toi, puis te prenant dans mes bras, j'aurois prié l'Eternel de te donner le reste de ma vie.

" Hélas, j'étois seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparoit de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avois ressenti dès mon enfance revenoit avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevois de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

" Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'étoit nulle part et qui étoit partout, je résolus de quitter la vie.

" Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez,

pardonnez à un malheureux que le ciel avoit presque privé de la raison. J'étois plein de religion, et je raisonnois en impie; mon cœur aimoit Dieu, et mon esprit le méconnoissoit; ma conduite, mes discours, mes sentimens, mes pensées, n'étoient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut, est-il toujours sûr de ce qu'il pense?

« Tout m'échappoit à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avois essayé de tout, et tout m'avoit été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restoit-il? C'étoit la dernière planche sur laquelle j'avois espéré me sauver, et je la sentois encore s'enfoncer dans l'abîme!

« Décidé que j'étois à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans un acte insensé. Rien ne me pressoit; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les

derniers momens de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon âme s'échapper.

" Cependant je crus nécessaire de prendre des arrangemens concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontoit peu à peu mon cœur. Je m'imaginois pourtant avoir bien dissimulé mon secret ; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon âme, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnoit dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étois jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout à coup surprendre.

" Pour bien sentir quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'étoit la seule personne au monde que j'eusse aimée,

que tous mes sentimens se venoient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avoit si long-temps que je n'avois trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je puisse ouvrir mon âme !

" Amélie se jetant dans mes bras, me dit : " Ingrat, tu veux mourir, et ta sœur existe ! " tu soupçonnes son cœur ! Ne t'explique " point, ne t'excuse point, je sais tout ; j'ai " tout compris, comme si j'avois été avec toi. " Est-ce moi que l'on trompe, moi, qui ai vu " naître tes premiers sentimens ? Voilà ton " malheureux caractère, tes dégoûts, tes " injustices. Jure, tandis que je te presse " sur mon cœur, jure que c'est la dernière " fois que tu te livreras à tes folies ; fais le " serment de ne jamais attenter à tes jours."

" En prononçant ces mots, Amélie me regardoit avec compassion et tendresse, et

couvroit mon front de ses baisers; c'étoit presqu'une mère, c'étoit quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandois qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie; elle exigea un serment solennel; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

« Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendois la voix de ma sœur, j'éprouvois un tressaillement de joie et de bonheur.

« Amélie avoit reçu de la nature quelque chose de divin; son âme avoit les mêmes grâces innocentes que son corps; la douceur de ses sentimens étoit infinie; il n'y avoit rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiroient comme de

concert ; elle tenoit de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

" Le moment étoit venu où j'allois expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire j'avois été jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance : épouvantable souhait que Dieu, dans sa colère, a trop exaucé !

" Que vais-je vous révéler, ô mes amis ! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même....Il y a quelques jours, rien n'auroit pu m'arracher ce secret....A présent tout est fini !

" Toutefois, ô vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence : souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

" L'hiver finissoit, lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdoit le repos et la santé qu'elle

commençoit à me rendre. Elle maigrissoit ; ses yeux se creusoient, sa démarche étoit languissante, et sa voix troublée. Un jour je la surpris tout en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour tout l'alarmoit. D'involontaires soupirs venoient expirer sur ses lèvres ; tantôt elle soutenoit, sans se fatiguer, une longue course ; tantôt elle se traînoit à peine ; elle prenoit et laissoit son ouvrage, ouvroit un livre sans pouvoir lire, commençoit une phrase qu'elle n'achevoit pas, fondoit tout à coup en pleurs, et se retiroit pour prier.

« En vain je cherchois à découvrir son secret. Quand je l'interrogeois, en la pressant dans mes bras, elle me répondoit avec un sourire, qu'elle étoit comme moi, qu'elle ne savoit pas ce qu'elle avoit.

« Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenoit pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me sembloit

être la cause de ses larmes ; car elle paroissoit ou plus tranquille ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevoit. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeunions ensemble étant passée, je monte à son appartement ; je frappe ; on ne me répond point ; j'entr'ouvre la porte, il n'y avoit personne dans la chambre. J'aperçois sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre, que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ.

« Le ciel m'est témoin, mon frère, que je « donnerois mille fois ma vie pour vous « épargner un moment de peine ; mais, in- « fortunée que je suis, je ne puis rien pour « votre bonheur. Vous me pardonnerez « donc de m'être dérobée de chez vous « comme une coupable ; je n'aurois pu ré- « sister à vos prières, et cependant il falloit « partir......Mon Dieu, ayez pitié de moi !

“ Vous savez, René, que j'ai toujours eu
“ du penchant pour la vie religieuse ; il est
“ temps que je mette à profit les avertisse-
“ mens du ciel. Pourquoi ai-je attendu si
“ tard ! Dieu m'en punit. J'étois restée
“ pour vous dans le monde......Pardon-
“ nez, je suis toute troublée par le chagrin
“ que j'ai de vous quitter.

“ C'est à présent, mon cher frère, que je
“ sens bien la nécessité de ces asiles, contre
“ lesquels je vous ai vu souvent vous élever.
“ Il est des malheurs qui nous séparent pour
“ toujours des hommes ; que deviendroient
“ alors de pauvres infortunées !........Je
“ suis persuadée que vous-même, mon frère,
“ vous trouveriez le repos dans ces retraites
“ de la religion : la terre n'offre rien qui
“ soit digne de vous.

“ Je ne vous rappellerai point votre ser-
“ ment : je connois la fidélité de votre pa-
“ role. Vous l'avez juré, vous vivrez pour
“ moi. Y a-t-il rien de plus misérable que

“ de songer sans cesse à quitter la vie?
“ Pour un homme de votre caractère, il est
“ si aisé de mourir ! Croyez-en votre sœur,
“ il est plus difficile de vivre.

“ Mais, mon frère, sortez au plus vite de
“ la solitude, qui ne vous est pas bonne;
“ cherchez quelque occupation. Je sais que
“ vous riez amèrement de cette nécessité
“ où l'on est en France de *prendre un état*.
“ Ne méprisez pas tant l'expérience et la
“ sagesse de nos pères. Il vaut mieux,
“ mon cher René, ressembler un peu plus
“ au commun des hommes, et avoir un peu
“ moins de malheur.

“ Peut-être trouveriez-vous dans le ma-
“ riage un soulagement à vos ennuis. Une
“ femme, des enfans occuperoient vos jours.
“ Et quelle est la femme qui ne chercheroit
“ pas à vous rendre heureux ! L'ardeur de
“ votre âme, la beauté de votre génie, votre
“ air noble et passionné, ce regard fier et
“ tendre, tout vous assureroit de son amour

« et de sa fidélité. Ah ! avec quelles délices
« ne te presseroit-elle pas dans ses bras et
« sur son cœur ! Comme tous ses regards,
« toutes ses pensées seroient attachés sur
« toi pour prévenir tes moindres peines !
« Elle seroit tout amour, tout innocence
« devant toi ; tu croirois retrouver une
« sœur.

« Je pars pour le couvent de......Ce
« monastère, bâti au bord de la mer, con-
« vient à la situation de mon âme. La nuit,
« du fond de ma cellule, j'entendrai le mur-
« mure des flots qui baignent les murs du
« couvent ; je songerai à ces promenades
« que je faisois avec vous, au milieu des
« bois, alors que nous croyions retrouver le
« bruit des mers dans la cime agitée des
« pins. Aimable compagnon de mon en-
« fance, est-ce que je ne vous verrai plus ?
« A peine plus âgée que vous, je vous ba-
« lançois dans votre berceau ; souvent nous
« avons dormi ensemble. Ah ! si un même
« tombeau nous réunissoit un jour ! Mais

« non : je dois dormir seule sous les mar-
« bres glacés de ce sanctuaire où reposent
« pour jamais ces filles qui n'ont point aimé.

« Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes
« à demi effacées par mes larmes. Après
« tout, mon ami, un peu plus tôt, un peu
« plus tard, n'auroit-il pas fallu nous quit-
« ter ? Qu'ai-je besoin de vous entretenir
« de l'incertitude et du peu de valeur de la
« vie ! Vous vous rappelez le jeune M....
« qui fit naufrage à l'Isle-de-France. Quand
« vous reçutes sa dernière lettre, quelques
« mois après sa mort, sa dépouille terrestre
« n'existoit même plus, et l'instant où vous
« commenciez son deuil en Europe étoit ce-
« lui où on le finissoit aux Indes. Qu'est-
« ce donc que l'homme, dont la mémoire
« périt si vite ? Une partie de ses amis ne
« peut apprendre sa mort, que l'autre n'en
« soit déjà consolée ! Quoi, cher et trop cher
« René, mon souvenir s'effacera-t-il si
« promptement de ton cœur ? O mon frère,

" si je m'arrache à vous dans le temps, c'est
" pour n'être pas séparée de vous dans l'é-
" ternité.

" AMÉLIE."

P. S. " Je joins ici l'acte de la donation " de mes biens ; j'espère que vous ne refu- " serez pas cette marque de mon amitié."

" La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachoit-elle ? Qui la forçoit si subitement à embrasser la vie religieuse ? Ne m'avoit-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout à coup ? Oh ! pourquoi étoit-elle venue me détourner de mon dessein ! Un mouvement de pitié l'avoit rappelée auprès de moi, mais bientôt fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avoit qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir ! Telles étoient mes plaintes. Puis

faisant un retour sur moi-même: « Ingrate « Amélie, disois-je, si tu avois été à ma place, si, comme moi, tu avois été perdue dans le vide de tes jours, ah ! tu n'aurois pas été abandonnée de ton frère. »

« Cependant, quand je relisois la lettre, j'y trouvois je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondoit. Tout à coup il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginai qu'Amélie avoit peut être conçu une passion pour un homme qu'elle n'osoit avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respiroit dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

« Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandoit seulement qu'elle avoit obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle alloit prononcer ses vœux.

“ Je fus révolté de l’obstination d’Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

“ Après avoir hésité un moment sur le parti que j’avois à prendre, je résolus d’aller à B....pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j’avois été élevé se trouvoit sur la route. Quand j’aperçus les bois où j’avois passé les seuls momens heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

“ Mon frère aîné avoit vendu l’héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l’habitoit pas. J’arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m’arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissoit au pied des murs, les feuilles qui jonchoient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j’avois vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étoient déjà

couvertes de mousse ; le violier jaune croissoit entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitois à franchir le seuil ; cet homme s'écria : "Eh bien ! allez-vous faire "comme cette étrangère qui vint ici il y a "quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, "elle s'évanouit, et je fus obligé de la re-"porter à sa voiture." Il me fut aisé de reconnoître l'*étrangère* qui, comme moi, étoit venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs !

"Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartemens sonores où l'on n'entendoit que le bruit de mes pas. Les chambres étoient à peine éclairées par la foible lumière qui pénétroit entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avoit perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retiroit mon père, celle où j'avois dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avoit reçu mes premiers vœux dans le sein

d'une sœur. Partout les salles étoient détendues et l'araignée filoit sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les momens que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parens! La famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connoît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère! Le chêne voit germer ses glands autour de lui; il n'en est pas ainsi des enfans des hommes!

« En arrivant à B......, je me fis conduire au couvent; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevoit personne. Je lui écrivis: elle me répondit que, sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui étoit pas permis de donner une pensée au monde; que si je l'aimois, j'éviterois de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutoit: « Cependant si

“ votre projet est de paroître à l'autel le jour
“ de ma profession, daignez m'y servir de
“ père; ce rôle est le seul digne de votre cou-
“ rage, le seul qui convienne à notre amitié
“ et à mon repos.”

“ Cette froide fermeté qu'on opposoit à l'ardeur de mon amitié me jeta dans de violens transports. Tantôt j'étois près de retourner sur mes pas; tantôt je voulois rester, uniquement pour troubler le sacrifice. L'enfer me suscitoit jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachoient mà sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avoit préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitoit à me rendre à la cérémonie, qui devoit avoir lieu dès le lendemain.

“ Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches....Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère. Rien ne peut plus être tragique

quand on a assisté à un pareil spectacle; rien ne peut plus être douloureux quand on y a survécu.

« Un peuple immense remplissoit l'église. On me conduit au banc du sanctuaire; je me précipite à genoux sans presque savoir où j'étois, ni à quoi j'étois résolu. Déjà le prêtre attendoit à l'autel; tout à coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle étoit si belle, il y avoit sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent; ma force m'abandonna; je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissemens de l'humilité.

« Amélie se place sous un dais. Le sacri-

fice commence à la lueur des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devoient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornemens, ne conserva qu'une tunique de lin; monta en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots: « Elle a paru comme l'encens qui « se consume dans le feu,» un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

« Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtemens, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher, pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelans dans le sanctuaire, Amélie

est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment, je sens renaître mes transports; ma fureur va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble ; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré ; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornemens du siècle, sans la rendre moins touchante ; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin ; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avoit paru si belle. L'œil de la pénitente étoit attaché sur la poussière du monde, et son âme étoit dans le ciel.

« Cependant Amélie n'avoit point encore prononcé ses vœux ; et pour mourir au monde, il falloit qu'elle passât à travers le

tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire ; quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'Office des morts ; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! On m'avoit contraint de me placer à genoux, près de ce lugubre appareil. Tout à coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral ; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : " Dieu de " miséricorde, fais que je ne me relève " jamais de cette couche funèbre, et comble " de tes biens un frère qui n'a point partagé " ma criminelle passion !"

" A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire ; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie : " Chaste épouse de Jésus-Christ, " reçois mes derniers embrassemens à tra-

" vers les glaces du trépas et les profon-
" deurs de l'éternité qui te séparent déjà de
" ton frère !"

" Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel ; on m'emporte sans connoissance. Que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour ! j'appris en rouvrant les yeux, que le sacrifice étoit consommé, et que ma sœur avoit été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisoit prier de ne plus chercher à la voir. O misère de ma vie ! une sœur craindre de parler à un frère, et un frère craindre de faire entendre sa voix à une sœur ! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu comme aux enfers, hors l'espérance.

" On peut trouver des forces dans son âme contre un malheur personnel ; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un

autre, cela est tout-à-fait insupportable. Eclairé sur les maux de ma sœur, je me figurois ce qu'elle avoit dû souffrir. Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avois pu comprendre : ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avoit fait paroître au moment de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette foiblesse qui l'empêcha si long-temps d'entrer dans un monastère ; sans doute la fille malheureuse s'étoit flattée de guérir ! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avoient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

" O mes amis, je sus donc ce que c'étoit que de verser des larmes pour un mal qui n'étoit point imaginaire ! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin,

et je m'aperçus avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

« J'avois voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant ; c'étoit un grand crime : Dieu m'avoit envoyé Amélie à la fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me prioit de vivre, et je lui devois bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange !) je n'avois plus envie de mourir depuis que j'étois réellement malheureux. Mon chagrin étoit devenu une occupation qui remplissoit tous mes momens : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !

« Je pris donc subitement une autre résolution : je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

« On équipoit dans ce moment même, au

port de B.... une flotte pour la Louisiane; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseau; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

« Ma sœur avoit touché aux portes de la mort; mais Dieu, qui lui destinoit la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

« La vente du peu de bien qui me restoit, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent long-temps dans le port. J'allois chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenois toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

" J'errois sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'apercevois souvent à une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive ; elle rêvoit à l'aspect de l'océan où apparoissoit quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la même fenêtre : elle contemploit la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et sembloit prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisoient tristement sur des grèves solitaires.

" Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appeloit les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintoit avec lenteur, et que les vierges s'avançoient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courois au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutois dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêloient sous les voûtes du temple au foible bruissement des flots.

« Je ne sais comment toutes ces choses qui auroient dû nourrir mes peines, en émoussoient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avoient moins d'amertume, lorsque je les répandois sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portoit avec lui quelque remède: on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendroit à son tour moins misérable.

« Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignoit tendrement de ma douleur, et m'assuroit que le temps diminuoit la sienne. « Je ne désespère pas de mon « bonheur, me disoit-elle. L'excès même « du sacrifice, à présent que le sacrifice est « consommé, sert à me rendre quelque paix. « La simplicité de mes compagnes, la pu- « reté de leurs vœux, la régularité de leur « vie, tout répand du baume sur mes jours.

"Quand j'entends gronder les orages, et "que l'oiseau de mer vient battre des ailes "à ma fenêtre, moi, pauvre colombe du "ciel, je songe au bonheur que j'ai eu "de trouver un abri contre la tempête. "C'est ici la sainte montagne ; le sommet "élevé d'où l'on entend les derniers bruits "de la terre et les premiers concerts du ciel; "c'est ici que la religion trompe doucement "une âme sensible : aux plus violentes "amours elle substitue une sorte de chas-"teté brûlante où l'amante et la vierge sont "unies ; elle épure les soupirs ; elle change "en une flamme incorruptible une flamme "périssable ; elle mêle divinement son "calme et son innocence à ce reste de trou-"ble et de volupté d'un cœur qui cherche à "se reposer, et d'une vie qui se retire."

"Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneroient partout mes pas. L'ordre étoit donné pour le départ de la flotte ; déjà plu-



sieurs vaisseaux avoient appareillé au baisser du soleil ; je m'étois arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute ; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage oú tout étoit désert, et où l'on n'entendoit que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paroissoit à la fenêtre grillée. Etoit-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priois le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère ! La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite ; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler ; l'infini de l'autre côté du

mur d'une cellule; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connoissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie: d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier: tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, écho du rivage américain qui répétez les accens de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale! Je contemplai long-temps sur la côte les derniers balancemens des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissoient à l'horizon."

Comme René achevoit de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le

donna au père Souël; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venoit de lui remettre.

Elle étoit de la supérieure de.... Elle contenoit le récit des derniers momens de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté étoit inconsolable, et l'on y regardoit Amélie comme une sainte. La supérieure ajoutoit que depuis trente ans qu'elle étoit à la tête de la maison, elle n'avoit jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et auss égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressoit René dans ses bras; le vieillard pleuroit. "Mon enfant," dit-il à son fils, "je voudrois que le père Aubry

"fût ici; il tiroit du fond de son cœur je
"ne sais quelle paix qui, en les calmant, ne
"sembloit cependant point étrangère aux
"tempêtes; c'étoit la lune dans une nuit
"orageuse: les nuages errans ne peuvent
"l'emporter dans leur course; pure et inal-
"térable, elle s'avance tranquille au des-
"sus d'eux. Hélas, pour moi, tout me
"trouble et m'entraîne!"

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avoit écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portoit en secret un cœur compatissant, mais il montroit au dehors un caractère inflexible; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence:

"Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne
"mérite, dans cette histoire, la pitié qu'on
"vous montre ici. Je vois un jeune homme
"entêté de chimères, à qui tout déplaît, et
"qui s'est soustrait aux charges de la
"société pour se livrer à d'inutiles rêveries.

« On n'est point, monsieur, un homme su-
« périeur parce qu'on aperçoit le monde sous
« un jour odieux. On ne hait les hommes
« et la vie, que faute de voir assez loin.
« Etendez un peu plus votre regard, et
« vous serez bientôt convaincu que tous ces
« maux dont vous vous plaignez sont de
« purs néants. Mais quelle honte de ne
« pouvoir songer au seul malheur réel de
« votre vie, sans être forcé de rougir !
« Toute la pureté, toute la vertu, toute
« la religion, toutes les couronnes d'une
« sainte rendent à peine tolérable la seule
« idée de vos chagrins. Votre sœur a expié
« sa faute ; mais, s'il faut ici dire ma pen-
« sée, je crains que, par une épouvantable
« justice, un aveu sorti du sein de la tombe
« n'ait troublé votre âme à son tour. Que
« faites-vous seul au fond des forêts où vous
« consumez vos jours, négligeant tous vos
« devoirs ? Des saints, me direz-vous, se
« sont ensevelis dans les déserts ? Ils y
« étoient avec leurs larmes, et employoient

« à éteindre leurs passions le temps que « vous perdez peut-être à allumer les vôtres. « Jeune présomptueux, qui avez cru que « l'homme se peut suffire à lui-même ! La « solitude est mauvaise à celui qui n'y vit « pas avec Dieu ; elle redouble les puis- « sances de l'âme, en même temps qu'elle « leur ôte tout sujet pour s'exercer. Qui- « conque a reçu des forces doit les con- « sacrer au service de ses semblables ; s'il les « laisse inutiles, il en est d'abord puni par « une secrète misère, et tôt ou tard le ciel « lui envoie un châtiment effroyable. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire ; et ce sourire de la bouche, qui ne se marioit plus à celui des yeux, avoit quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil amant « d'Atala, il nous parle sévèrement ; il cor- « rige et le vieillard et le jeune homme, et il « a raison. Oui, il faut que tu renonces à

" cette vie extraordinaire qui n'est pleine
" que de soucis ; il n'y a de bonheur que
" dans les voies communes.

" Un jour le Meschacebé, encore assez près
" de sa source, se lassa de n'être qu'un lim-
" pide ruisseau. Il demande des neiges aux
" montagnes, des eaux aux torrens, des
" pluies aux tempêtes, il franchit ses rives,
" et désole ses bords charmans. L'orgueil-
" leux ruisseau s'applaudit d'abord de sa
" puissance ; mais voyant que tout devenoit
" désert sur son passage ; qu'il couloit,
" abandonné dans la solitude ; que ses eaux
" étoient toujours troublées, il regretta
" l'humble lit que lui avoit creusé la nature,
" les oiseaux, les fleurs, les arbres et les
" ruisseaux, jadis modestes compagnons de
" son paisible cours."

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *Flammant* qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçoit un orage

pour le milieu du jour. Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes : René marchoit en silence entre le missionnaire qui prioit Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchoit sa route.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

Londres : Imprimé par G. Schulze, 13, Poland Stree t.

SUPPLÉMENT

AU SECOND VOLUME DES NATCHEZ.

ATALA.

ATALA.

LE RÉCIT.*

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage ; tu vois en moi l'homme sauvage, que le grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui, de toi ou de

* Voyez les Natchez, tome I, page 128.

moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position ? C'est ce que savent les Génies dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

" A la prochaine lune des fleurs*, il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus†, que ma mère me mit au monde sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui‡ et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent ; mon père perdit la vie ; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh ! que ne descendis-je alors dans le pays des âmes§ ! j'aurois évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre. Les Esprits en ordonnèrent autre-

* Mois de mai.

† Neige pour année ; 73 ans.

‡ Dieu de la guerre.

§ Les enfers.

ment : je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

“ Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivoit sans épouse.

“ Tous les deux prirent pour moi les sentimens les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin, on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissois à vue d'œil : tantôt je demeurois immobile pendant des heures, à contempler la cime des lointaines forêts ; tantôt on me trouvoit assis au bord d'un fleuve, que je regardois tristement couler. Je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon âme étoit toute entière à la solitude.

“ Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tom-

bai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin, lui dis-je, ô mon père, tu « le vois toi-même : je meurs, si je ne reprends « la vie de l'Indien. »

« Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allois courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étois résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, enfant de la na- « ture ! reprends cette indépendance de l'homme « que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étois « plus jeune moi-même, je t'accompagnerois au « désert (où j'ai aussi de doux souvenirs) ! et je « te remettrois dans les bras de ta mère. Quand « tu seras dans tes forêts, songe quelquefois à « ce vieil Espagnol qui te donna l'hospitalité, « et rappelle-toi, pour te porter à l'amour de « tes semblables, que la première expérience « que tu as faite du cœur humain, a été toute « en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des Chrétiens, dont j'avois refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

" Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avoit prédit. Je fus reconnu pour Natchez, à mon vêtement et aux plumes qui ornoient ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom; je répondis: " Je m'appelle
" Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou qui
" ont enlevé plus de cent chevelures aux héros
" muscogulges." Simaghan me dit : " Chactas,
" fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi; tu
" seras brûlé au grand village." Je repartis :
" Voilà qui va bien ;" et j'entonnai ma chanson de mort.

" Tout prisonnier que j'étois, je ne pouvois durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité ; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles

chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

“ Les femmes qui accompagnoient la troupe témoignoient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles vouloient savoir si l'on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançoient, auprès du nid des petits oiseaux. C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disois : “ Vous “ êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime “ comme la rosée. L'homme sort de votre sein “ pour se suspendre à votre mamelle et à votre “ bouche ; vous savez des paroles magiques qui “ endorment toutes les douleurs. Voilà ce que “ m'a dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne “ me reverra plus ! Elle m'a dit encore que les “ vierges étoient des fleurs mystérieuses qu'on “ trouve dans les lieux solitaires.”

“ Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir

aux femmes ; elles me combloient de toute sorte de dons ; elle m'apportoient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité,* des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elles se prenoient à verser des larmes, en songeant que je serois brûlé.

" Une nuit que les Muscogulges avoient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étois assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière ; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brilloit sur son sein. Elle étoit régulièrement belle ; l'on remarquoit sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards ; son sourire étoit céleste.

" Je crus que c'étoit la *Vierge des dernières*

* Sorte de pâte de maïs.

amours, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher : " Vierge, vous êtes digne " des premières amours, et vous n'êtes pas " faite pour les dernières. Les mouvemens " d'un cœur qui va bientôt cesser de battre " répondroient mal aux mouvemens du vôtre. " Comment mêler la mort et la vie ? Vous me " feriez trop regretter le jour. Qu'un autre " soit plus heureux que moi, et que de longs " embrassemens unissent la liane et le chêne !"

" La jeune fille me dit alors : " Je ne suis " point la *Vierge des dernières amours*. Es-tu " chrétien ?" Je répondis que je n'avois point trahi les génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : " Je te plains de n'être qu'un méchant " idolâtre. Ma mère m'a fait chrétienne ; je " me nomme Atala, fille de Simaghan aux " bracelets d'or, et chef des guerriers de cette " troupe. Nous nous rendons à Apalachucla où " tu seras brûlé." En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne."

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son

récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources, cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas, mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer! Plusieurs jours s'écoulèrent; la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la cóuche de mes pères.

« Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes-verts. Le chef poussa le cri d'arrivée et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au

pied d'un arbre ; un guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. " Chas-" seur, dit-elle au héros muscogulge, si tu veux " poursuivre le chevreuil, je garderai le pri-" sonnier." Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef ; il s'élance du sommet de la colline et allonge ses pas dans la plaine.

" Etrange contradiction du cœur de l'homme ! Moi qui avois tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert étoit aussi troublée que son prisonnier ; nous gardions un profond silence ; les génies de l'amour avoit dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci : " Guer-" rier, vous êtes retenu bien foiblement ; vous " pouvez aisément vous échapper." A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : " Foiblement retenu, ô femme.... !" Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens ; puis elle dit : " Sauvez-vous." Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je

saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. " Reprenez-la ! repre-" nez-la !" m'écriai-je.—" Vous êtes un insen-" sé, dit Atala d'une voix émue. Malheureux ! ne " sais-tu que pas tu seras brûlé ? Que prétends-" tu ? Songes-tu bien que je suis la fille d'un " redoutable Sachem ?"—" Il fut un temps, ré-" pliquai-je avec des larmes, que j'étois aussi " porté dans une peau de castor, aux épaules " d'une mère. Mon père avoit aussi une belle " hutte, et ses chevreuils buvoient les eaux de " mille torrens ; mais j'erre maintenant sans " patrie. Quand je ne serai plus, aucun ami " ne mettra un peu d'herbe sur mon corps " pour le garantir des mouches. Le corps d'un " étranger malheureux n'intéresse personne."

" Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. " Ah ! repris-je " avec vivacité, si votre cœur parloit comme " le mien ! Le désert n'est-il pas libre ? Les " forêts n'ont-elles point des replis où nous " cacher ? Faut-il donc, pour être heureux, " tant de choses aux enfans des cabanes ! O " fille plus belle que le premier songe de l'époux ! " O ma bien-aimée ! ose suivre mes pas."

Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : " Mon jeune ami, vous avez " appris le langage des blancs ; il est aisé de " tromper une Indienne."—" Quoi ! m'écriai- " je, vous m'appelez votre jeune ami ! Ah ! si " un pauvre esclave...."—" Eh bien ! dit- " elle en se penchant sur moi, un pauvre es- " clave...." Je repris avec ardeur : " Qu'un " baiser l'assure de ta foi !" Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

" Hélas, mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour seroit celui-là même où elle détruiroit mes espérances ? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque la fille du Sachem prononça ces paroles ! " Beau pri- " sonnier, j'ai follement cédé à ton désir ; mais " où nous conduira cette passion ? Ma religion " me sépare de toi pour toujours....O ma " mère ! qu'as-tu fait ?"....Atala se tut tout à coup, et retint je ne sus quel fatal secret près

d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. " Eh bien ! m'écriai-" je, je serai aussi cruel que vous ; je ne fuirai " point. Vous me verrez dans le cadre de feu ; " vous entendrez les gémissemens de ma chair, " et vous serez pleine de joie." Atala saisit " mes mains entre les deux siennes. " Pauvre " jeune idolâtre, s'écria-t-elle, tu me fais réelle-" ment pitié ! Tu veux donc que je pleure tout " mon cœur ? Quel dommage que je ne puisse " fuir avec toi ! Malheureux a été le ventre de " ta mère, ô Atala ! Que ne te jettes-tu au " crocodile de la fontaine !"

" Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençoient à faire entendre leurs rugissemens. Atala me dit : " Quittons ces lieux." J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formoient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme et superbe au désert. La cigogne crioit sur son nid, les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

" Notre promenade fut presque muette. Je

marchois à côté d'Atala ; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalle....Oh! première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

" Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, je venois de m'exposer à tous les dangers pour être libre ; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées ! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout à coup dans une espèce d'enfance ; et loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux

maux qui m'attendoient, j'aurois eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture !

Ce fut donc vainement, qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogules, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit étoit délicieuse. Le génie des airs secouoit sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respiroit la foible odeur d'ambre qu'exhaloient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit

au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendoit sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupiroit dans toute l'étendue du désert.

" Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressembloit au génie du printemps, parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'étoit un amant qui alloit s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

" Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts ; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

" Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

" Je devancerai les pas du jour sur le som-
" met des montagnes, pour chercher ma co-
" lombe solitaire parmi les chênes de la forêt.

" J'ai attaché à son cou un collier de porce-
" laines* ; on y voit trois grains rouges pour
" mon amour, trois violets pour mes craintes,
" trois bleus pour mes espérances.

* Sorte de coquillages.

" Mila a les yeux d'une hermine et la cheve-
" lure légère d'un champ de riz ; sa bouche
" est un coquillage rose, garni de perles ; ses
" deux seins sont comme deux petits chevreaux
" sans tache, nés au même jour d'une seule
" mère.

" Puisse Mila éteindre ce flambeau ! Puisse
" sa bouche verser sur lui une ombre volup-
" tueuse ! Je fertiliserai son sein. L'espoir de
" la patrie pendra à sa mamelle féconde, et je
" fumerai mon calumet de paix sur le berceau
" de mon fils !

" Ah ! laissez-moi devancer les pas du jour
" sur le sommet des montagnes, pour chercher
" ma colombe solitaire parmi les chênes de la
" forêt !"

" Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon âme, et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous.

" Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limite à deux nations. On l'avoit placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à

la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchoient, entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau. Elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie :

" Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau de " terre, ô mon nouveau-né ? Quand le petit oi- " seau devient grand, il faut qu'il cherche sa " nourriture, et il trouve dans le désert bien " des graines amères. Du moins tu as ignoré " les pleurs ; du moins ton cœur n'a point été " exposé au souffle dévorant des hommes. Le " bouton qui sèche dans son enveloppe passe " avec tous ses parfums, comme toi, ô mon " fils ! avec toute ton innocence. Heureux " ceux qui meurent au berceau, ils n'ont connu " que les baisers et les souris d'une mère !"

" Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et

de maternité, qui sembloient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherois en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes des sauvages.

" Qui pouvoit sauver Atala ? Qui pouvoit l'empêcher de succomber à la nature ? Rien qu'un miracle, sans doute ; et ce miracle fut fait ! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des Chrétiens ; elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la Reine des vierges. C'est de ce moment, ô René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés ; de cette religion qui, opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois,

et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah ! qu'elle me parut divine la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre ! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres, ces Génies que le Dieu des Chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

“ Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allois peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts ; le chef de guerre avoit donné l'ordre de nous poursuivre.

“ Atala, qui ressembloit à une reine pour

l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

" Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs ; on me peint le visage d'azur et de vermillon ; on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué.*

" Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

" Tu connois, mon fils, les tourmens que les sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, aux périls de leurs jours, et avec une charité infatigable, étoient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume ; mais un parti

* Instrument de musique des sauvages.

nombreux s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire que le Mico convoquoit les Sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

“ Non loin d'Apalachucla s'élevoit, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté ; elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon, en forme d'éventail à jour.

“ Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi-coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk* à la main, le pennache

* La hache.

en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

« Au pied de la colonne centrale, brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

« J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

« Alors un Sachem de la tribu de l'Aigle se lève, et parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems, matrones, « guerriers des quatre tribus de l'Aigle, du Cas- « tor, du Serpent et de la Tortue, ne changeons « rien aux mœurs de nos aïeux, brûlons le « prisonnier, et n'amollissons point nos coura- « ges. C'est une coutume des blancs qu'on « vous propose, elle ne peut être que perni-

" cieuse. Donnez un collier rouge qui con-
" tienne mes paroles. J'ai dit."

" Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

" Une matrone se lève, et dit :

" Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un
" renard, et la prudente lenteur d'une tortue.
" Je veux polir avec vous la chaîne d'amitié,
" et nous planterons ensemble l'arbre de paix.
" Mais changeons les coutumes de nos aïeux,
" en ce qu'elles ont de funeste. Ayons des es-
" claves qui cultivent nos champs, et n'enten-
" dons plus les cris du prisonnier, qui troublent
" le sein des mères. J'ai dit."

" Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitoit et murmuroit le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre ; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

" Une circonstance vint retarder mon supplice; la *Fête des morts* ou le *Festin des âmes* approchoit. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère; et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

" Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivoient en foule pour célébrer le *Festin des âmes*. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par famille, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'étoit élevée), les forêts, les cataractes mugissoient au-dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluoient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

" On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs mains voltigent sur la baguette qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus

s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent; elles se penchent et mêlent leurs chevelures; elles regardent leurs mères, rougissent: on applaudit.* Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Matchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme et Atahensic la première femme précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence, la terre rougie du sang fraternel, Jouskeka l'impie immolant le juste Tahouistsaron, le déluge descendant à la voix du grand Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre: il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des âmes par les douces chansons de son époux.

“ Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

“ Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyoit un figuier sauvage, que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique. C'étoit là

* La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre, en chantant l'hymne à la mort ; chaque famille porte quelques débris sacrés. On arrive à la tombe ; on y descend les reliques ; on les y étend par couche ; on les sépare avec des peaux d'ours et de castors ; le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil.*

" Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes ; ces mêmes femmes qui m'avoient témoigné un intérêt si tendre, demandoient maintenant mon supplice à grands cris ; et des nations entières retardoient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourmens épouvantables.

" Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevoit un bois de cyprès et de sapins, appelé le *Bois du sang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces monumens dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois, s'étendoit une arène, où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui ; les pins, les ormes,

les cyprès tombent sous la cognée; le bûcher s'élève; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice: l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort.

" Je ne crains point les tourmens: je suis
" brave, ô Muscogulges, je vous défie! je vous
" méprise plus que des femmes. Mon père Ou-
" talissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de
" vos plus fameux guerriers, vous n'arracherez
" pas un soupir de mon cœur."

" Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche: je dis: " Frère, " je te remercie."

" Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les Génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plus tôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang*; ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

" Cependant on m'avoit étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, alloient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes, et je ne pouvois faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degré ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages ; tout s'endort ; à mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

" C'étoit l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma destinée. Atala me sembloit un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours, et que je mourrois avec joie pour elle.

" Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort ; des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes chaînes ; je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

" Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappoit entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allois pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit, mais il paroissoit impossible de la couper, sans toucher un guerrier qui la couvroit toute entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des rui-

nes ; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève ; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent ! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux ; nous précipitons notre course.

" Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité, lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : " Les " hommes sont bien peu de chose ; mais quand " les Génies les visitent, alors ils ne sont rien " du tout. Vous êtes un Génie, vous m'avez vi- " sité, et je ne puis parler devant vous." Atala me tendit la main avec un sourire : " Il faut bien,

" dit-elle, que je vous suive, puisque vous ne vou-
" lez pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit le
" jongleur par des présens, j'ai enivré vos bour-
" reaux avec de l'essence de feu*, et j'ai dû ha-
" sarder ma vie pour vous, puisque vous aviez
" donné la vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre,
" ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, le
" sacrifice sera réciproque."

" Atala me remit les armes qu'elle avoit eu soin d'apporter; ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouilloit de ses larmes. " C'est un baume, lui " dis-je, que tu répands sur ma plaie."—" Je " crains plutôt que ce ne soit un poison," répondit-elle. Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle attacha avec une boucle de ses cheveux.

" L'ivresse qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé;

* De l'eau-de-vie.

mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile*, en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

" Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir ? Souvent, en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivoient trois âges de chêne.

" Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nu. Elle me broda des mocassines† de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisois

* Le Nord.

† Chaussure indienne.

des colliers avec des graines rouges d'azaléa ; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

" Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule ; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

" Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen auroit brodé des insectes et des oiseaux éclatans.

" C'étoit dans ces riantes hôtelleries, prépa-

rées par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches alloit flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice ; jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

"Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées Tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissoient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante, dont la fleur allongée en cornet contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui sur la foible tige d'une fleur, avoit placé cette source

limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

« Hélas ! je découvris bientôt que je m'étois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit surtout, étoit un secret, une pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon
« jeune amant ! je t'aime comme l'ombre des
« bois au milieu du jour ! Tu es beau comme le
« désert avec toutes ses fleurs et toutes ses
« brises. Si je me penche sur toi, je frémis ;
« si ma main tombe sur la tienne, il me semble
« que je vais mourir. L'autre jour le vent jeta
« tes cheveux sur mon visage, tandis que tu te
« délassois sur mon sein, je crus sentir le léger

" toucher des esprits invisibles. Oui, j'ai vu " les chevrettes de la montagne d'Occone; j'ai " entendu les propos des hommes rassassiés de " jours ; mais la douceur des chevreaux et la " sagesse des vieillards sont moins plaisantes et " moins fortes que tes paroles. Eh bien, pau-" vre Chactas, je ne serai jamais ton épouse !"

" Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère, et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme un foible empire: pleine de passions, elle étoit pleine de puissance; il falloit ou l'adorer, ou la haïr.

" Après quinze nuits d'une marche précipitée nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

“ Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montroit à notre gauche, au détour d'un promontoire; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînoit, couloit entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

“ Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène. Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie : elle chantoit la patrie absente :

“ Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
“ des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
“ qu'aux festins de leurs pères !

“ Si le geai bleu du Meschacebé disoit à la
“ nonpareille des Florides : Pourquoi vous
“ plaignez-vous si tristement ? n'avez-vous pas

" ici de belles eaux et de beaux ombrages, et
" toutes sortes de pâtures comme dans vos fo-
" rêts ?—Oui, répondroit la nonpareille fugi-
" tive ; mais mon nid est dans le jasmin, qui
" me l'apportera ? Et le soleil de ma savane,
" l'avez-vous ?

" Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
" des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
" qu'aux festins de leurs pères !

" Après les heures d'une marche pénible, le
" voyageur s'assied tristement. Il contemple
" autour de lui les toits des hommes ; le voya-
" geur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le
" voyageur frappe à la cabane, il met son arc
" derrière la porte, il demande l'hospitalité ; le
" maître fait un geste de la main ; le voyageur
" reprend son arc et retourne au désert !

" Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
" des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
" qu'aux festins de leurs pères !

" Merveilleuses histoires racontées autour du
" foyer, tendres épanchemens du cœur, longues
" habitudes d'aimer si nécessaires à la vie,
" vous avez rempli les journées de ceux qui
" n'ont point quitté leur pays natal ! Leurs
" tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil

" couchant, les pleurs de leurs amis et les
" charmes de la religion.

" Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
" des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
" qu'aux festins de leurs pères !"

" Ainsi chantoit Atala. Rien n'interrompoit ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits, seulement elles furent recueillies par un foible écho, qui les redit à un second plus foible, et celui-ci à un troisième plus foible encore : on eût cru que les âmes des deux amans, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

" Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de sa vertu. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, si je ne voyois pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais

toujours brûlant de désir, songeant que j'étois peut-être perdu sans retour au milieu de ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours: " Songe, me disoit-elle, mon jeune ami, qu'un " guerrier se doit à sa patrie. Qu'est-ce " qu'une femme auprès des devoirs que tu as à " remplir ? Prends courage, fils d'Outalissi, " ne murmure point contre ta destinée. Le " cœur de l'homme est comme l'éponge du " fleuve, qui tantôt boit une onde pure dans les " temps de sérénité, tantôt s'enfle d'une eau " bourbeuse, quand le ciel a troublé les eaux. " L'éponge a-t-elle le droit de dire : Je croyois " qu'il n'y auroit jamais d'orages, que le soleil " ne seroit jamais brûlant ?"

" O René, si tu crains les troubles du cœur défie-toi de la solitude: les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture,

et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux sembloient ne pouvoir plus s'accroître lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

" C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu** avoit commencé son cours, et tout annonçoit un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

" Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux

* Mois de juillet.

trembloit autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveugloient ; les serpens à sonnette bruissoient de toutes parts ; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venoient se cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs rugissemens.

" Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace une rapide losange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages ; les forêts plient ; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle ! La foudre met le feu dans les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres ; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le

bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

" Le grand Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrens de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étois plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

" Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein: " Orage du cœur, m'é-
" criai-je, est-ce une goutte de votre pluie?"
Puis embrassant étroitement celle que j'aimois:
" Atala, lui dis-je, vous me cachez quelque
" chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté!
" cela fait tant de bien, quand un ami regarde
" dans notre âme! Raconte-moi cet autre
" secret de la douleur, que tu t'obstines à taire.
" Ah! je le vois, tu pleures ta patrie." Elle repartit aussitôt: " Enfant des hommes, com-
" ment pleurerois-je ma patrie, puisque mon
" père n'étoit pas du pays des palmiers?"—

" Quoi, répliquai-je avec un profond étonne-
" ment, votre père n'étoit pas du pays des
" palmiers !—Quel est donc celui qui vous a
" mise sur cette terre ? Répondez." Atala dit
ces paroles :

" Avant que ma mère eût apporté en ma-
" riage au guerrier Simaghan trente cavales,
" vingt buffles, cent mesures d'huile de glands,
" cinquante peaux de castors et beaucoup d'au-
" tres richesses, elle avoit connu un homme de
" la chair blanche. Or, la mère de ma mère
" lui jeta de l'eau au visage, et la contraignit
" d'épouser le magnanime Simaghan, tout sem-
" blable à un roi, et honoré des peuples comme
" un Génie. Mais ma mère dit à son nouvel
" époux : " Mon ventre a conçu, tuez-moi."
Simaghan lui répondit : " Le grand Esprit me
" garde d'une si mauvaise action. Je ne vous
" mutilerai point, je ne vous couperai point le
" nez ni les oreilles, parce que vous avez
" été sincère et que vous n'avez point trompé
" ma couche. Le fruit de vos entrailles
" sera mon fruit, et je ne vous visiterai
" qu'après le départ de l'oiseau de rizière,
" lorsque la treizième lune aura brillé." En ce

" temps-là, je brisai le sein de ma mère, et je
" commençai à croître, fière comme une Es-
" pagnole et comme une Sauvage. Ma mère
" me fit chrétienne, afin que son Dieu et le
" Dieu de mon père fût aussi mon Dieu. En-
" suite le chagrin d'amour vint la chercher, et
" elle descendit dans la petite cave garnie de
" peaux, d'où l'on ne sort jamais."

" Telle fut l'histoire d'Atala. " Et quel
" étoit donc ton père, pauvre orpheline ? lui
" dis-je ; comment les hommes l'appeloient-ils
" sur la terre, et quel nom portoit-il parmi les
" Génies ?"—" Je n'ai jamais lavé les pieds de
" mon père, dit Atala ; je sais seulement qu'il
" vivoit avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il
" a toujours été fidèle à ma mère : Philippe
" étoit son nom parmi les anges, et les hommes
" le nommoient Lopez."

" A ces mots je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude ; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : " O ma sœur ! ô fille de Lopez ! fille de mon " bienfaiteur !" Atala, effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble ; mais quand elle sut

que Lopez étoit cet hôte généreux qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

« C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venoit nous visiter et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala alloient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire ; déjà je l'avois saisie, déjà je m'étois enivré de son souffle, déjà j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenois mon épouse dans mes bras, en présence de l'Eternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours : superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen, fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme !

« Atala n'offroit plus qu'une foible résis-

tance; je touchois au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise!....dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds; un vieux solitaire portant une petite lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. "La Providence "soit bénie! s'écria-t-il, aussitôt qu'il nous "aperçut. Il y a bien long-temps que je vous "cherche! Notre chien vous a sentis dès le "commencement de l'orage, et il m'a conduit "ici. Bon Dieu! comme ils sont jeunes! "Pauvres enfans! comme ils ont dû souffrir! "Allons: j'ai apporté une peau d'ours, ce sera "pour cette jeune femme; voici un peu de vin "dans notre calebasse. Que Dieu soit loué "dans toutes ses œuvres! sa miséricorde est "bien grande, et sa bonté est infinie!"

"Atala étoit aux pieds du religieux: "Chef "de la prière, lui disoit-elle, je suis chrétienne,

"c'est le ciel qui t'envoie pour me sauver."— "Ma fille, dit l'hermite en la relevant, nous "sonnons ordinairement la cloche de la mission "pendant la nuit, et pendant les tempêtes, "pour appeler les étrangers; et, à l'exemple "de nos frères des Alpes et du Liban, nous "avons appris à notre chien à découvrir les "voyageurs égarés." Pour moi, je comprenois à peine l'hermite; cette charité me sembloit si fort au-dessus de l'homme, que je croyois faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenoit le religieux, j'entrevoyois sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son visage étoient ensanglantés par les ronces. "Vieillard," m'écriai-je enfin, "quel cœur as-tu donc, toi qui n'as pas "craint d'être frappé de la foudre?"—"Crain-"dre! repartit le père avec une sorte de chaleur; "craindre lorsqu'il y a des hommes en péril et "que je leur puis être utile! je serois donc un "bien indigne serviteur de Jésus-Christ!"— "Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas "chrétien?"—"Jeune homme, répondit l'her-"mite, vous ai-je demandé votre religion? Jé-"sus-Christ n'a pas dit: "Mon sang lavera

" celui-ci, et non celui-là." Il est mort pour le " Juif et le Gentil, et il n'a vu dans tous les " hommes que des frères et des infortunés. Ce " que je fais ici pour vous est fort peu de chose, " et vous trouveriez ailleurs bien d'autres se- " cours ; mais la gloire n'en doit point retomber " sur les prêtres. Que sommes-nous, foibles " solitaires, sinon de grossiers instrumens d'une " œuvre céleste ? Eh ! quel seroit le soldat " assez lâche pour reculer, lorsque son chef, la " croix à la main, et le front couronné d'épines, " marche devant lui au secours des hommes ?"

" Ces paroles saisirent mon cœur ; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. " Mes chers enfans, dit le mission- " naire, je gouverne dans ces forêts un petit " troupeau de vos frères sauvages. Ma grotte " est assez près d'ici dans la montagne ; venez " vous réchauffer chez moi ; vous n'y trouve- " rez pas les commodités de la vie ; mais vous " y aurez un abri, et il faut encore en remercier " la bonté divine, car il y a bien des hommes " qui en manquent."

LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel sembloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchoit devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenois la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou : il s'appuyoit sur un bâton blanc. Sa taille étoit élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les belles cicatrices des pas-

sions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parloit debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avoit quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son breviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

" Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avoit abattus des rochers. Il n'y avoit dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre qui servoit de table, un crucifix et le livre des chrétiens.

" L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant avec de la crême de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant

rameué la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu qui commandoit une vue immense. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre, brilloient encore dans le lointain; au pied de la montagne un bois de pins tout entier étoit renversé dans la vase, et le fleuve rouloit pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

" Ce fut au milieu de cette scène, qu'Atala raconta notre histoire au vieux Génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : " Mon enfant, dit-il à
" Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu,
" pour la gloire de qui vous avez déjà fait tant
" de choses; il vous rendra le repos. Voyez
" fumer ces forêts, sécher ces torrens, se dissi-
" per ces nuages; croyez-vous que celui qui
" peut calmer une pareille tempête ne pourra
" apaiser les troubles du cœur de l'homme? Si
" vous n'avez pas de meilleure retraite, ma
" chère fille, je vous offre une place au milieu

" du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler à
" Jésus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous
" le donnerai pour époux, quand il sera digne
" de l'être."

" A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie ; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avoit les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. " Les barba-
" res !" s'écria-t-elle.

" Ma fille," reprit le père avec un doux sourire, " qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a en-
" duré mon divin Maître ? Si les Indiens idolâ-
" tres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveu-
" gles que Dieu éclairera un jour. Je les ché-
" ris même davantage, en proportion des maux
" qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans ma
" patrie où j'étois retourné, et où une illustre
" reine m'a fait l'honneur de vouloir contem-
" pler ces foibles marques de mon apostolat.
" Et quelle récompense plus glorieuse pouvois-
" je recevoir de mes travaux, que d'avoir ob-
" tenu du chef de notre religion la permission
" de célébrer le divin sacrifice avec ces mains
" mutilées ? Il ne me restoit plus, après un tel

" honneur, qu'à tâcher de m'en rendre digne : " je suis revenu au Nouveau-Monde, consumer " le reste de ma vie au service de mon Dieu. " Il y a bientôt trente ans que j'habite cette " solitude, et il y en aura demain vingt-deux " que j'ai pris possession de ce rocher. Quand " j'arrivai dans ces lieux je n'y trouvai que des " familles vagabondes, dont les mœurs étoient " féroces et la vie fort misérable. Je leur ai " fait entendre la parole de paix, et leurs mœurs " se sont graduellement adoucies. Ils vivent " maintenant rassemblés au bas de cette mon- " tagne. J'ai tâché, en leur enseignant les " voies du salut, de leur apprendre les premiers " arts de la vie, mais sans les porter trop loin, " et en retenant ces honnêtes gens dans cette " simplicité qui fait le bonheur. Pour moi, " craignant de les gêner par ma présence, je " me suis retiré sous cette grotte, où ils vien- " nent me consulter. C'est ici que, loin des " hommes, j'admire Dieu dans la grandeur de " ces solitudes, et que je me prépare à la mort, " que m'annoncent mes vieux jours."

" En achevant ces mots, le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle

Atala répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage allongeoient leurs museaux noirs au bords des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes qui séchant à la brise du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues.

" Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignoit dans les yeux et dans les mouvemens de cette vierge; elle regardoit le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit, elle cherchoit le solitaire; mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté du ciel et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner

à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude!

“ Le lendemain, je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux-moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérois, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque enfant mort à la mamelle, seroit descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposoit encore; j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

“ En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les Génies sembloient avoir dessiné des caractères étrangers. L'hermite me dit qu'il les avoit tracés lui-même, que c'étoient des vers d'un ancien poëte appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poëte plus an-

cien encore, nommé Salomon. Il y avoit je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux Solitaire qui les avoit gravés, et ces vieux chênes qui lui servoient de livres.

« Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore « plus que moi, me répondit le père, et aura « toujours plus de valeur que le peu de bien « que j'ai fait."

« De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

“ Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'étoit le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la mort*. Le père Aubry avoit permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière et de conserver au lieu de leurs sépultures son nom sauvage ; il avoit seulement sanctifié ce lieu par une croix.* Le sol en étoit divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque lot faisoit à lui seul un bois qui varioit selon le goût de ceux qui l'avoient planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appeloit *le Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes étoit fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornoient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressembloient à de hautes colonnes, et formoient le péristyle de ce temple de la mort ; il y

* Le père Aubry avoit fait comme les jésuites à la Chine, qui permettoient aux Chinois d'enterrer leurs parens dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume,

régnoit un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église; mais lorsqu'on pénétroit au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes des oiseaux qui célébroient à la mémoire des morts une fête éternelle.

" En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes-verts, qui bordoient une de ces anciennes routes, que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisoient sa robe, les autres aidoient ses pas; les mères élevoient dans leurs bras leurs petits enfans, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandoit des larmes. Il s'informoit en marchant, de ce qui se passoit au village; il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là, il parloit des moissons à recueillir, des enfans à instruire, des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours.

" Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied

d'une grande croix qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit là que le serviteur de Dieu avoit accoutumé de célébrer les mystères de sa religion: "Mes chers néophytes," dit-il en se tournant vers la foule, "il vous est arrivé un frère et "une sœur; et pour surcroît de bonheur, je "vois que la divine Providence a épargné hier "vos moissons: voilà deux grandes raisons de "la remercier. Offrons donc le saint sacrifice, "et que chacun y apporte un recueillement pro-"fond, une foi vive, une reconnoissance infinie "et un cœur humilié."

"Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix; l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes; le mystère commence.

"L'aurore paroissant derrière les montagnes, enflammoit l'orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans

les airs. O charme de la religion ! O magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplit, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

" Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là, régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvroit une culture naissante ; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçoit l'arbre de trois siècles. Partout on voyoit les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes alloient mesurant le terrain ; des arbitres établissoient les premières propriétés ; l'oiseau cédoit son nid ; le repaire de la bête féroce se changeoit en une cabane ; on entendoit gronder des forges, et les coups de la cognée faisoient, pour la der-

nière fois, mugir des échos expirans eux-mêmes avec les arbres qui leur servoient d'asile.

J'errois avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçois mon cœur. J'admirois le triomphe du Christianisme sur la vie sauvage ; je voyois l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistois aux noces primitives de l'Homme et de la Terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs ; et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

« Cependant on présenta un enfant au missionnaire, qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendoit aux Bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchoit devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des Chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux suivoit de ro-

cher en rocher son chef vénérable, représentoit à mon cœur attendri ces migrations des premières familles, alors que Sem, avec ses enfans, s'avançoit à travers le monde inconnu, en suivant le soleil qui marchoit devant lui.

" Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernoit ses enfans ; il me répondit avec une grande complaisance : " Je ne leur ai donné " aucune loi ; je leur ai seulement enseigné à " s'aimer, à prier Dieu, et à espérer une meil- " leure vie : toutes les lois du monde sont là- " dedans. Vous voyez au milieu du village une " cabane plus grande que les autres : elle sert " de chapelle dans la saison des pluies. On " s'y assemble soir et matin pour louer le Sei- " gneur, et quand je suis absent, c'est un vieil- " lard qui fait la prière ; car la vieillesse est, " comme la maternité, une espèce de sacerdoce. " Ensuite on va travailler dans les champs, et " si les propriétés sont divisées, afin que cha- " cun puisse apprendre l'économie sociale, les " moissons sont déposées dans des greniers com- " muns, pour maintenir la charité fraternelle. " Quatre vieillards distribuent avec égalité le " produit du labeur. Ajoutez à cela des céré- " monies religieuses, beaucoup de cantiques ; la

" croix où j'ai célébré les mystères, l'ormeau
" sous lequel je prêche dans les bons jours, nos
" tombeaux tout près de nos champs de blé,
" nos fleuves où je plonge les petits enfans et
" les saint Jean de cette nouvelle Béthanie,
" vous aurez une idée complète de ce royaume
" de Jésus-Christ."

" Les paroles du Solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée, sur la vie errante et oisive du Sauvage.

" Ah ! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique, sans éprouver l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala, sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse ! Là finissoient toutes mes courses ; là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurois passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours ! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, long-temps exilé de mon pays, et n'y trouvant, à mon retour, qu'une cabane en ruine et des amis dans la tombe : telle devoit être la destinée de Chactas."

LE DRAME.

" Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendoit à la grotte du Solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osois appeler la fille de Lopez : mon imagination étoit également épouvantée, ou du bruit, ou du silence qui succéderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui regnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : " O vous, que le ciel " accompagne et fortifie, pénétrez dans ces " ombres."

" Qu'il est foible celui que les passions dominent ! Qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au dehors plein de terreur. Bientôt un foible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant mes forces, je m'é-

lançai dans la nuit de la caverne.... Esprits de mes pères! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux !

" Le Solitaire avoit allumé un flambeau de pin ; il le tenoit d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montroit pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front ; ses regards à demi éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompt le premier. " Ceci, dit-il, " ne sera qu'une fièvre occasionnée par la " fatigue, et si nous nous résignons à la volonté " de Dieu, il aura pitié de nous."

" A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant triste-

ment la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

" Mon père," dit-elle d'une voix affoiblie en s'adressant au religieux, " je touche au mo-
" ment de la mort. O Chactas! écoute sans
" désespoir le funeste secret que j'ai caché,
" pour ne pas te rendre trop misérable, et pour
" obéir à ma mère. Tâche de ne pas m'inter-
" rompre par des marques d'une douleur, qui
" précipiteroient le peu d'instans que j'ai à
" vivre. J'ai beaucoup de choses à raconter,
" et aux battemens de ce cœur, qui se ralentis-
" sent....à je ne sais quel fardeau glacé que
" mon sein soulève à peine....je sens que je
" ne me saurois trop hâter."

" Après quelques momens de silence, Atala poursuivit ainsi :

" Ma triste destinée a commencé presque
" avant que j'eusse vu la lumière. Ma mère
" m'avoit conçue dans le malheur; je fatiguois
" son sein, et elle me mit au monde avec de
" grands déchiremens d'entrailles : on déses-
" péra de ma vie. Pour sauver mes jours, ma
" mère fit un vœu : elle promit à la Reine des
" Anges que je lui consacrerois ma virginité, si

" j'échappois à la mort.... Vœu fatal qui me
" précipite au tombeau !

" J'entrois dans ma seizième année, lorsque
" je perdis ma mère. Quelques heures avant
" de mourir, elle m'appela au bord de sa
" couche. Ma fille, me dit-elle en présence
" d'un missionnaire qui consoloit ses derniers
" instans ; ma fille, tu sais le vœu que j'ai
" fait pour toi. Voudrois-tu démentir ta mère ?
" O mon Atala ! je te laisse dans un monde
" qui n'est pas digne de posséder une chré-
" tienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le
" Dieu de ton père et le mien, le Dieu qui,
" après t'avoir donné le jour, te l'a conservé
" par un miracle. Eh ! ma chère enfant, en
" acceptant le voile des vierges, tu ne fais que
" renoncer aux soucis de la cabane et aux
" funestes passions qui ont troublé le sein de ta
" mère ! Viens donc, ma bien-aimée, viens ;
" jure sur cette image de la Mère du Sauveur,
" entre les mains de ce saint prêtre et de ta
" mère expirante, que tu ne me trahiras point
" à la face du ciel. Songe que je me suis
" engagée pour toi, afin de te sauver la vie, et
" que si tu ne tiens ma promesse, tu plongera
" l'âme de ta mère dans des tourmens éternels."

" O ma mère ! pourquoi parlâtes-vous ainsi !

“ O religion qui fais à la fois mes maux et ma “ félicité, qui me perds et qui me consoles ! “ Et toi, cher et triste objet d'une passion qui “ me consume jusque dans les bras de la mort, “ tu vois maintenant, ô Chactas, ce qui a fait “ la rigueur de notre destinée !.... Fondant “ en pleurs et me précipitant dans le sein ma- “ ternel, je promis tout ce qu'on me voulut “ faire promettre. Le missionnaire prononça “ sur moi les paroles redoutables ; et me donna “ le scapulaire qui me lie pour jamais. Ma “ mère me menaça de sa malédiction, si jamais “ je rompois mes vœux, et après m'avoir re- “ commandé un secret inviolable envers les “ païens, persécuteurs de ma religion, elle “ expira en me tenant embrassée.

“ Je ne connus pas d'abord le danger de mes “ sermens. Pleine d'ardeur, et chrétienne véri- ‘ table, fière du sang espagnol qui coule dans “ mes veines, je n'aperçus autour de moi que “ des hommes indignes de recevoir ma main ; “ je m'applaudis de n'avoir d'autre époux que “ le Dieu de ma mère. Je te vis, jeune et beau “ prisonnier, je m'attendris sur ton sort, je “ t'osai parler au bûcher de la forêt ; alors je “ sentis tout le poids de mes vœux.”

“ Comme Atala achevoit de prononcer ces

paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai: " La voilà donc cette religion que vous m'avez " tant vantée ! Périsse le serment qui m'enlève " Atala ! Périsse le Dieu qui contrarie la " nature ! Homme, prêtre, qu'es-tu venu faire " dans ces forêts ?"

" Te sauver, dit le vieillard d'une voix ter- " rible, dompter tes passions, et t'empêcher, " blasphémateur, d'attirer sur toi la colère cé- " leste ! Il te sied bien, jeune homme, à peine " entré dans la vie, de te plaindre de tes dou- " leurs ! Où sont les marques de tes souffrances ? " Où sont les injustices que tu as supportées ? " Où sont tes vertus, qui seules pourroient te " donner quelques droits à la plainte ? Quel ser- " vice as-tu rendu ? Quel bien as-tu fait ? Eh ! " malheureux, tu ne m'offres que des passions, " et tu oses accuser le ciel ! Quand tu auras, " comme le père Aubry, passé trente années " exilé sur les montagnes, tu seras moins " prompt à juger des desseins de la Providence ; " tu comprendras alors que tu ne sais rien, que " tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châtiment " si rigoureux, point de maux si terribles, que " la chair corrompue ne mérite de souffrir."

" Les éclairs qui sortoient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappoit sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendoient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportemens. " Mon fils," me répondit-il avec un accent si doux, que le remords entra dans mon âme, " mon fils, ce n'est pas pour moi-
" même que je vous ai réprimandé. Hélas ! vous
" avez raison, mon cher enfant : je suis venu
" faire bien peu de chose dans ces forêts, et
" Dieu n'a pas de serviteur plus indigne que
" moi. Mais, mon fils, le ciel, le ciel, voilà
" ce qu'il ne faut jamais accuser ! Pardonnez-
" moi si je vous ai offensé, mais écoutons votre
" sœur. Il y a peut-être du remède, ne nous
" lassons point d'espérer. Chactas, c'est une
" religion bien divine que celle-là qui a fait une
" vertu de l'espérance !"

" Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été té-
" moin de mes combats, et cépendant tu n'en
" as vu que la moindre partie ; je te cachois
" le reste. Non, l'esclave noir qui arrose de
" ses sueurs les sables ardens de la Floride est
" moins misérable que n'a été Atala. Te sol-
" licitant à la fuite, et pourtant certaine de

" mourir si tu t'éloignois de moi ; craignant de " fuir avec toi dans les déserts, et cependant " halétant après l'ombrage des bois....Ah ! s'il " n'avoit fallu que quitter parens, amis, patrie ; " si même (chose affreuse) il n'y eût eu que " la perte de mon âme !....Mais ton ombre, ô " ma mère, ton ombre étoit toujours là, me " reprochant ses tourmens ! J'entendois tes " plaintes, je voyois les flammes de l'enfer te " consumer. Mes nuits étoient arides et pleines " de fantômes, mes jours étoient désolés ; la " rosée du soir séchoit en tombant sur ma peau " brûlante ; j'entr'ouvrois mes lèvres aux brises, " et les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, " s'embrasoient du feu de mon souffle. Quel " tourment de te voir sans cesse auprès de " moi, loin de tous les hommes, dans de pro- " fondes solitudes, et de sentir entre toi et moi " une barrière invincible ! Passer ma vie à tes " pieds, te servir comme ton esclave, apprêter " ton repas et ta couche dans quelque coin " ignoré de l'univers, eût été pour moi le bon- " heur suprême ; ce bonheur, j'y touchois, et " je ne pouvois en jouir. Quel dessein n'ai-je " point rêvé ! Quel songe n'est point sorti de " ce cœur si triste ! Quelquefois en attachant

" mes yeux sur toi, j'allois jusqu'à former des " désirs aussi insensés que coupables : tantôt " j'aurois voulu être avec toi la seule créature " vivante sur la terre ; tantôt sentant une divi- " nité qui m'arrêtoit dans mes horribles trans- " ports, j'aurois désiré que cette divinité se fût " anéantie, pourvu que serrée dans tes bras, " j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les dé- " bris de Dieu et du monde ! A présent même " ....le dirai-je ? a présent que l'éternité va " m'engloutir, que je vais paroître devant le " Juge inexorable, au moment où, pour obéir " à ma mère, je vois avec joie ma virginité " dévorer ma vie; eh bien ! par une affreuse " contradiction, j'emporte le regret de n'avoir " pas été à toi !"

—" Ma fille, interrompit le missionnaire, vo- " tre douleur vous égare. Cet excès de passion " auquel vous vous livrez est rarement juste, " il n'est pas même dans la nature ; et en cela " il est moins coupable aux yeux de Dieu, " parce que c'est plutôt quelque chose de faux " dans l'esprit, que de vicieux dans le cœur. " Il faut donc éloigner de vous ces emporte- " mens, qui ne sont pas dignes de votre inno- " cence. Mais aussi, ma chère enfant, votre

" imagination impétueuse vous a trop alarmée
" sur vos vœux. La religion n'exige point de
" sacrifice plus qu'humain. Ses sentimens vrais,
" ses vertus tempérées sont bien au-dessus des
" sentimens exaltés et des vertus forcées d'un
" prétendu héroïsme. Si vous aviez succombé,
" eh bien ! pauvre brebis égarée, le Bon Pas-
" teur vous auroit cherché, pour vous ramener
" au troupeau. Les trésors du repentir vous
" étoient ouverts : il faut des torrens de sang
" pour effacer nos fautes aux yeux des hommes,
" une seule larme suffit à Dieu. Rassurez-
" vous donc, ma chère fille, votre situation
" exige du calme ; adressons-nous à Dieu, qui
" guérit toutes les plaies de ses serviteurs. Si
" c'est sa volonté, comme je l'espère que vous
" échappiez à cette maladie, j'écrirai à l'évê-
" que de Québec ; il a les pouvoirs nécessaires
" pour vous relever de vos vœux, qui ne sont
" que des vœux simples, et vous achèverez vos
" jours près de moi avec Chactas votre époux."

" A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. " Quoi ! dit-elle en joignant les deux
" mains avec passion, il y avoit du remède ! Je

“ pouvois être relevée de mes vœux !”—“ Oui,
“ ma fille, répondit le père ; et vous le pouvez
“ encore.”—“ Il est trop tard, il est trop tard !
“ s'écria-t-elle. Faut-il mourir, au moment où
“ j'apprends que j'aurois pu être heureuse !
“ Que n'ai-je connu plus tôt ce saint vieillard !
“ Aujourd'hui, de quel bonheur je jouirois,
“ avec toi, avec Chactas chrétien...., conso-
“ lée, rassurée par ce prêtre auguste....dans
“ ce désert....pour toujours....oh ! c'eût été
“ trop de félicité !”—“ Calme-toi, lui dis-je,
“ en saisissant une des mains de l'infortunée ;
“ calme-toi, ce bonheur nous allons le goûter.”
“ —Jamais ! jamais !” dit Atala.—“ Com-
“ ment ?” repartis-je.—“ Tu ne sais pas tout,
“ s'écria la vierge : c'est hier....pendant l'o-
“ rage....J'allois violer mes vœux ; j'allois
“ plonger ma mère dans les flammes de l'abîme ;
“ déjà sa malédiction étoit sur moi ; déjà je
“ mentois au Dieu qui m'a sauvé la vie....
“ Quand tu baisois mes lèvres tremblantes, tu
“ ne savois pas, tu ne savois pas que tu n'em-
“ brassois que la mort !”—“ O ciel ! s'écria le
“ missionnaire, chère enfant, qu'avez-vous
“ fait ?”—“ Un crime, mon père, dit Atala, les
“ yeux égarés ; mais je ne perdois que moi, et

" je sauvois ma mère."—" Achève donc," m'écriai-je plein d'épouvante.—" Eh bien ! dit-" elle, j'avois prévu ma foiblesse ; en quittant " les cabanes, j'ai emporté avec moi........" —" Quoi ?" repris-je avec horreur.—" Un " poison !" dit le père.—" Il est dans mon " sein !" s'écria Atala.

" Le flambeau échappe de la main du Solitaire, je tombe mourant près de la fille de Lopez, le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

" Réveillons - nous, réveillons - nous," dit bientôt le courageux hermite en allumant une lampe ! " Nous perdons des momens précieux : " intrépides chrétiens, bravons les asśauts de " l'adversité : la corde au cou, la cendre sur " la tête, jetons-nous aux pieds du Très-Haut, " pour implorer sa clémence, ou pour nous " soumettre à ses décrets. Peut-être est-il " temps encore. Ma fille, vous eussiez dû " m'avertir hier au soir."

—" Hélas ! mon père, dit Atala, je vous ai " cherché la nuit dernière ; mais le ciel en pu-" nition de mes fautes, vous a éloigné de moi.

" Tout secours eût d'ailleurs été inutile ; car " les Indiens même, si habiles dans ce qui re- " garde les poisons, ne connoissent point de re- " mède à celui que j'ai pris. O Chactas ! juge " de mon étonnement, quand j'ai vu que le " coup n'étoit pas aussi subit que je m'y atten- " dois ! Mon amour a redoublé mes forces, " mon âme n'a pu si vite se séparer de toi."

" Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par ces emportemens qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion lui fournissoit des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions même. Ce prêtre qui depuis quarante années s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur ?

" Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'appor-

ter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent ; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : " Touche mes " doigts, me disoit-elle, ne les trouves-tu pas " biens glacés ?" Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur ; ensuite elle ajoutoit : " Hier encore, mon bien aimé, ton " seul toucher me faisoit tressaillir, et voilà que " je ne sens plus ta main, je n'entends presque " plus ta voix, les objets de la grotte disparois-" sent tour à tour. Ne sont-ce pas les oi-" seaux qui chantent ? Le soleil doit être près de " se coucher maintenant ? Chactas, ses rayons " seront bien beaux au désert sur ma tombe !"

" Atala s'apercevant que ces paroles nous faisoient fondre en pleurs, nous dit : " Par-" donnez-moi, mes bons amis, je suis bien " foible ; mais peut-être que je vais devenir " plus forte. Cependant mourir si jeune, tout " à la fois, quand mon cœur étoit si plein de " vie ! Chef de la prière, aie pitié de moi ;

" soutiens-moi. Crois-tu que ma mère soit " contente, et que Dieu me pardonne ce que " j'ai fait ?"

—" Ma fille," répondit le bon religieux, en versant des larmes, et les essuyant avec ses doigts tremblans et mutilés ; " ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance; c'est votre " éducation sauvage et le manque d'instruction " nécessaire qui vous ont perdue ; vous ne " saviez pas qu'une chrétienne ne peut dispo-" ser de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère " brebis ; Dieu vous pardonnera, à cause de la " simplicité de votre cœur. Votre mère et l'im-" prudent missionnaire qui la dirigeoit, ont été " plus coupables que vous ; ils ont passé leurs " pouvoirs, en vous arrachant un vœu indis-" cret, mais que la paix du Seigneur soit avec " eux ! Vous offrez tous trois un terrible exem-" ple des dangers de l'enthousiasme, et du dé-" faut de lumières en matière de religion. Ras-" surez-vous, mon enfant ; celui qui sonde les " reins et les cœurs vous jugera sur vos inten-" tions qui étoient pures, et non sur votre action " qui est condamnable.

" Quant à la vie, si le moment est arrivé de " vous endormir dans le Seigneur, ah ! ma

“ chère enfant, que vous perdez peu de choses,
“ en perdant ce monde ! Malgré la solitude où
“ vous avez vécu, vous avez connu les cha-
“ grins ; que penseriez-vous donc, si vous eus-
“ siez été témoin des maux de la société, si, en
“ abordant sur les rivages de l'Europe, votre
“ oreille eût été frappée de ce long cri de dou-
“ leur, qui s'élève de cette vieille terre ? L'ha-
“ bitant de la cabane et celui des palais, tout
“ souffre, tout gémit ici-bas ; les reines ont
“ été vues pleurant comme de simples fem-
“ mes, et l'on s'est étonné de la quantité de
“ larmes que contiennent les yeux des rois !

“ Est-ce votre amour que vous regrettez ? Ma
“ fille, il faudroit autant pleurer un songe. Con-
“ noissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-
“ vous compter les inconstances de son désir ?
“ Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues
“ que la mer roule dans une tempête. Atala, les
“ sacrifices, les bienfaits ne sont pas des liens
“ éternels : un jour peut-être, le dégoût fût ve-
“ nu avec la satiété, le passé eût été compté
“ pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que
“ les inconvéniens d'une union pauvre et mé-
“ prisée. Sans doute, ma fille, les plus belles
“ amours furent celles de cet homme et de cette

“ femme, sortis de la main du Créateur. Un
“ paradis avoit été formé pour eux, ils étoient
“ innocens et immortels. Parfaits de l'âme et
“ du corps, ils se convenoient en tout : Eve
“ avoit été créée pour Adam, et Adam pour
“ Eve. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans
“ cet état de bonheur, quels couples le pour-
“ ront après eux? Je ne vous parlerai point
“ des mariages des premiers-nés des hommes,
“ de ces unions ineffables, alors que la sœur
“ étoit l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié
“ fraternelle se confondoient dans le même
“ cœur, et que la pureté de l'une augmentoit
“ les délices de l'autre. Toutes ces unions ont
“ été troublées; la jalousie s'est glissée à
“ l'autel de gazon où l'on immoloit le che-
“ vreau, elle a regné sous la tente d'Abraham,
“ et dans ces couches même où les patriar-
“ ches goûtoient tant de joie, qu'ils oublioient
“ la mort de leurs mères.

“ Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant,
“ d'être plus innocente et plus heureuse dans
“ vos liens, que ces saintes familles dont Jésus-
“ Christ a voulu descendre? Je vous épargne
“ les détails des soucis du ménage, les inquié-
“ tudes et toutes ces peines secrètes qui veillent

" sur l'oreiller du lit conjugal. La femme re-
" nouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est
" mère, et elle se marie en pleurant. Que de
" maux dans la seule perte d'un nouveau-né à
" qui l'on donnoit le lait, et qui meurt sur votre
" sein ! La montagne a été pleine de gémis-
" semens ; rien ne pouvoit consoler Rachel,
" parce que ses fils n'étoient plus. Ces amertu-
" mes attachées aux tendresses humaines sont
" si fortes, que j'ai vu dans ma patrie de gran-
" des dames, aimées par des rois, quitter la cour
" pour s'enfermer dans des cloîtres, et mutiler
" cette chair révoltée, dont les plaisirs ne sont
" que des douleurs.

" Mais peut-être direz-vous que ces derniers
" exemples ne vous regardent pas ; que toute
" votre ambition se réduisoit à vivre dans une
" obscure cabane avec l'homme de votre choix ;
" que vous cherchiez moins les douceurs du ma-
" riage, que les charmes de cette folie que la
" jeunesse appelle amour ? Illusion, chimère,
" vanité, rêve d'une imagination blessée ! Et
" moi aussi, ma fille, j'ai connu les troubles du
" cœur ; cette tête n'a pas toujours été chauve,
" ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paroît
" aujourd'hui. Croyez en mon expérience : si

« l'homme, constant dans ses affections, pou-
« voit sans cesse fournir à un sentiment renou-
« velé sans cesse, sans doute, la solitude et l'a-
« mour l'égaleroient à Dieu même ; car ce sont
« là les deux éternels plaisirs du grand Etre.
« Mais l'âme de l'homme se fatigue, et jamais
« elle n'aime plus long-temps le même objet
« avec plénitude. Il y a toujours quelques
« points par où deux cœurs ne se touchent pas,
« et ces points suffisent à la longue pour rendre
« la vie insupportable.

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des hom-
« mes, dans leur songe de bonheur, est d'ou-
« blier cette infirmité de la mort attachée à leur
« nature : il faut finir. Tôt ou tard, quelle
« qu'eût été votre félicité, ce beau visage se
« fût changé en cette figure uniforme que le sé-
« pulcre donne à la famille d'Adam ; l'œil
« même de Chactas n'auroit pu vous recon-
« noître entre vos sœurs de la tombe. L'a-
« mour n'étend point son empire sur les vers
« du cercueil. Que dis-je ? (ô vanité des vani-
« tés !) que parlé-je de la puissance des ami-
« tiés de la terre ? Voulez-vous, ma chère fille,
« en connoître l'étendue ? Si un homme reve-
« noit à la lumière, quelques années après sa

" mort, je doute qu'il fût revu avec joie, par
" ceux-là même qui ont donné le plus de larmes
" à sa mémoire : tant on forme vite d'autres
" liaisons, tant on prend facilement d'autres
" habitudes, tant l'inconstance est naturelle à
" l'homme, tant notre vie est peu de chose même
" dans le cœur de nos amis !

" Remerciez donc la bonté divine, ma chère
" fille, qui vous retire si vîte de cette vallée de
" misère. Déjà le vêtement blanc et la cou-
" ronne éclatante des vierges se préparent pour
" vous sur les nuées ; déjà j'entends la Reine
" des Anges qui vous crie : " Venez, ma digne
" servante, venez, ma colombe, venez vous as-
" seoir sur un trône de candeur, parmi toutes
" ces filles qui ont sacrifié leur beauté et leur
" jeunesse au service de l'humanité, à l'édu-
" cation des enfans et aux chefs-d'œuvre de la
" pénitence. Venez, rose mystique, vous repo-
" ser sur le sein de Jésus-Christ. Ce cercueil,
" lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera
" point trompé ; et les embrassemens de votre
" céleste époux ne finiront jamais !"

" Comme le dernier rayon du jour abat les
vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la

parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs; tantôt elle me parloit de ma mère, de ma patrie; elle cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. "Tu ne seras pas toujours malheureux, disoit-elle : si "le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement "pour te rendre plus compatissant aux maux "des autres. Le cœur, ô Chactas, est comme "ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume "pour les blessures des hommes, que lorsque "le fer les a blessés eux-mêmes."

"Quand elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver, et, tour à tour consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort.

"Cependant l'hermite redoubloit de zèle. Ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la

charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient, sans doute, attentifs à cette scène où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

" Elle triomphoit cette religion divine, et l'on s'apercevoit de sa victoire à une sainte tristesse qui succédoit dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit : " Fils d'Outalissi, te rap-
" pelles-tu, cette première nuit où tu me pris
" pour la Vierge des dernières amours ? Singu-
" lier présage de notre destinée !" Elle s'arrêta ; puis elle reprit : " Quand je songe que je te
" quitte pour toujours, mon cœur fait un tel ef-

" fort pour revivre, que je me sens presque le " pouvoir de me rendre immortelle à force " d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que votre volonté " soit faite!" Atala se tut pendant quelques instans ; elle ajouta : " Il ne me reste plus qu'à " vous demander pardon des maux que je vous " ai causés. Je vous ai beaucoup tourmenté " par mon orgueil et mes caprices. Chactas, " un peu de terre jeté sur mon corps va mettre " tout un monde entre vous et moi, et vous dé- " livrer pour toujours du poids de mes infor- " tunes."

—" Vous pardonner," répondis-je noyé de larmes, " n'est-ce pas moi qui ai causé tous vos " malheurs ?"—" Mon ami," dit-elle en m'interrompant, " vous m'avez rendue très-heu- " reuse, et si j'étois à recommencer la vie, je " préférerois encore le bonheur de vous avoir " aimé quelques instans dans un exil infortuné " à toute une vie de repos dans ma patrie."

" Ici la voix d'Atala s'éteignit ; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errans cherchoient à toucher quelque chose ; elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant

un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix ; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

" Quand je te parlai pour la première fois,
" tu vis cette croix briller à la lueur du feu sur
" mon sein ; c'est le seul bien que possède Atala.
" Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma
" mère, peu de jours après ma naissance. Reçois
" donc de moi cet héritage, ô mon frère, con-
" serve-le en mémoire de mes malheurs. Tu
" auras recours à ce Dieu des infortunés dans
" les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une der-
" nière prière à te faire. Ami, notre union au-
" roit été courte sur la terre, mais il est après
" cette vie une plus longue vie. Qu'il seroit af-
" freux d'être séparée de toi pour jamais ! Je ne
" fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais
" attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as ai-
" mée, fais-toi instruire dans la religion chré-
" tienne, qui préparera notre réunion. Elle fait
" sous tes yeux un grand miracle cette religion
" puisqu'elle me rend capable de te quitter,
" sans mourir dans les angoisses du désespoir.
" Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une
" simple promesse, je sais trop ce qu'il en coûte,
" pour te demander un serment. Peut-être ce

" vœu te sépareroit-il de quelque femme plus
" heureuse que moi....O ma mère! pardonne
" à ta fille. O Vierge! retenez votre courroux.
" Je retombe dans mes foiblesses, et je te dé-
" robe, ô mon Dieu, des pensées qui ne de-
" vroient être que pour toi!"

" Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte: " Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'ap-
" peler Dieu ici!"

" A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où étoit renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes; et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

" Le prêtre ouvrit le calice; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige,

et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée, il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : "Partez, âme chré-"tienne : allez rejoindre votre Créateur!" Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où étoit l'huile sainte ; "Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à "Atala ?"—"Oui, mon fils," dit le vieillard en tombant dans mes bras, "la vie éternelle!" Atala venoit d'expirer."

Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondoient, et sa voix ne laissoit échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala. "Le voilà, s'écria-"t-il, ce gage de l'adversité! O René, ô mon "fils, tu le vois ; et moi, je ne le vois plus!

" Dis-moi, après tant d'années, l'or n'en est-il
" point altéré ? N'y vois-tu point la trace de
" mes larmes ! Pourrois-tu reconnoître l'en-
" droit qu'une sainte a touché de ces sèvres ?
" Comment Chactas n'est-il point encore chré-
" tien ? Quelles frivoles raisons de politique et
" de patrie l'ont jusqu'à présent retenu dans les
" erreurs de ses pères ? Non, je ne veux pas
" tarder plus long-temps. La terre me crie :
" Quand donc descendras-tu dans la tombe, et
" qu'attends-tu pour embrasser une religion di-
" vine ?.... O terre ! vous ne m'attendrez pas
" long-temps : aussitôt qu'un prêtre aura ra-
" jeuni dans l'onde cette tête blanchie par les
" chagrins, j'espère me réunir à Atala.... Mais
" achevons ce qui me reste à conter de mon
" histoire.

LES FUNÉRAILLES.

" Je n'entreprendrai point, ô René, de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon âme, lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste ; il faudroit que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil, pour lui demander

compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses eaux, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala! Pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre, il se contentoit de me dire, "Mon fils, c'est la "volonté de Dieu;" et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avois éprouvé moi-même.

"La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. "Mon "père, lui dis-je, c'en est trop: que les passions d'un jeune homme ne troublent plus la "paix de tes jours. Laisse-moi emporter les "restes de mon épouse; je les ensevelirai "dans quelque coin du désert, et si je suis en- "core condamné à la vie, je tâcherai de me

“ rendre digne de ces noces éternelles qui m'ont
“ été promises par Atala.”

“ A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie : il s'écria : “ O sang de
“ Jésus-Christ, sang de mon divin maître, je
“ reconnois là tes mérites ! Tu sauveras sans
“ doute ce jeune homme. Mon Dieu, achève
“ ton ouvrage. Rends la paix à cette âme
“ troublée, et ne lui laisse de ses malheurs, que
“ d'humbles et utiles souvenirs.”

“ Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez, mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne; je m'y refusai à mon tour. “ Les malheurs et les vertus d'Atala,
“ lui dis-je, ont été inconnus des hommes ; que
“ sa tombe, creusée furtivement par nos mains,
“ partage cette obscurité.” Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever du soleil pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte.

“ Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte, qui

donnoit vers le nord. L'hermite les avoit roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère: c'étoit le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis long-temps il le destinoit à son propre tombeau. Atala étoit couchée sur un gazon de sensitives de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étoient découverts. On voyoit dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée. . . .celle-là même que j'avois déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, sembloient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguoit quelques veines bleues. Ses beaux yeux étoient fermés, ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressoient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux étoit passé à son cou. Elle paroissoit enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avoit joui de la lumière, auroit pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

“ Le religieux ne cessa de prier toute la nuit.

J'étois assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étois penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté !

" La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeoit un rameau fleuri dans une eau consacrée, puis secouant la branche humide, il parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétoit sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé Job ; il disoit :

" J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché
" comme l'herbe des champs.

" Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à
" un misérable, et la vie à ceux qui sont dans
" l'amertume du cœur ?"

" Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée alloit roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tous les échos, de tous les torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appeloit les voyageurs, se mêloient à ces chants funèbres, et l'on croyoit entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du Solitaire.

" Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers crioient sur les rochers, et les martres rentroient dans le creux des ormes: c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'hermite marchoit devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux ; souvent pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la

mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils, il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil hermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps étoit étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent!

" Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas, j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparoître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile: " Lopez," m'écriai-je alors, " vois ton fils inhumer ta fille!" et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

“ Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avois formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connoissoit merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : “ Chactas, fils d'Outalissi, tandis qu'Atala “ a vécu, je vous ai sollicité moi-même de de- “ meurer auprès de moi ; mais à présent votre “ sort est changé : vous vous devez à votre pa- “ trie. Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne “ sont point éternelles ; il faut tôt ou tard “ qu'elles finissent, parce que le cœur de “ l'homme est fini ; c'est une de nos grandes “ misères : nous ne sommes pas même capa- “ bles d'être long-temps malheureux. Retour- “ nez au Meschacebé : allez consoler votre “ mère, qui vous pleure tous les jours, et qui “ a besoin de votre appui. Faites-vous ins- “ truire dans la religion de votre Atala, lorsque “ vous en trouverez l'occasion, et souvenez- “ vous que vous lui avez promis d'être vertueux “ et chrétien. Moi, je veillerai ici sur son tom- “ beau. Partez, mon fils. Dieu, l'âme de vo- “ tre sœur, et le cœur de votre vieil ami vous “ suivront.”

" Telles furent les paroles de l'homme du rocher; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau: je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montroit au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le Solitaire était venu prier au tombeau, pendant la nuit ; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René, c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets! Eh! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions! Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes

ans le disputent à ceux de la corneille : eh bien ! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paroît calme et pure, mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux.

" Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulois m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'âme d'Atala ; trois fois le Génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hermite qui se rendoit à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : " Dors en paix dans cette terre " étrangère, fille trop malheureuse ! Pour prix

" de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu " vas être abandonnée, même de Chactas !" Alors, versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez, alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature, un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu."

FIN D'ATALA.

Londres : Imprimé par G. Schulze, 13, Poland Street.

